

REPONSE  
DU  
P. MALEBRANCHE  
PRETRE \*  
DE L'ORATOIRE  
A MONSIEUR REGIS.  
SECONDE EDITION.

*Dans laquelle on trouvera quelques  
nouvelles Pieces , qui regardent  
la Dispute de ces deux Auteurs.*



## AVERTISSEMENT.

 **Y**ANT remarqué dans le *Système de Philosophie* de MONSIEUR REGIS, qu'il me faisoit l'honneur de critiquer mes sentimens, & qu'il les condannoit, sans donner, ce me semble, aucune preuve solide de ses décisions, je crus d'abord lui devoir répondre. Mais certaines considérations m'ayant fait différer un travail si contraire à mon inclination, & que je ne jugeois pas fort nécessaire, j'après peu de tems après, qu'une autre personne à mon insçu avoit entrepris de réfuter les opinions particulié-

## AVERTISSEMENT.

res, de ce Philosophe, sur  
la Métaphysique principale-  
ment, & sur la Morale, &  
même que dans \* son Ou-  
vra- vrage, il défendoit mes sen-  
ge est la vraye & timens avec beaucoup de vi-  
fausse Mera- gueur. Je ne sçai point bien  
physiq. ce qui l'en est, car je n'ai  
par M. point vû cette réfutation  
De Lolo- vel, qui dont je parle, & je ne la  
paroit avec la veux point voir, qu'elle ne  
seconde soit imprimée. Je suis bien  
édition aise que M. R. G. S. le sache,  
de cette réponse. afin qu'il ne m'attribuë que  
ce qui dépend absolument de  
moi. Car je ne prétens pas  
avoir droit sur les Ouvrages  
de mes amis, ni les obliger  
à écrire comme je le ferois  
moi-même. Je ne veux pas  
me rendre juge dans ma pro-  
pre cause, ni ôter aux autres  
la liberté de dire ce qu'ils  
pensent de mes Livres. Et  
je ne sçai point si la person-

## AVERTISSEMENT.

ne dont je parle , approuve aussi généralement qu'on me l'a dit, tout ce que M. REGIS condamne dans mes Ouvrages.

Ayant donc appris , qu'on avoit exécuté le dessein que je pouvois prendre , & peut-être plus heureusement que je n'aurois fait moi-même , je ne pensois plus à répondre à M. REGIS. Mais voyant que l'Ouvrage ne paroissoit point , & ne sachant point s'il paroîtroit jamais , j'ai pris enfin la résolution de faire moi-même une courte réponse. Pour cela j'ai cherché dans le *systeme de Philosophie* , tous les endroits où l'Auteur me cite en marge , & combat mes sentimens avec une application particulière , & j'ai négligé les autres. J'ai cru que

## AVERTISSEMENT.

si ne répondois pas à M. REGIS lors qu'il m'interroge, & que, par ces citations en marge, tout le monde put voir, que c'est à moi à qui il parle; j'ai crû, dis-je, que lui & ses Disciples, pourroient regarder mon silence, ou comme une espee de mépris, ce qui ne me conviendroit guères, ou comme un aveu de mon impuissance, ce qui feroit tort à la vérité de mes sentimens. Et au contraire, si je fais voir incontestablement, que M. REGIS n'a pas raison dans ces endroits qu'il réfute avec le plus d'aplication, & en me citant, on aura un fondement raisonnable de se défier de ce qu'il avance généralement, non seulement contre la *Recherche de la Vérité*, mais contre des senti-

## AVERTISSEMENT.

mens bien plus dignes de respect. Car enfin , puisque pour le combatre je ne fais point choix de ce qui me paroît de plus foible dans son *Système* , & que je m'oblige à renverser tout ce qu'il y trouve lui-même de plus fort contre moi : Si on reconnoît clairement , comme je l'espère , que la vérité est de mon côté , on aura un préjugé fort légitime contre tout son Ouvrage , je veux dire, contre ses opinions particulières. Car je ne prétens pas , qu'il n'y ait rien de solide dans sa Philosophie. Je condamnerois d'excellens Auteurs , & que je regarde comme mes Maîtres. Je prétens seulement , pour ne point parler de ce qui ne me regarde pas , qu'il n'a jamais raison dans les endroits où

## AVERTISSEMENT.

il me combat. Voilà je l'a-  
voué, une étrange préten-  
tion. Mais je croi la pouvoir  
déclarer, non seulement,  
par ce que je la juge bien  
fondée, mais encore afin,  
que ceux qui lisent ses Ou-  
vrages aussi - bien que les  
miens, soient extrêmement  
sur leurs gardes.





# A V I S

## A U L E C T E U R .

**L**A seconde édition de cette Réponse a été faite sans la participation du Pere Malebranche, ainsi vous ne serez pas surpris, si j'y ai ajouté quelques nouvelles notes, & celle-la même qui designe l'Ouvrage de M. de Lelevel, lequel paroît plus de quatre mois après que le P. Malebranche a protesté dans la premiere édition de sa Réponse, qu'il ne l'avoit point lu. Je déclarerois plus nettement, de quelle manière tout ceci est arrivé, comme aussi que j'ai composé l'Ecrit qui paroît

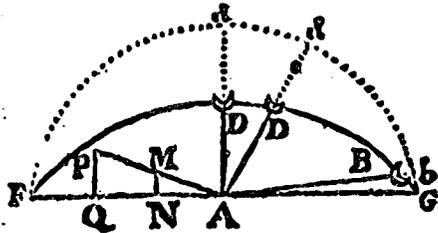
à la fin de ce Volume , & qui  
a pour Titre *Défense de la Re-  
cherche de la Verité, &c.* que je  
l'ai composé dis-je , dans un  
tems où le P. Malebranche  
ne pensoit point, au Systéme  
de M. Regis, & encore moins  
à moi , mais cela n'est pas  
nécessaire. Ceux qui ont lu  
les Journaux de cette année,  
ne trouveront pas mauvais ,  
que je ne parle pas aussi  
clairement qu'il le faudroit ,  
pour l'éclaircissement de tous  
ces faits.





# I. DISSERTATION.

*Raison Physique des diverses apparences de grandeur du Soleil & de la Lune, dans l'Horison & dans le Meridien, combattuë par Monsieur Regis, & defenduë par le P. M.*



**P**OUR exposer clairement le fait dont il est question, suposons, que la ligne FG représente le plan d'une plate Campagne, & BDD le Ciel à peu près tel qu'il

2 Réponse du P. Maleb.

paroît, se joignant avec la Terre, aux extrémités de l'Horison F, G, L'expérience apprend, que la Lune paroît d'autant plus grande qu'elle est plus proche de l'Horison. Et la question est de sçavoir la véritable raison de cette aparence.

Je croiois avoir suffisamment  
\* Ch. 9. démontré \* dans le I. Livre de la  
art. 3. Recherche de la Vérité, que la  
Il seroit Lune nous paroissoit plus grande  
bon de à l'Horison en B, que dans le  
lire ce Ch. 9. Meridien en D, parce que voyant  
entr'elle & nous plusieurs Terres,  
nous la jugions d'autant plus éloignée,  
qu'elle étoit plus proche de l'Horison,  
& je pense encore à présent, que tous ceux qui  
examineront sans prévention mes preuves,  
les trouveront convaincantes. Mais il est juste de donner  
ici quelque chose à la réputation de Monsieur Regis, & de ce Sçavant Géometre le R. P. Taquet,  
qui ne conviennent pas de la raison que j'ai donnée.

1. Il est certain, que l'objet P Q, double, par exemple, de l'objet M N, & deux fois plus

éloigné que lui de l'œil A , y trace sur le nerf Optique , une image égale à celle que MN , y produit. Car les rayons PA , & MA , QA , & NA , sont dans les mêmes lignes droites. Et ces rayons partant des extrémités de ces objets, déterminent par conséquent leur hauteur. C'est une vérité dont M. Regis \* convient.

\* To. 3.

2. Or la hauteur de l'objet p. 240.

PQ, paroît environ double de l'objet MN , lors que l'on en remarque la distance. Je dis *environ* double , parce qu'on ne peut à la vûë juger exactement de la distance des objets. Un Nain à deux pas de nous , paroît certainement beaucoup plus petit qu'un Géant trois fois plus grand , qui seroit éloigné de six pas , quoique l'un & l'autre puissent être vûs sous des angles égaux , ou ce qui est la même chose , quoique les images qui s'en traceroient au fond de l'œil puissent être égales.

3. Donc la raison de cette inégalité dans les apparences , ne venant point de l'inégalité des

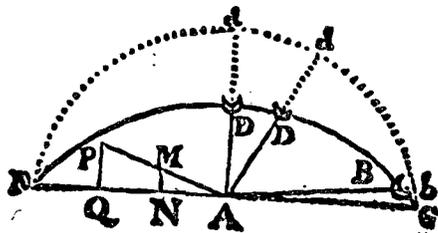
#### 4 Réponse du P. Maleb.

images , qui certainement sont égales dans le fond de nos yeux , elle doit venir de l'inégalité de la distance.

4. Mais afin que l'inégalité de la distance , produise de l'inégalité dans les apparences, que nous avons de deux objets , qui tracent des images égales , il faut que cette inégalité de distance soit actuellement aperçue par les sens. Car les connoissances , que nous en aurions d'ailleurs, ne changeant rien actuellement dans les organes de nos sens , elles ne changeroient rien non plus dans nos sensations : parce que Dieu , en conséquence des Loix de l'union de l'ame & du corps , n'agit dans nôtre ame , & ne nous fait voir les objets , qu'à l'occasion des images qui s'entracent dans nos yeux , & des changemens qui arrivent à nôtre corps. C'est pour cela que les Astronomes ne voyent pas le Soleil plus grand que les autres hommes , quoi qu'ils le jugent infiniment plus éloigné , qu'on ne le croit ordinairement. Car encore

à M. Regis.

un coup une distance, qui n'est point actuellement aperçue par les sens, doit être contée pour nulle, ou ne peut servir de fondement au jugement naturel, qui se forme en nous de la grandeur des objets. Reprenons maintenant la figure précédente.



5. Lors qu'on regarde le Ciel du milieu d'une campagne, sa voûte ne paroît point parfaitement Sphérique, comme b d d, elle paroît comme un demi Sphéroïde aplati : de sorte, que la ligne Horizontale A B, paroît double ou triple de la perpendiculaire A D, Ainsi, lors que la Lune est en d, elle paroît être en D, & lors qu'elle est en b, elle paroît

### 6 Réponse du P. Maleb.

être en B ; Or A B , est plus grand que A D , il en est double , par exemple. Donc lors que la Lune est dans l'Horison, sa distance aparente est double de celle du Méridien. Donc quoique l'inégalité des images que la Lune, dans ces deux situations différentes , trace dans nos yeux , soit comme insensible, son diametre doit paroître dans l'Horison deux fois aussi grand que dans le Méridien : puisque les images de deux corps , étant égales dans le fond de nos yeux , leur grandeur paroît & doit toujours paroître proportionelle, non à leur distance réelle , mais à leur distance aparente , ainsi que je viens de le dire.

6. Cette raison est démonstrative assurément. Mais pour en convaincre l'esprit d'une manière sensible , on peut faire cette expérience entre plusieurs autres. Prenez un morceau de verre plat , comme d'une vitre cassée. Chauffés le peu à peu , & également par tout , en le passant sur la flamme d'une chandelle, d'abord à trois

ou quatre doigts , de peur qu'il ne se casse. Et lors qu'il sera chaud , abaissez le dans la flamme même , & l'y passez afin qu'il se couvre de fumée , jusqu'à ce que regardant au travers vous voyiez distinctement la flamme de la chandelle , sans voir les autres objets moins éclatans. Il faut que ce verre soit plus ou moins obscurci , selon l'usage qu'on en veut faire , pour regarder le Soleil ou la Lune. On le voit assez.

Je dis donc qu'avec un tel verre plus ou moins enfumé , on verra le Soleil ou la Lune sensiblement de la même grandeur dans quelque situation qu'ils soient , pourvu que ce verre soit tout proche des yeux , & qu'il éclipe entièrement le Ciel & les Terres. Je dis *entièrement*. Car pour peu qu'on entrevît le Ciel & les Terres , ce verre ne changeroit point les apparences de grandeur du Soleil , parce qu'on le pourroit juger plus éloigné que ces Terres qu'on verroit confusément. Si le Soleil est dans l'Horison , l'interposition du

### 8 Réponse du P. Maleb.

verre le fera paroître environ deux fois plus proche , & quatre fois plus petit ou environ , car ici la précision n'est pas nécessaire. Mais s'il est fort élevé sur l'Horison , comme à midi au mois de Juin , le verre ne produira aucun changement considérable , ni dans sa distance , ni dans sa grandeur aparente.

7. Cela étant , il est clair , que l'interposition du verre ne change rien dans l'image que la Lune trace dans le fond de l'œil , puisqu'elle ne perd rien de sa grandeur aparente , lors qu'étant sur nôtre tête , on la regarde avec ce verre. Or lors qu'elle est à l'Horison , sa distance & sa grandeur aparente diminuent notablement , par l'interposition du verre , laquelle ne change point son image , & ne fait qu'éclipser les autres objets. Donc il est évident que la Lune paroît plus grande dans l'Horison que dans le Méridien , par cette raison , que la vûë sensible des Terres nous la faisoit juger plus éloignée. Et la proposition que  
Monsieur

à M. Regis. 9

Monsieur Regis prétend prouver dans le Chapitre 30. du 3. Tome de sa Philosophie, & par laquelle il le fait, n'est pas soutenable.

Ainsi, conclut-il, nous pouvons assurer en général, que la grandeur apparente des objets, dépend uniquement de la grandeur des images qu'ils tracent sur la retine.

8. Pour le R. P. TAQUET, son sentiment n'est pas tout à fait le même que celui de M. REGIS. Selon ce Pere, la grandeur apparente des objets dépend non uniquement, mais presque toujours de la grandeur de leurs images, ce qui le fait néanmoins tomber dans quelques erreurs. Mais voici ce qu'il dit, par rapport au sentiment que je viens d'établir. *Immerito igitur nonnulli recentiores, nescio quibus ducti praesudiciis, angulos praedictos, ut fallaces, & ineptos ad apparentes rerum magnitudines determinandas vesiciunt. Dicent, credo, objecta non apparere aequalia, quamvis eodem vel equali angulo conspiciantur, quando visus inaequales distancias percipit. Quaro*

0

10 Réponse du P. Maleb.

igitur an Sol prope Horizontem positus major appareat, cum Terra superficies illum inter atque oculum interjecta cernitur, quam dum manu vel pileo Terra conspectu impedito spectatur solus? Quisquis voluerit experiri aequalem utroque casu deprehendet, &c. Il est visible, que le P. Taquet se trompe par son expérience imparfaite. Car pour détruire la distance aparente du Soleil couchant, il ne suffit pas de se cacher la campagne par le bord de son chapeau, il faut aussi se faire éclipser le Ciel. Mais apparemment ce sçavant Homme ne faisoit pas attention à la voûte aparente du Ciel, qui paroissant presque plate, doit causer à peu près la même aparence de distance que les Terres interposées. Il est donc certain que l'aparence de l'inégalité des distances doit être actuellement comparée avec l'égalité des images que produisent les objets au fond de l'œil, afin que le jugement naturel se forme en nous touchant la grandeur de ces objets. Mais voici comment

à M. Régis. 71  
tout cela se doit entendre. Je prie  
qu'on y donne attention, car on  
peut tirer bien des conséquences  
du principe que je me contenterai  
d'exposer.

9. Comme Dieu ne nous a pas  
faits pour connoître les rapports  
que les corps ont entr'eux, & avec  
celui que nous animons, & qu'il  
est nécessaire pour la conservation  
de la vie que nous en sachions  
beaucoup de choses; il nous en  
instruit suffisamment par la voie  
courte du sentiment, sans aucune  
application de nôtre part. Dans  
l'instant que nous ouvrons les yeux  
au milieu d'une campagne, Dieu  
nous donne tout d'un coup tous  
les sentimens, & forme en nous  
tous les jugemens, que nous for-  
merions nous-mêmes, si, ayant  
l'esprit d'une pénétration comme  
infinie, nous scavons outre cela  
l'Optique divinement; & non seu-  
lement la grandeur & le rapport de  
toutes les images qui se tracent  
dans nos yeux; mais générale-  
ment tous les changemens qui ar-  
rivent à nôtre corps, lors qu'ils

12 *Réponse de P. Maleb.*

peuvent ou doivent ordinairement servir à régler ces jugemens. Ainsi nous voions la Lune, le Soleil & les Etoiles, & mêmes les nuës dans la même distance : parce que, comme je l'ai prouvé dans le 9. Ch. de la *Recherche de la Vérité*, il n'y a point de différence sensible dans ce qui arrive à nôtre corps, par laquelle nous puissions juger que des Etoiles soient infiniment plus éloignées que la Lune, & celle-ci que les nuës. L'Horison nous paroît plus éloigné que le Zenith, parce que le Ciel & les Terres qui sont entre l'Horison & nous, traçant dans nos yeux leurs images, l'esprit tel que je l'ai supposé, en doit conclure, qu'il est beaucoup plus éloigné que le Zenith, entre lequel & nous il ne paroît aucun objet. De sorte, que tous les degrez du Ciel aparent diminuent d'autant plus qu'ils aprochent de l'avantage du Zenith. Et comme la Lune en quelque endroit du Ciel qu'elle soit, est toujours vüe sous un angle d'environ un demi-degré, l'esprit selon les regles de l'Opti-

que, la doit voir beaucoup plus grande à l'Horison que dans le Meridien.

10. Si je panche la tête, ou si je me promène en regardant un objet; par le même principe, cet objet ne laissera pas de paroître droit & immobile. Car mon esprit étant averti de la situation ou du mouvement de mon corps, je ne dois pas conclure que cet objet change de place, à cause que son image en change dans le fond de mes yeux. Mais si j'étois transporté dans un Vaisseau par un mouvement qui ne changeât rien dans mon corps, comme les jugemens naturels, qui se forment en moi, ne sont apuiez que sur les changemens qui s'y passent, je croirois être immobile, & que les objets seroient mis. Il faut dire la même chose de toutes les autres aparences des corps qui nous environnent. Dieu en conséquence des loix générales de l'union de l'ame & du corps, nous apprend en un clin d'œil la grandeur, la situation, la figure, le mouvement

24 Réponse du P. Maleb.

& le repos de tous les objets, qui frappent nos yeux, en conséquence des loix du mouvement : & cela fort exactement, pourvu que les objets ne soient pas excessivement éloignés, & que l'angle qu'forment les rayons se termine à l'objet qu'on regarde. Ainsi Dieu forme en nous, pour ainsi dire, les jugemens naturels que nous ferions nous-mêmes, si nous étions tels que je l'ai supposé. Mais comme nous ne sommes pas faits pour nous occuper des objets sensibles, & pour ne travailler qu'à la conservation de notre vie, il nous épargne tout ce travail, & nous apprend, par une voie abrégée & fort agréable en un moment, un détail comme infini de veritez & de merveilles. Mais examinons maintenant l'opinion de Monsieur Regis, & voyons s'il n'y auroit point quelque chose à reformer dans son Optique. Voici ses paroles.

Tom. 3. 11. Il y en a d'autres qui prétendent que cette grandeur aparente de la Lune sur l'Horizon, ne dé-

pend point de l'élargissement de la  
prunelle , ni de l'aplatissement du  
cristallin , mais du jugement que  
nous faisons , que la Lune est plus  
éloignée de nous , lors qu'elle est sur  
l'Horison , que lors qu'elle est dans  
le Méridien,\* [ assurant que ce ju-  
gement a la propriété de faire, qu'un  
objet paroisse plus grand , quoique  
son Image soit plus petite sur la re-  
tine. ]

\* Ces  
derniers  
mots  
mon-  
tent af-  
fés que

On voit bien , parce que je  
viens de dire , & parce que j'ai  
dit dans le 9. Chapitre de la  
Recherche de la verité , comment  
il faut entendre cette exposition  
de mon sentiment. L'Auteur con-  
tinuë.

M. Re-  
gis n'en-  
tendoit  
pas le  
sentim-  
ent du  
P. Male-  
branche  
lors

Nous répondons qu'il n'y a rien ,  
qui soit plus contraire aux Loix de  
l'Optique , que cette explication ,  
& que tant s'en fait que le juge-  
ment que nous faisons , que les ob-  
jets sont éloignez contribué à les  
faire paroître plus grands , il sere  
au contraire à les faire paroître plus  
petits.

qu'il  
compl-  
loit la  
Philo-  
sophie.

REPOSSE. Voilà une déci-  
sion bien étrange. Il n'y a rien

16 Réponse du P. Maleb.

qui soit plus contraire aux Loix de l'Optique. Mais quoi ! Est-ce que si Monsieur Regis du milieu de sa chambre regardoit la campagne, tout ce qu'il y découvroit lui paroîtroit plus petit que sa fenestre, par cette Loi fondamentale de

Pag. 24.

Voiez

les sc.

vantes

Theses

de Ma-

thema-

sique du

Pere de

S. Bonet

P. 13.

Et. im-

primées

au mois

de Sept.

1693.

vous y

verrez

la de-

monst.

de la

frustre

du prin-

cipe de

M. R.

son Optique, " Que la grandeur  
aparente des objets dépend unique-  
ment de la grandeur des images  
qu'ils tracent sur la retine, & que  
l'image d'une montagne, par  
exemple, étant plus petite au fond  
de ses yeux, que celle de sa fe-  
nêtre, puisque celle-ci contient  
l'autre, il faut bien que la mon-  
tagne lui paroisse plus petite. Car  
s'il jugeoit que la montagne est  
fort éloignée, pour en conclure  
qu'elle est fort grande, selon lui  
ce jugement la lui feroit paroître  
plus petite. Et il le prouve ainsi.  
Doit la raison est, dit-il, que ce  
jugement dépend d'un mouvement  
de la prunelle qui est tel, pour voir  
les objets distinctement, qu'à mesure  
qu'ils sont plus éloignés, elle s'é-  
largit davantage; & à mesure  
qu'elle s'élargit, l'œil & le cristal-

lin s'aplatissent. Or il est évident, que quand l'œil est aplati, les réfractions sont moindres & PAR CONSEQUENT QUE LES IMAGES DES OBJETS QUE ELLES CAUSENT SUR LA RETINE SONT PLUS PETITES. Pour moi, de ce que le cristallin s'aplatit, j'en concluerois au contraire : Et par conséquent les images des objets que les réfractions causent sur la rétine sont plus grandes. Car le Cristallin fait le même effet que les Verres convexes des Lunettes : & l'expérience apprend que plus ces Verres sont plats & leurs réfractions petites, plus au contraire les images qu'ils rassemblent à leur foyer deviennent grandes. Il seroit inutile que j'expliquasse ici d'où dépend le jugement que nous formons de la distance des objets, après ce que j'en ai dit dans le 9. Chapitre de la Recherche de la Vérité. Comment les rayons se rassembleront-ils sur la rétine, si l'œil & le cristallin s'aplatissent en même - tems ? Si le cristallin

18 Réponse de P. Maleb.

s'aplatit, c'est une nécessité que l'œil s'allonge : & au contraire, si l'œil s'aplatit, il faut que le cristallin devienne plus convexe, afin que la vision se puisse faire, & que les rayons se réunissent sur la rétine. Monsieur Regis me permettra de lui dire ici, que quand on veut rendre raison d'une chose fautive, on se trouve souvent bien embarrassé : Mais peut-être y a-t'il dans son raisonnement quelque faute d'impression qui y répand cet embarras que je ne puis démêler. Il continué.

12. Pour donner une explication plus simple & plus naturelle que les précédentes, nous dirons que la grandeur aparente de la Lune à l'Horizon, dépend principalement des vapeurs qui s'élèvent continuellement en l'air, & qui se disposent en sorte autour de la Terre, que leur surface convexe est concentrique avec elle ; d'où il s'ensuit, que ces vapeurs causent aux rayons de la Lune, des réfractions qui les font aprocher de la perpendiculaire, & qui sont propres par consequent à

augmenter l'image de la Lune sur la rétine, par la même raison, que les verres convexes sont propres à augmenter celle de tous les objets qu'on regarde au travers de ces verres.

REPOSE. L'Explication est simple. Mais elle est fautive pour bien des raisons.

1<sup>o</sup> Elle est fautive par la démonstration, & l'expérience du Verre enfumé dont on a parlé d'abord.

2<sup>o</sup> Elle est fautive encore par une raison donnée dans l'endroit \* qu'il réfute. Car quand les Astronomes mesurent le diamètre de la Lune, ils le trouvent plus grand lors qu'elle est dans le Méridien, que lors qu'elle est à l'Horison, à cause qu'alors elle est plus proche d'un demi-diamètre de la Terre, Or, si les réfractions augmentoient l'image de la Lune dans les yeux, il est évident, du moins à ceux qui sçavent quelque peu d'Optique, qu'elles l'augmenteroient dans la Lunette. On sera bien-tôt \* surpris de voir l'étrange

\* Rech. de la Verité, Chap. 9.

\* A la fin de cette l. réponse.

20 Réponse du P. Maleb.

réponse que Monsieur Régis donne à cette expérience, dont il convient. Mais il a pu voir ces deux premières réponses dans mes Livres, il lui en faut donner d'autres.

3° Elle est fautive, parce qu'elle suppose un principe faux. Qui est que les rayons de la Lune souffrent la réfraction en question à la surface de l'Atmosphère de l'air, ou des vapeurs. Or ce principe n'est pas vrai. Car à cette surface, la différence de la densité des milieux, est comme insensible, & l'expérience apprend qu'un même objet, à une distance raisonnable, comme d'une lieue, vu le matin de niveau avec une Lunette, ne s'y trouve plus à midi, par l'effet des réfractions qui élèvent les objets. Or la surface des vapeurs qui se disposent en rond autour de la Terre, est bien loin de là : car du moins, montent-elles jusqu'aux nuës.

4° Elle est fautive, parce qu'en supposant que le principe en fût vrai, & que les réfractions des

raisons de la Lune se fissent à la surface des vapeurs, il s'ensuivroit que la Lune à l'Horison paroîtroit Elliptique tout à rebours de ce qu'elle paroît. L'expérience apprend, qu'elle paroît moins haute que large, & elle paroîtroit moins large que haute. Il faudroit trop de discours, pour en donner une démonstration précise, & la chose n'en vaut pas la peine. Je pense que Monsieur Regis la trouvera bien lui-même, s'il fait seulement réflexion, que lors que nous voions la Lune dans l'Horison, nous ne sommes pas dans la ligne qui joint son centre avec celui de la Terre, qui est aussi celui de la surface sphérique des vapeurs. Où, puisque selon lui, les réfractions des vapeurs se font comme dans les Verres convexes, il peut se convaincre de la vérité de ce que je dis par l'expérience. Car s'il prend un de ces Verres, & qu'il regarde un petit cercle au travers; il le verra plus grand & sans qu'il paroisse changer de place, s'il le regarde par le centre

22 Réponse du P. Maleb.

de la Loupe. Mais s'il abaisse sa Loupe, il verra que le cercle paroîtra s'élever & devenir Elliptique, & que sa hauteur sera plus grande que sa largeur: parce qu'il verra le cercle par des rayons qui tombent plus obliquement sur le Verre.

Je croirois perdre mon tems & le faire perdre aux autres, si je m'arrêtois davantage à faire voir la fausseté du principe de Monsieur Regis, qui explique les réfracti-*ons* que les vapeurs causent dans les rayons de la Lune, par la même raison que les Verres convexes sont propres à augmenter les objets qu'on regarde au travers. Je croi que le Lecteur & Monsieur Regis lui-même, en demeurera d'accord. Mais peut-être voudra-t-il que j'explique donc moi-même l'effet des réfracti-*ons* dont il est question. Je veux bien le satisfaire. Non que je croie que cela soit nécessaire à la justification de mes sentimens, mais parce que le Lecteur sera peut-être aussi bien aise de le sçavoir, s'il ne le sçait déjà

mieux que moi, car je ne me pique pas d'être fort sçavant dans ces matières.

13. Je croi donc, que les réfractions n'augmentent point la grandeur aparente de la Lune, qu'au contraire, elles la diminuent : parce que lors qu'elle est à l'Horizon, elles diminuent sa hauteur, je veux dire son diamètre perpendiculaire, sans faire aucun changement sensible dans sa largeur, ou son diamètre Horizontal, ce qui la fait paroître Elliptique. Voici ma raison. C'est que les réfractions que les vapeurs causent dans les raïons de la Lune & de tous les autres objets, se font principalement dans les vapeurs mêmes, qui sont répandues dans tout l'air, & non comme Monsieur Regis le prétend sur leur surface concentrique à la Terre. Car à cette surface, la différence de la densité des milieux est insensible.

Il n'en est pas de cette surface, comme de celle des nuës, que les vents compriment, & sur lesquelles

24 Réponse du P. Maleb.

ils peuvent former une espece de glaci.

L'Expérience du niveau , de laquelle je viens de parler, le confirme : & je ne croi pas que personne en puisse douter. Or voici comment je pense que se font ces réfracti.

Les raions aussi-bien que tous les corps mûs , vont ou tendent toujours à aller en ligne droite ; & ils ne se détournent de cette ligne , que lors qu'ils trouvent plus de résistance d'un côté que d'autre. Les raions, par exemple, qui de l'air entrent de biais dans l'eau , ou qui sont obliques à la surface de l'eau , se détournent vers la perpendiculaire : parce qu'à la surface commune de ces deux corps , ils trouvent moins de résistance dans les pores de l'eau , que dans l'air , dont les petites parties leur résistent par un ébranlement continuel. Les raions de la Lune se détournent donc peu à peu & insensiblement vers la surface de la Terre : parce qu'ils trouvent moins de résistance , où

il y a plus de vapeurs , ou de petites parties d'eau , & qu'ordinairement , il y en a plus en bas qu'en haut. Ainsi ces raïons décrivent une ligne courbe , dont je laisse aux Géometres à expliquer la nature : & la tangente qui touche cette courbe , au point qui entre dans l'ocil , est le rayon du lieu aparent de la Lune , parce que nous voïons toujours les objets en ligne droite.

On voit bien , par ce que je viens de dire , que non seulement les réfractions doivent élever la Lune : mais encore qu'elles doivent l'élever d'autant plus , qu'elle est plus proche de l'Horison : parce que les rayons rencontrent d'autant plus de vapeurs , qu'ils sont plus proches de la Terre , & qu'ils traversent un espace plus long où elles sont répandues. On en peut même conclure que l'effet des réfractions ne doit cesser , que lors que la Lune est directement sur nôtre tête , quoiqu'il ne soit presque plus sensible depuis le 45. ou 50. degré d'éleva-

## 26 Réponse du P. Maleb.

tion jusqu'au Zenith. Tout le monde sçait, que l'on a dressé des Tables de réfractions pour les observations Astronomiques, lesquelles Tables donnent pour les différens degrez de hauteur des Planetes, différentes elevations aparentes, fondées sur ce que je viens de dire. Enfin, le fait ne se peut contester. Laisant donc là les preuves que je viens de donner, je raisonne ainsi sur le fait.

14. Il est certain, que les rai-  
sons qui partent du bord supé-  
rieur de la Lune, sont plus éle-  
vez sur l'Horison, d'environ un  
demi-degré, que ceux qui par-  
tent du bord inférieur. Or, l'ex-  
périence apprend, & les Tables des  
réfractions, que plus les objets  
aprochent de l'Horison, plus les  
réfractions sont grandes & plus  
l'élevation aparente de ces objets  
augmente. Donc le bord inférieur  
de la Lune, doit recevoir par les  
réfractions, plus d'élevation que  
le bord supérieur. Donc les ré-  
fractions aprochent les deux ex-  
trémitez du diamètre perpendi-

culaire de la Lune, & par conséquent elles diminuent sa hauteur, Mais comme les extrémités du diamètre Horizontal sont également élevées sur l'Horison, il est visible, que les réfractions ne changent point son apparence, puis que l'effet ordinaire des réfractions, n'est que celui d'élever les objets.

Selon la Table des réfractions, le bord supérieur de la Lune, lors qu'elle est dans l'Horison, est moins élevé par les vapeurs, que le bord inférieur de plus de deux minutes.

Ainsi le diamètre de la Lune étant environ de 30 minutes, les réfractions diminuent sa hauteur environ de la douzième partie. Si donc les vapeurs augmentoient notablement son diamètre Horizontal, au lieu de nous paroître presque circulaire, nous la verrions fort Elliptique. Mais si on suppose, que les réfractions n'augmentent point, ou bien si on le veut, car cela ne fait rien à la question, qu'elles n'augmen-

28 Réponse du P. Maleb.

rent que d'une partie insensible, son diamètre Horizontal, la figure devra paroître précisément telle qu'elle paroît.

Il est donc certain, que les réfractions diminuent davantage la hauteur de la Lune, qu'elles n'en augmentent la largeur: & qu'ainsi bien loin qu'elles augmentent son apparence dans l'Horison, elles doivent la faire paroître plus petite, que lors qu'elle est dans le Méridien. Il n'est pas nécessaire, que je m'étende davantage sur cette matière. Mais afin que le Lecteur puisse comparer mes raisons avec celles de l'Auteur, je vas achever de lui transcrire ce Chapitre de sa Philosophie.

15. MONSIEUR ROIS. Il est encore évident par le quatrième Axiome, que la Lune étant dans l'Horison, ses rayons doivent souffrir de plus grandes réfractions qu'ils n'en souffrent lors qu'elle est dans le Méridien, à mesure qu'ils sont plus inclinés: Or est-il, que la grandeur de l'image dépend de la grandeur des réfractions. ( Je viens

d'expliquer en quel sens elle en dépend, & la conséquence qui suit est fautive.) Il s'ensuit donc, que l'image de la Lune sur la retine est plus grande, lors qu'elle est sur l'Horison, que lors qu'elle est dans le Méridien: Car rien ne nous empêche de concevoir, que la grandeur des réfractons augmente plus l'image de la Lune, que son éloignement ne la peut diminuer, ce qui fait que la Lune doit paroître plus grande dans l'Horison, que dans le Méridien, ainsi que l'expérience le fait voir.

L'Auteur de la Recherche de la Verité, \* reconnoît sans peine \* Ch. 9. qu'un tres-grand nombre de Philo- art. 3. sophes attribuent ce que nous venons de dire aux vapeurs qui s'élèvent de la Terre; & il tombe d'accord avec \* J'ai eux \* que les vapeurs rompant les trop déraisons des objets, les font paroître seré au plus grands, & qu'il y a plus de senti- ment de vapeurs entre nous & la Lune, ces Phi- losophes, & en cela j'ai eu tort si M. Regis n'a pas raison: Comme mon dessein n'étoit pas alors d'examiner à fond l'effet des réfractons, j'ai eû pouvoir entrer en partie dans une opinion qui a quelque vrai-semblance, & que j'avois oüi soutenir à plusieurs personnes plus habiles que moi.

30 Réponse du P. Maleb.

lors qu'elle se leve, que lors qu'elle est fort haute, & que par conséquent elle devoit paroître quelque peu plus grande qu'elle ne paroît, si elle étoit toujours également distante de nous : Mais cependant il ne veut pas qu'on dise, que cette réfraction des rayons de la Lune, soit la cause de ces changemens aparens de sa grandeur ; car cette réfraction, dit-il, n'empêche pas que l'image qui se trouve au fond de nos yeux, lors que nous voyons la Lune qui se leve, soit plus petite que celle qui s'y forme, lors qu'il y a long-tems qu'elle est levée. ( Il me semble encore aujourd'hui, que cette raison est convaincante. ) Voyez l'article 12. cy-dessus.

Pour répondre à cela, voici comment nous raisonnons, en suivant les principes \* de cet Auteur. Les va-

\* Pour-  
quoi  
sont-ce  
là mes  
princi-  
cipes,  
peurs rompent les rayons de telle sorte, qu'elles font paroître les objets plus grands. Il y a plus de

puisque je les attribue à d'autres Philosophes. Ce sont les principes communs, que je n'ai pas crû devoir examiner. Cela n'étant pas absolument nécessaire à mon dessein.

vapeurs entre nous & la Lune, lors qu'elle se leve, que lors qu'elle est fort haute, donc la Lune doit paroître plus grande sur l'Horison que dans le Méridien\*, pourvu que les réfractons qui se font sur l'Horison, augmentent plus son image sur la retine, que son éloignement ne nous la diminue. Cette conséquence se déduit si naturellement des principes de cet Auteur, qu'on a peine à concevoir comment il en a pu tirer une toute contraire, en assurant\* que le diamètre de l'image que nous avons de la Lune dans le fond de nos yeux, (on a oublié : lors qu'elle est au Méridien), est plus grand. Ce qui renverse tous les fondemens de l'Optique. Quant à ce qu'il ajoûte que les Astronomes qui mesurent les diamètres des Planètes, remarquent que celui de la Lune, s'agrandit à proportion qu'elle s'éleve, nous en demeurons d'accord; mais c'est ce qu'il n'explique pas, & dont nous allons tâcher de rendre raison.

de la Lune, que son éloignement la diminue, comme je le conclus, de la mesure exacte de son diamètre.

\* Re-

mar-

quez

cette

condi-

tion;

pourvu

que, &amp;c.

\* C'est

que la

condi-

tion

man-

que, &amp;c

que les

refrac-

tions

n'aug-

mentent

pas, ou

si on le

veut,

n'aug-

mentent

pas tant

l'image

### 32 Réponse du P. Maleb.

J'en ai rendu la raison au même endroit de la *Recherche de la Vérité*, qu'il a cité. Et cette raison est, que lors que la Lune se leve, elle est plus éloignée de nous, que lors qu'elle est dans le Méridien, d'environ un demi - diamètre de la Terre. Ainsi les Astronomes doivent trouver son diamètre plus grand dans le Méridien que dans l'Horison. Il n'y a pas en cela grand mystère. Mais voici la raison de Monsieur Regis. Il faut tâcher de la bien comprendre pour en juger. Une simple lecture ne suffira peut-être pas.

Pour cet effet, il faut se souvenir de ce qui vient d'être dit, de la grandeur de l'image que les objets tracent sur la rétine, & supposer ce qui sera prouvé ensuite; savoir, que les Verres des Lunetes causent aux rayons des réfractiions d'autant plus grandes qu'ils sont plus inclinez. Car cela étant posé, nous pouvons assurer, que la Lune étant mesurée, paroît plus petite lors qu'elle se leve, que lors qu'elle est fort haute, parce que la Lune

dorm

dont on se sert, pour la mesurer, augmente moins à proportion son image, lors qu'elle est sur l'Horison, qu'elle ne l'augmente lors qu'elle est vers le Méridien; dont la raison est, que les réfractiions que la Lunette cause, sont plus petites à mesure que les rayons sont moins inclinés; & il est certain \* que les rayons sont moins inclinés sur la Lunette, lors que la Lune est dans l'Horison, que lors qu'elle est au Méridien, à proportion que les réfractiions qu'ils souffrent en entrant dans l'air, sont plus fortes lors que la Lune se leve, que lors qu'elle est fort haute. Ce qui fait qu'il n'y a que le différent éloignement de la Lune, qui puisse causer de l'inégalité dans la grandeur de l'image qu'elle trace sur la resine. Or est-il, que par l'article 3. du Chapitre 17. le reste étant égal, plus les objets sont éloignés, plus leurs images sont petites; donc la Lune étant plus éloignée de nous lors qu'elle est dans l'Horison, que lors qu'elle est dans le Méridien; ce n'est pas merveille si elle paroît sous un moindre diamètre.

\* Cela n'est pas vrai. Les rayons doivent tomber perpendiculairement sur la Lunette dans quelque situation que soit la Lune. Cela n'a pas besoin de preuve. Je suis étrangement surpris de ce discours.

### 34 Réponse du P. Maleb.

A quoi  
M Regis  
pensoit-  
il ?

*C'est donc une chose constante, que la Lune, bien qu'elle dût paroître plus petite étant sur l'Horison, à cause qu'elle est plus éloignée, cela n'empêche pas, qu'elle ne puisse paroître plus grande, & qu'elle ne paroisse en effet telle, toutes les fois que les réfractions de ses rayons augmentent plus son image materielle sur la retine, que son éloignement de la Terre ne la diminue. Ce qui est confirmé par l'expérience, qui fait voir qu'un objet, quoique plus éloigné, peut paroître plus grand, étant regardé par un Verre convexe, qu'il ne paroîtroit étant plus proche, s'il étoit regardé sans ce Verre.*

J'ai transcrit. Vous avez lu. Decidez donc, équitable Lecteur, lequel de nous deux, de Monsieur Regis ou de moi renverse les vrais fondemens de l'Optique.

Monsieur Regis n'étant pas pleinement satisfait d'avoir donné sa Réplique sous le faux titre de troisième

Le quatrième Journal, il en avoit encore inseré des extraits dans le septième & huitième Journal des Sçavans ; dans un desquels il conclût, que toutes les raisons du Pere Malebranche, étoient directement opposées aux veritables principes de l'Optique. Cela obligea ce Pere à envoyer à l'Auteur du Journal l'Ecrit suivant, duquel on n'a imprimé que l'attestation des Geometres. Pour le reste, on ne sçait pas comment il a été supprimé. Cependant l'Auteur du Journal avoit promis, à ce qu'on dit,

36 Réponse du P. Maleb.  
après l'avoir lû , qu'il ne  
manqueroit pas de le faire  
imprimer tout entier , tel  
qu'on lui avoit donné.  
Mais à la place de l'Ecrit  
du Pere Malebranche , M.  
Regis a substitué un *avis*  
diffamatoire contre les  
Aprobateurs , toutes Per-  
sonnes de merite & d'une  
reputation bien établie  
dans le monde , préten-  
dant par ce moien les ex-  
clure , & tous autres par  
conséquent. Car le P. Ma-  
lebranche , n'a garde pre-  
sentement d'exposer les  
Sçavans aux injures de M.  
Regis. C'est à lui à cher-  
cher des Aprobateurs de

à M. Regis. 37  
sa Réplique s'il espere d'en  
trouver, & à nommer en-  
tre ses Amis, des Jugés de  
la Dispute, en leur pro-  
metant avec serment de  
ne point leur insulter s'ils  
le condannent ; car sans  
cela, la commission seroit  
délicate & perilleuse. En-  
fin le Pere Malebranche  
après cét *Avis* offensant  
de M. Regis, a crû le de-  
voir abandonner à lui-mê-  
me. Apparamment, c'est  
qu'il ne veut plus disputer  
avec un Homme qui perd  
contenance, & qui mar-  
que assez par ses manières  
injurieuses, qu'il manque

38 *Rép. du P. M. à M. Regis.*  
de bonnes raisons. Voici  
une copie de l'Ecrit dont  
je viens de parler.



ECRIT



## E C R I T

*Que le Pere Malebranche  
a-voit donné pour être mis  
dans le dixième Journal  
de cette année 1694.*

**M**onsieur Regis, dans l'ex-  
trait de sa Réplique inserée  
dans le septième Journal de cette  
année page 84. conclut que de tou-  
tes les raisons que le P. Malebran-  
che aporte dans sa Réponse, pour  
confirmer l'opinion qu'il a voulu éta-  
blir dans sa Recherche de la Veri-  
té, touchant la grandeur aparente  
de la Lune dans l'Horison, il n'y  
en a pas une seule qui ne soit direc-  
tement oposée aux veritables princi-  
pes de l'Optique. Ces dernieres pa-  
roles sont fort significatives, &  
rien n'y manque, pour persuader  
ceux qui voudront bien l'en croi-  
re, que son excellente Réplique a  
foudroïé ma miserable Réponse. Je

40 Réponse du P. Maleb.

vous prie donc, Monsieur, pour détromper le public, de faire mettre dans le Journal l'Aprobation que je vous envoie. Elle est signée d'un nombre suffisant de Géometres, dont la réputation est assez étendue dans le monde, & qui sont fort éloignés de croire, que de toutes mes raisons; il n'y en a pas une seule qui ne soit directement opposée aux véritables principes de l'Optique. Leur jugement sera plus croiable que la conclusion de Monsieur Regis, dans sa propre cause.

*J'ai lu la Réponse du P. Malebranche à Monsieur Regis, & j'ai trouvé que les preuves qu'il rapporte de son sentiment touchant les diverses apparences de grandeur du Soleil & de la Lune dans l'Horizon & dans le Méridien, étoient démonstratives & clairement deduites des véritables principes de l'Optique.*  
Signé L E M A R Q U I S D E  
L' H Ô P I T A L. L' A B B É D E  
C A T E L A N. V A R I G N O N.  
S A U V E U R.

Lors que Monsieur Regis aura trouvé quelques sçavans Mathéma-

ticiens, qui voudront bien rendre un témoignage public en faveur de la *Réplique*, je m'engage d'y répondre alors. Mais je serai bien trompé, s'il en trouve un seul qui ose se déclarer pour cet écrit. Quoiqu'il en soit, j'attends à refuter à fond la *Réplique* de Monsieur Regis, que j'aie reconnu qu'elle mérite de l'être. Car si tous les Sçavans Mathematiciens, jugent, comme je le croi, qu'elle est remplie de faux principes, de méchans raisonnemens, de fausses expériences, en un mot, de broüilleries, qui marquent évidemment, à ceux qui entendent la matière, que l'Auteur parle de ce qu'il n'entend point, il seroit fort inutile d'y répondre sérieusement.

Peut-être seroit-il bon d'avertir encore ceux qui se rendent plutôt à l'autorité des Sçavans qu'à de bonnes raisons qu'ils n'examinent pas, que Monsieur Descartes qui sçavoit un peu mieux les *veritables principes de l'Optique*, que Monsieur Regis, est non seulement de mon sentiment, mais qu'il en rend

42 Réponse de P. Maleb.

aussi les mêmes raisons dans la Dioptrique Discours 6. pages 66. & 67. de l'édition de 1637. à Leide.

Au reste , cette manière abrégée & décisive de réfuter des Ouvrages , qu'on ne croit pas mériter une ample réponse , n'est pas sans exemple. Car en 1645. M. Pell Professeur de Mathématique à Amsterdam , ayant réfuté la quadrature du cercle de Longoimontanus , & celui-ci ne se rendant point , il crût que le plus court étoit de faire approuver sa refutation , par plusieurs Sçavans Géometres. Et il raporte dans l'Histoire de la Controverse , les Approbations de Messieurs de Roberval , de Hobbes , de Carcavi , de Cavendish , de Le Palieur , du Pere Merfenne , de Tassius , de Wolzogen , de Descartes , de Cavallieri , de Mydorge & de Golius.

[ Ce qui suit n'étoit pas dans l'écrit envoyé à l'Auteur du Journal. ]

Il est à propos de remarquer , qu'il y a une différence essentiel-

le entre la conduite de M. Pell & de ses Aprobateurs, & celle du Pere Malebranche, que Monsieur Pell étoit l'agresseur, & que ce Pere ne fait que se défendre. Les Aprobateurs de Monsieur Pell, pouvoient peut-être s'excuser, de se declarer publiquement en sa faveur, par cette raison; que c'étoit un jeune homme qui troubloit le repos d'un Vicillard, & qu'il y a d'ordinaire quelque mal-honêreté à attaquer les gens. Du moins Monsieur de Roberval ne devoit-il pas traiter ce bon Homme de demi-Sçavant, *Scolus*. Cependant personne n'a trouvé à redire, que ces douze Aprobateurs ayent rendu témoignage à la verité. Personne n'a été assés hardi pour leur insulter publiquement. Longomontanus a été condamné par les Sçavans, & aparamment, il l'auroit été par l'autorité du Magistrat, s'il avoit pris le stile de l'Auteur de l'Avis. Car enfin, s'il n'est pas permis de porter son jugement sur des veritez de Mathematique, si on ne peut par

#### 44 Réponse de P. Maleb.

exemple trouver, que les preuves que le Pere Malebranche a données de son sentiment, sont démonstratives, sans s'exposer à être outragé par des écrits publics, il n'y aura plus de liberté parmi les Gens de Lettres, plus d'Examineurs, plus d'Aprobateurs, plus des Juges.

On attendra donc que Monsieur Regis fasse approuver sa Réplique, par quelques habiles Mathematiciens : Qu'ils soient ou ne soient pas de ses amis, il n'importe, pourvu qu'ils ayent quelque reputation de Géometres. Car on ne craint pas, que des Gens d'honneur veuillent par amitié se déclarer publiquement, pour une Réplique insoutenable, & sacrifier inutilement leur réputation à la gloire de Monsieur Regis. Il auroit évité l'embaras, où il se trouve maintenant, s'il avoit été obligé de faire approuver sa première Réplique, avant que de l'imprimer, comme font les autres Auteurs, & comme j'ai fait moi-même. Car, c'est Monsieur

à M. Regis. 45

de la Hire, qui a été nommé par Monsieur le Chancelier pour examiner ma Réponse; & il a approuvé mon sentiment, quoique selon la conclusion de Monsieur Regis, de toutes les preuves que j'en donne il n'y en ait pas une seule qui ne soit directement opposée aux véritables principes de l'Optique.

Tous les memoires qui paroissent dans cette seconde édition, m'ont été envoiez par un inconnû, & je puis assurer que le P. Malebranche, ne pensoit à rien moins qu'à une seconde impression de sa Réponse, elle a été faite sur une copie qu'un de mes amis me communiquâ il y a quelque tems, je suis bien aise que

vous soïez encore informé  
Monsieur , que j'ai inseré  
quelques notes dans le  
corps de la Réponse , à  
l'insçû de l'Auteur.

Aparement cette dispu-  
te est finie, car le P. Male-  
branche dans l'onzième  
Journal a déclaré que M.  
Regis ne se rendant point  
à ses raisons , & excluant  
toute sorte de Juges par ses  
manieres offansantes , il  
l'abandonoit à lui-même,  
& s'en tenoit au jugement  
du public , il n'y a pas  
d'aparence , que les hon-  
nêtes Gens aprouvent les  
manieres de M. Regis , &  
je ne crois pas , que les

Géometres qui examineront son sentiment , y trouvent quelque vraisemblance.



II. DISSER.



## II. DISSERTATION.

*De la Nature des Idées. Et en particulier de la manière dont nous voyons les objets qui nous environnent.*

**V**Oici un sujet qui mérite bien plus l'attention du Lecteur, que celui que je viens d'éclaircir. Il s'agit ici de la Nature des Idées qui nous représentent les objets. Il s'agit de sçavoir, s'il y a une Raison universelle qui éclaire toutes les intelligences immédiatement & par elle-même : ou si chaque esprit particulier peut découvrir dans les diverses modalités de sa propre substance, la nature de tous les Etres & créés & possibles, & l'infini même. Il n'y a point, ce me semble, de question

*Rép. du P. Maleb. à M.R. 49*

qui nous regarde de plus près ,  
quoique bien des Gens ne s'en  
embarrassent guères : car enfin ,  
il s'agit d'une chose qui entre  
dans la définition même de l'Hom-  
me qu'on définit ordinairement ,  
*Animal Rationis particeps*. Il s'agit  
de sçavoir , ce que c'est que la  
Raison. Je prie donc le Lecteur  
de se rendre attentif , & de ne  
point s'éffraier de la sublimité de  
la matière. Je tâcherai de la ren-  
dre sensible , du moins à ceux qui  
sçavent déjà , ou qui voudront  
bien suposer que les couleurs ne  
sont point répanduës sur les objets,  
verité qui est maintenant assés  
communément reçüe , & que je  
croi avoir suffisamment démon-  
trée dans le premier Livre de la  
*Recherche de la Vérité*. La question  
particuliere que je vas d'abord tâ-  
cher d'éclaircir , & qui donnera  
lieu de parler en général de la  
nature des Idées , est de sçavoir  
comment nous voïons les objets  
qui nous environnent. J'ai sur cela  
un sentiment qui paroît étrange ,  
& dont l'imagination ne s'accoum-

mode pas volontiers , car je croi que c'est uniquement en Dieu que nous les voïons. J'ai prouvé ce sentiment fort au long , dans la

\* Ré. *Recherche de la Vérité & ailleurs.* \*

Car comme je parlois dans cet  
 Ouvrage pour tout le monde , je  
 devois donner de toutes sortes de  
 preuves. Mais comme je parle ici  
 principalement à Monsieur Regis,  
 & à quelques Cartesiens , je serai  
 plus court & plus précis : parce  
 que je ne m'arrêterai qu'à une  
 espece de preuve. Ainsi il sera aisé  
 de décider lequel de nous deux a  
 raison.

ponse  
 au Livre  
 des vra-  
 iés &  
 fausses  
 Idées.  
 Entre-  
 tiens sur  
 la Me-  
 taph. 1.  
 & 2. En-  
 tier. &c.

1. Je suppose comme une vérité  
 incontestable , que les couleurs ne  
 sont point répandues sur les ob-  
 jets , mais qu'elles sont unique-  
 ment dans l'ame. Monsieur Regis  
 en convient , & c'est pour cela  
 que je le suppose. Par le mot de  
*couleur* , on n'entend pas la con-  
 figuration des petites parties , dont  
 ce papier par exemple , est com-  
 posé , laquelle est insensible , on  
 entend par la couleur , ce qu'on  
 voit en regardant ce papier , c'est

à dire sa blancheur aparente.

2. Il est certain qu'on ne voit les corps que par la couleur, & qu'on ne peut en les regardant distinguer leur différente nature que par la difference des couleurs. Il ne faut point ici de preuves, mais un peu de réflexion sur les effets des couleurs dans la peinture.

3. Si donc je voi présentement ce Livre, ce bureau, ce plancher, & si je juge de leur différence & de celle de l'air d'alentour, c'est que l'idée de l'étenduë, selon ses diverses parties, modifie mon ame là d'une couleur, & ici d'une autre. Et comme l'air est invisible, cette Idée ne modifie point mon ame de quelque couleur ou de quelque perception sensible, pour le lui représenter, mais d'une perception pure. C'est assurément ainsi qu'on voit les objets. Car, prenez y garde, voici le principe.

4. Il est certain, que tous les Hommes ont l'Idée de l'étenduë présente à l'esprit dans le tems.

32 Réponse de P. Maleb.

même qu'ils ont les yeux fermez.

\* To. 1. Monsieur Regis \* a fait un Chapitre exprés, pour prouver que cette Idée est essentielle à l'ame, c'est à dire à l'esprit tant qu'uni au corps. Quand on a les yeux fermez, cette Idée ne modifie point l'ame de diverses couleurs, c'est à dire de diverses perceptions sensibles. Elle ne la modifie que d'une perception plus légère ou purement intellectuelle, qui la représente immense, mais sans aucune diversité dans ses parties, par ce que cette Idée ne modifie point l'ame diversement, car je suppose que l'imagination n'agit point, ou ne forme point des images particulières de cette Idée générale. Concevons maintenant qu'un Homme, qui avoit les yeux fermez, vienne à les ouvrir au milieu d'une campagne, & voions ce qui lui arrivera de nouveau. Cét Homme avoit en lui l'Idée de l'étendue, quand il avoit les yeux fermez; cette Idée est essentielle à l'ame, dit Monsieur Regis; Nous ne sommes jamais sans elle,

Il aura donc encore cette Idée. Mais il ne verra point cette uniformité qu'il concevoit entre ses parties : parce que cette Idée au lieu de ne modifier son esprit que d'une perception intellectuelle, elle le modifiera actuellement d'un grand nombre de perceptions sensibles, ou de couleurs toutes différentes. Car les couleurs ne sont que dans l'ame. Ce ne sont que des perceptions vives & sensibles, qui se rapportent directement à l'Idée de l'étenduë qui les produit, & indirectement aux objets qui en sont ordinairement l'occasion. Je dis *ordinairement*, parce qu'on voit quelque fois des objets qui ne sont point.

5. Cela étant ainsi, ce qu'on appelle *voir les Corps*, n'est autre chose qu'avoir actuellement présente à l'esprit l'Idée de l'étenduë, qui le touche ou le modifie de diverses couleurs. Car on ne les voit point directement ou immédiatement en eux-mêmes. Il est donc certain, qu'on ne voit les corps que dans l'étenduë intelli-

§ 4 Réponse du P. Maleb.

gible & générale, rendüe sensible & particuliere par la couleur, & que les couleurs ne sont que des perceptions sensibles que l'ame a de l'étenduë, lors que l'étenduë agit en elle & la modifie. Quand je dis l'étenduë, j'entens l'intelligible, j'entens l'Idée ou l'archetype de la matière. Car il est clair, que l'étenduë materielle ne peut agir efficacement & diversement dans nôtre esprit. Elle est absolument invisible par elle-même. Il n'y a que les Idées intelligibles qui puissent affecter les intelligences. Quoi qu'il en soit, Monsieur Regis demeure d'accord, qu'on voit les corps dans l'Idée de l'étenduë, & cela me suffit ici.

6. J'aurai donc démontré qu'on voit les corps en Dieu, si je puis prouver que l'Idée de l'étenduë ne se trouve qu'en lui, & qu'elle ne peut être une modification de nôtre ame. Car comme tous les corps particuliers sont composez d'une étenduë ou matière commune & générale, & d'une forme particulière : de même les Idées particu-

lières des corps , ne sont faites que de l'Idée générale de l'étenduë vûë sous des formes ou par des péceptions intellectuelles ou sensibles toutes différentes. Je croi que Monsieur Regis en demeurera d'accord lui-même , puisqu'il convient. \* *Que tous les corps particuliers sont présens à l'esprit confusément & en général , parce que leur présence n'est que l'Idée même de l'étenduë.* \* To. 1. p. 186. Ainsi il est clair , que toute la question se réduit à sçavoir , si l'Idée de l'étenduë n'est qu'une modification de l'ame, comme Monsieur Regis le prétend : ou si cette Idée est préalable à la péception qu'on en a , & si elle ne se trouve qu'en Dieu. Je raisonne donc ainsi.

7. Toutes les modifications d'un Etre fini sont nécessairement finies. Car la modification d'une substance , n'étant que sa façon d'Etre , il est évident , que la modification ne peut pas avoir plus d'étenduë que la substance-même. Or nôtre esprit est fini , & l'Idée de l'étenduë est infinie. Donc cette

Idée ne peut pas être une modification de nôtre esprit.

Que nôtre esprit soit fini, cela est certain. Car plus nos perceptions embrassent de choses, plus elles sont confuses. Si nôtre esprit étoit infini, il pourroit comprendre actuellement l'infini. Mais apparemment on ne me contestera pas cette vérité. Il reste donc à prouver, que l'Idée de l'étendue est infinie.

8. Ce que nous sçavons certainement n'avoir point de bornes est certainement infini. Or l'Idée de l'étendue est telle que nous sommes certains que nous ne l'épuiserons jamais, ou que nous n'en trouverons jamais le bout, quelque mouvement que nous donnions pour cela à nôtre esprit. Nous sommes donc certains, que cette Idée est infinie. Il est vrai que la perception que nous avons de cette Idée est finie, parce que nôtre esprit étant fini, ses modifications le sont aussi. Voilà pourquoi nôtre esprit ne peut embrasser ou comprendre l'infini. Mais  
 pou

pour l'Idée de l'espace ou de l'immenfité, je suis affuré qu'elle pafse infiniment l'Idée que j'ai du monde, & de tout nombre fini de mondes, quelques grands qu'ils foient. Et j'atteste fur cela la conscience des Lecteurs. Car c'est là une de ces Veritez qui ne se peut autrement démontrer, par ce qu'on ne peut rien démontrer qu'on ne convienne des mêmes Idées.

9. S'il est donc certain, que l'Idée de l'étenduë est infinie, elle ne se peut trouver qu'en Dieu. Or j'ai prouvé qu'on ne voioit les corps que dans l'Idée de l'étenduë, puifque *voir differens corps*, n'est autre chose qu'être modifié de diverses couleurs, selon diverses parties de l'étenduë intelligible. Donc il est certain, qu'on ne voit les corps qu'en Dieu. Aussi n'y a t'il que lui qui puiffe modifier nos esprits, & qui renferme dans sa substance, d'une manière intelligible, les perfections de tous les Êtres créés, je veux dire, les Idées ou les archetypes, sur lesquels il les a formez. Car je ne

Q

comprends pas comment on peut soutenir que la création du monde est préalable à la connoissance que Dieu en a , sans blesser sa sagesse & sa préscience dans la formation de ses decrets.

10. Monsieur Regis demeure  
 \* To. I. d'accord \* que l'Idée de l'immen-  
 p. 183. sité représente une étendue sans bornes. Mais il soutient , que des Idées finies peuvent représenter l'infini , parce qu'il confond l'Idée de l'immenfité avec la *perception* que l'esprit en a , & qu'il prétend  
 \* P.190. généralement , \* que toutes les Idées dont l'ame se sert pour apercevoir les corps , ne sont que de simples  
 \* P.194. modifications de l'esprit , & \* que des Idées, quoi que finies, doivent passer pour infinies en ce sens qu'elles représentent l'infini.

Il me semble , que cette difficulté n'est pas difficile à démêler. Monsieur Regis n'a qu'à répondre à ce petit raisonnement : lorsqu'il pense à la Géometrie , voit-il

qu'il puisse épuiser l'Idée de son esprit ? S'il le voit, assurément , il n'a pas l'Idée de l'infini ; mais s'il aperçoit que cette Idée qu'il contemple soit inépuisable , elle a plus d'étendue que son esprit, & elle n'en sçauroit être la modification.

Il est, ce me semble, évident, que ce qui est fini n'a point assez de réalité, pour représenter immédiatement l'infini. Si mon Idée, si l'objet immédiat de mon esprit ( car c'est là ce que j'appelle mon Idée ) est fini, & que je ne voie directement que cet objet immédiat, de quoi on ne peut douter, puisqu'il n'y a que cet objet qui m'affecte, il est certain que je ne verrai directement rien d'infini. Si donc l'Idée de l'immensité étoit finie, comme le veut Monsieur Regis, quoi qu'elle agît en moi selon tout ce qu'elle est, elle ne pourroit jamais me faire voir

l'infini. Il faut donc que cette Idée soit infinie, puisque je voi qu'elle enferme une immensité qui n'a point de bornes, & que je suis tres-certain qu'elle n'en a point. Il est vrai, que cette Idée infinie agissant dans mon esprit qui est fini, elle ne peut le modifier que d'une perception finie. Mais pour apercevoir l'infini, pour sçavoir certainement que ce qu'on aperçoit est infini, il n'est pas nécessaire que la perception soit infinie. Il n'y a que la compréhension de l'infini, que la perception qui mesure l'infini, qui doit être infinie comme son objet. Pour sçavoir que ce qu'on voit est infini, il suffit que l'infini affecte l'ame, quelque légère que soit l'impression qu'il fait en elle. Car les perceptions ne répondent presque jamais à la réalité de leurs Idées. Quand je me pique, par exemple, ou que je me brûle, j'ai une perception tres-vive & tres-grande d'une Idée, pour ainsi dire, fort petite : Et quand je m'imaginer les Cieux, ou que je pen-

se à l'immensité des espaces , j'ai une perception tres-petite & tres-foible d'une tres-vaste Idée. Il y a presque toujours plus de perception , ou ce qui est la même chose, la capacité que l'ame a de penser, est plus partagée par les petites Idées que par les grandes. Preuve certaine que nos Idées sont bien différentes des perceptions que nous en avons , & qu'il ne faut point juger de la grandeur des Idées par les modifications qu'elles produisent en nous , mais par la réalité qu'on découvre en elles. Et comme on découvre dans l'Idée de l'immensité une étendue sans bornes , il faut croire ce qu'on voit , c'est à dire , que cette étendue intelligible est infinie , quoique l'impression qu'elle fait sur nôtre esprit , soit non seulement finie , mais beaucoup plus légère que celle que l'Idée de la pointe d'une éguille y pourroit faire.

11. Je croi devoir dire ici , qu'on ne doit pas juger , que le monde n'a point de bornes , à cau-

## 62 Réponse du P. Maleb.

se que l'Idée de l'étenduë n'en a point. Car on ne peut pas même en conclure que Dieu ait créé un seul pied d'étenduë. On peut bien de l'Idée de l'étenduë tirer les propriétés qui appartiennent au corps, puis que cette Idée représente leur nature, comme étant l'archetype, sur lequel Dieu les a créés, & qu'on doit juger des choses selon leurs Idées. Mais la création de la matière étant arbitraire & dépendante de la volonté du Créateur; puisque l'Idée qui la représente est infinie, nécessaire, éternelle, il est évident qu'on pourroit absolument avoir la perception de cette Idée, sans qu'il y eut de monde créé. Certainement Dieu a vû le monde avant la création, comme il le voit maintenant. Il est vrai qu'il ne l'a vû que comme possible, avant ses decrets ou indépendamment de ses decrets. Mais ses decrets supposés, il l'a vû comme actuellement existant. Je dis ceci, parce que Monsieur Regis prétend que l'étenduë créée est la cause

*exemplaire* des Idées qui la représentent, au lieu que c'est l'Idée qui est l'archetype ou l'exemplaire, sur lequel la matière a été faite. Je vas encore donner quelques preuves, que nos Idées sont bien différentes de nos modifications, ou des perceptions que nous en avons, car cette question est le fondement de la dispute.

12. Maintenant que je regarde ma main, j'en ai l'Idée présente à l'esprit par la modification de couleur, dont cette Idée affecte mon ame. Car la couleur que je vois n'est pas dans cette main que je remue, elle n'est que dans mon ame. Monsieur Regis en convient. Et c'est par elle que je distingue ma main d'avec l'air qui l'environne, ou l'Idée de ma main d'avec celle de l'air : Car les objets ne sont visibles que par la couleur. Suposons aussi, que cette main soit dans l'eau chaude. Cette même Idée de ma main sera de nouveau présente à mon esprit, par la modification de chaleur. Car la chaleur n'est aussi que dans

#### 64 Réponse du P. Maleb.

l'ame , comme Monsieur Regis en convient encore. Il faut remarquer , que l'expérience apprend , que quand même on m'auroit coupé le bras, je pourrois sentir la douleur dans ma main ; & par la même raison , si le nerf Optique étoit ébranlé comme il le doit être pour la voir, je la verrois en même-tems. Cela supposé , je raisonne ainsi.

La chaleur n'est pas la couleur, ce sont deux différentes modifications de mon ame. Or je ne vois ou je ne sens pas deux mains. C'est la même Idée d'étendue qui modifie mon ame de couleur & de chaleur. Je dois donc distinguer l'Idée de ma main , de la perception que j'en ai. Les Idées des objets sont donc préalables aux perceptions que nous en avons. Ce ne sont donc point de simples modifications. C'est à dire , que ces Idées ne se trouvent qu'en Dieu , qui seul peut agir dans nôtre ame, & la modifier de diverses perceptions par sa propre substance : non telle qu'elle est en elle-même , mais en tant qu'elle est la lumière

ou la raison universelle des esprits : entant qu'elle est représentative des créatures & participable par elles : entant en un mot qu'elle contient l'étendue intelligible , l'archetype de la matiere. On ne doit pas exiger de moi , que j'explique plus clairement la maniere dont Dieu agit sans cesse dans les esprits : j'avouë que je n'en sçai pas davantage.

13. Mais faisons encore quelques réflexions sur la différence qu'il y a entre nos Idées & nos perceptions , entre l'Idée de l'étendue ou d'un carré , par exemple , & la perception que nous en avons. Certainement nous connoissons clairement l'Idée du carré , & par elle les carrez matériels s'il y en a de créés. Mais pour la perception que nous en avons, soit intellectuelle, soit sensible , nous ne la connoissons que confusément & par sentiment intérieur. Je vois clairement , que si du sommet d'un angle d'un carré , je tire une ligne droite qui coupe par le milieu un des côtez

66 Réponse des P. Maléb.

oposez , le triangle qu'elle retranchera du quarré , en fera le quart : Que si cette ligne coupe deux angles , qu'elle le partagera également : que le quarré de cette diagonale sera double du quarré , & ainsi des autres proprieté que je puis découvrir dans cette Idée. Mais je connois si peu la modification de mon esprit , ou la perception que j'ai de l'Idée du quarré , que je n'y puis rien découvrir. Je sens bien que c'est moi qui aperçois cette Idée : mais mon sentiment intérieur ne m'apprend point , comment il faut que mon ame soit modifiée , afin que j'aie la perception intellectuelle ou la perception sensible de blancheur , pour connoître ou voir une telle figure. Dieu connoît clairement la nature de mes perceptions sans les avoir : parce qu'ayant en lui-même l'Idée ou l'archetype de mon ame , il voit dans cette Idée intelligible & lumineuse , comment l'ame doit être modifiée , pour avoir une telle ou telle perception, blancheur , douleur ou toute autre

qu'il ne sent pas : Mais pour moi c'est tout le contraire. Je sens mes perceptions sans les connoître : par ce que n'ayant pas une Idée claire de mon ame, je ne puis découvrir que par le sentiment intérieur, les modifications dont je suis capable.

14. Enfin la différence qu'il y a entre nos perceptions & les Idées me paroît aussi claire que celle qui est entre-nous qui connoissons, & ce que nous connoissons. Car nos perceptions ne sont que des modifications de nôtre esprit, ou que nôtre esprit même modifie de telle ou telle maniere : Et ce que nous connoissons ou que nous voions, n'est proprement que nôtre Idée. Car si nos Idées sont représentatives, ce n'est que parce qu'il a plû à Dieu de créer des Êtres qui leur répondissent. Quoique Dieu n'eût point créé de corps, les esprits seroient capables d'en avoir les Idées. Quand ouvrant les yeux je regarde une maison, certainement la maison que je voi, ou ce qui est l'objet

68 Réponse du P. Maleb.

immédiat de mon esprit, n'est nullement la maison que je regarde. Car je pourrois voir ce que je voi, quand même la maison ne seroit plus : puisque pour voir une maison, il suffit que l'Idée de l'étendue modifie l'ame par des couleurs distribuées de la même maniere, que si je regardois actuellement une maison. Il n'est pas nécessaire que je m'étende davantage sur cette matière, après tout ce que j'ai fait dans mes autres Ouvrages, pour tâcher de l'éclaircir. Mais examinons la Critique de Monsieur Regis. Je vas rapporter tout son texte, afin qu'on en puisse juger plus seurement. Il commence ainsi le Chapitre 14. du Liv. 2. de la Metaphysique.

\* L'Auteur de la Recherche de la vérité.

15. Il y a un Philosophe moderne \* qui enseigne, que nous voyons les corps en Dieu, non entant que Dieu produit en nous leurs Idées, mais entant qu'il est lui-même comme l'Idée dans laquelle, ou par laquelle nous voyons les corps.

Ce Philosophe pour établir son opinion, prétend \* que toutes les

manières dont l'ame peut connoître le 3. Liv.  
les corps sont comprises dans le dé- Chap. 1.  
nombrement qu'il en fait en ces ter- Art. 2.

mes : Nous allurons donc, qu'il est absolument nécessaire, que les Idées que nous avons des corps, & de tous les autres objets que nous n'apercevons point par eux-mêmes, viennent de ces mêmes corps ou de ces objets, ou bien que nôtre ame ait la puissance de les produire, ou que Dieu les ait produites avec elles en la créant, ou qu'il les produise toutes les fois qu'on pense à quelque objet, ou que l'ame ait en elle-même toutes les perfections qu'elle voit dans ces corps, ou enfin qu'elle soit unie à un Etre tout parfait, & qui enferme généralement toutes les perfections des Etres créés.

Ensuite de ce dénombrement, il examine quelle de toutes ces manières de connoître les corps est la plus vrai-semblable ; & suposant avoir prouvé que les Idées des corps ne viennent pas des corps, ni de l'ame, ni de ce que Dieu produit ces Idées toutes les fois que l'ame en a besoin,

70 Réponse du P. Maleb.

il conclus enfin , que les Idées des corps viennent de ce que Dieu , qui renferme généralement toutes les perfections des corps , est uni à l'ame.

Pour découvrir le défaut de cette conclusion , nous allons répondre aux raisons sur lesquelles elle est appuyée ; & pour le faire , avec plus d'ordre , nous réfuterons chacune de ses raisons à mesure qu'elles seront proposées.

REPONSE. J'ai fait un dénombrement de toutes les manières possibles de voir les corps. J'ai donné mes preuves , qu'on ne les voit point par aucune des manières dénombrées , à l'exception de la dernière. Enfin , j'ai conclu en faveur de cette dernière. Voilà ce que Monsieur Regis convient ici que j'ai fait. Que devoit-il donc faire lui-même , pour découvrir le défaut de cette conclusion ? Il devoit , ce me semble , ou faire voir que le dénombrement n'est pas exact , ou que les preuves que j'ai données , pour faire exclusion des manières sont fausses. Cependant ce n'est pas là ce qu'il faut. Il ne

tâche qu'à refuter quelques raisons que je pourrois bien n'avoir données que par surabondance de droit. Car enfin le dénombrement étant supposé exact, & les exclusions bien prouvées, il ne peut y avoir de défaut à découvrir dans la conclusion. Il auroit donc été plus à propos que Monsieur Regis eût pris un autre tour, que celui de rapporter mon dénombrement, ou qu'il eût combattu les exclusions que j'ai faites, & prouver que l'ame peut voir en elle-même dans ses propres perfections ou modifications, tout ce qu'elle peut connoître. Et comme j'ai réfuté ce sentiment dans un Chapitre exprés, qui est celui qui précède immédiatement l'endroit qu'il examine, il devoit répondre à mes raisons. Il est vrai qu'écrivant alors pour tout le monde, je ne me suis pas arrêté beaucoup dans ce Chapitre, à la réfutation de son sentiment. Mais c'est que ce sentiment n'étant pas si communément reçu que les autres, je n'ai pas cru devoir employer beaucoup.

72 Réponse du P. Maleb.

de tems & de raisons pour en faire voir la fausseté.

Au reste, si je n'avois eu en vûë que Monsieur Regis, je n'aurois point fait le dénombrement des diverses opinions qui s'enseignent communément, & je ne les aurois point réfutées pour établir la mienne. Ou si j'avois pû deviner ce qui n'est arrivé que quinze ou vingt ans après, car son Livre n'a paru qu'environ ce tems après le mien, j'aurois mis dans la *Recherche de la Verité*, ce que j'ai écrit dans

\* Eclair- plusieurs autres \* Ouvrages, pour  
cissements refuter plus au long le sentiment  
sur la R. qu'il soutient. Mais puisque Mon-  
de la Ve. sieur Regis vouloit m'attaquer,  
rité. Ré- il a pû & dû les examiner ces  
ponseau Livre Ouvrages. Peut-être même l'a t'il  
des vra- fait. D'où vient donc, qu'il ne  
ies & combat point les preuves que j'ai  
fausses données de la fausseté de son senti-  
Idées. ment ? Mais d'où vient qu'il ne dit  
Entre- rien du Chap. 5. qui précède immé-  
tiens sur la Me- diatement celui dont il tire les rai-  
taphysi- sons qu'il combat ici, lequel Cha-  
que. pitre est directement contre son  
opinion ? Enfin, d'où vient que dans

le Chapitre même qu'il critique, & dont il vient de dire, qu'il refutera les raisons à mesure qu'elles seront proposées, d'où vient, dis-je, qu'il passe ce qu'il y a de plus fort, & de plus directement \* opposé à son \* On sentiment ; & qu'il s'arrête à ré- verra pondre à ce qui ne le regarde pas. plus bas C'est aparemment par inadvert- ce que rance ou par négligence : car c'est, artic. 25. je n'ose pas prendre cette omis- sion, pour un aveu de son im- puissance. Mais il voudra bien que je lui dise, que c'est un peu mépriser un Auteur, que de critiquer son Ouvrage aussi négligemment qu'il a fait le mien. Il continuë.

16. La première raison de cet Auteur, est que Dieu agit toujours par les voies les plus simples & les plus faciles : D'où il infère que Dieu doit faire voir à l'ame, tous les corps en voulant simplement qu'elle voie ce qui est au milieu d'elle, sçavoir la propre essence de Dieu, qui représente tous les corps.

74 Réponse du P. Maleb.

RE P O N S E. Il faut remarquer  
1<sup>o</sup> Que cette raison , comme  
Monsieur Regis l'expose , conclut  
ce que je ne veux point conclure.  
Car je ne conclus pas *qu'on voie la  
propre essence de Dieu qui repre-  
sente tous les corps.* Je dis au con-  
traire immédiatement après cette  
raison : *qu'on ne peut pas conclure  
que les esprits voient l'essence de  
Dieu , de ce qu'ils voient toutes  
choses en Dieu.* Car en effet , il est  
faux que l'essence de Dieu repré-  
sente les corps. C'est l'Idée de l'é-  
tendue qui les représente. Certai-  
nement cette Idée est en Dieu :  
Mais elle n'est pas son essence.  
Qui dit *essence* , dit l'Être absolu ,  
qui ne représente rien de fini. Car  
c'est la substance de Dieu , prise  
relativement aux Créatures ou en-  
tant que participable par elles qui  
les représente.

2<sup>o</sup> Que je ne prétens point par  
cette première raison combattre le  
sentiment de Monsieur Regis ,  
mais l'opinion commune. Cela est  
clair , parce qu'avant de la don-  
ner , je dis : *Or voici les raisons*

qui semblent prouver que Dieu veut plutôt nous faire voir ses Ouvrages en nous découvrant ce qu'il y a en lui qui les représente, qu'en créant un nombre infini d'Idées dans chaque esprit. Et après l'avoir donnée, je conclus : Qu'il n'y a donc pas d'apparence que Dieu pour nous faire voir ses Ouvrages produise autant d'infinitez de nombres infinis d'Idées qu'il y a d'esprits créés. Cette raison pourroit donc être assés bonne contre ceux avec qui je parle, quand elle ne vaudroit rien, contre l'opinion de Monsieur Regis. Voïons cependant comment il y répond.

Il me passe que Dieu agit-toujours par les voies les plus simples. Il ne me conteste point, que faire voir les corps par l'Idée de l'étendue qui est en Dieu, ne soit plus simple que de créer pour cela dans chaque esprit un nombre infini d'Idées. ( Ces deux choses accordées, cependant la preuve est démonstrative. ) Mais il fait un discours qui en soi pourroit être bon, & s'il étoit bon, mon sentiment

76 Réponse de P. Maleb.

seroit faux. Mais qu'il soit bon ou mauvais ce discours, il ne répond pas plus à ma première raison qu'à aucune autre. Ainsi il semble que M. Regis ne devoit pas rapporter cette raison, puisqu'il ne vouloit y répondre que par le discours que voici.

17. M. REGIS. Nous répondons à cela, que si l'ame voit les corps en Dieu, ce ne peut être que parce que Dieu est uni à l'ame. Or nous demandons ce que c'est que cette union de Dieu avec l'ame; car il faut de nécessité qu'elle ressemble ou à l'union de deux corps, ou à l'union de deux esprits, ou à l'union d'un corps & d'un esprit, n'étant pas possible de concevoir quelque autre genre d'union entre deux substances unies. Or l'union de Dieu avec l'ame, ne peut ressembler à celle de deux corps, parce que deux corps sont unis par leur mutuel contact, & tout contact se fait à la superficie, laquelle ne convient ni à Dieu ni à l'ame. Elle ne ressemble pas non plus à l'union de deux esprits, parce que cette union consiste dans

\* Il devoit dire, entre deux créatures unies.

la mutuelle dépendance des pen-  
sées ou des volontez de ces esprits,  
& il est certain, que les pensées  
& les volontez de Dieu ne peuvent  
dépendre des pensées ni des volon-  
tez de l'ame. Elle ne ressemble pas  
enfin à l'union d'un corps & d'un  
esprit par une semblable raison. Il  
reste donc, que Dieu n'est point  
uni à l'ame, \* ou s'il y est uni,  
que cette union ressemble à celle  
qui se trouve entre la cause & les créa-  
son effet, qui est telle que l'effet  
dépend de la cause, mais la cau-  
se ne dépend pas de l'effet. C'est  
pourquoi si Dieu est uni à l'ame,  
ce n'est qu'entant qu'il l'a créée,  
qu'il la conserve, & qu'il produit  
en elle toutes ses Idées & toutes ses  
sensations en qualité de cause premié-  
re, comme il a été dit; ou entant  
qu'il est la cause exemplaire de l'I-  
dée que l'ame a de l'Etre parfait.

\* Dans ce discours de M. Regis, on  
ne voit rien contre les propositions  
qui composent la raison qu'il a ra-  
portée. Ainsi il faudroit ôter de  
son Livre cette première raison, &  
par consequent aussi ces paroles : ch. 15.

\* Il faudroit  
ajouter  
ces  
mots ;  
comme  
les créa-  
tures le  
sont en-  
tre elles.  
\* Cum  
enim  
sapiens  
sit Deo  
conjunc-  
tus, us-  
que  
nihil in-  
terpona-  
tur quod  
separet,  
Deus  
enim ve-  
ritas est.  
Aug. de  
utilit.  
credens.

## 78 Réponse du P. Maleb.

Nous répondons à cela que , par lesquelles il commence son discours. Il ajoute : Si l'ame voit les corps en Dieu , ce ne peut être que parce que Dieu est uni à l'ame. Or nous demandons ce que c'est que cette union de Dieu avec l'ame. Il auroit raison de demander ce que signifie ce mot *union* , si on ne l'avoit pas expliqué , car c'est un des plus équivoques qu'il y ait. Mais à l'égard des especes d'union qu'il rapporte , pour faire voir que Dieu n'est pas uni à l'ame comme les corps le sont entre eux , ni comme les esprits avec les esprits , ni enfin comme les esprits avec les corps. C'est un détail qui me paroît fort inutile , & qui pourroit encore être retranché de son Livre. Car je ne pense pas que personne puisse m'attribuer de croire que Dieu soit uni à nos esprits , comme les créatures le sont entre elles. Mais ce qu'il conclût de son détail est assurément tres-faux. Car Dieu est uni aux esprits bien plus étroitement qu'il ne l'est avec les corps. Il n'est pas seulement uni

aux esprits en ce sens , qu'il les crée & qu'il les conserve avec toutes leurs modifications, comme les créatures corporelles , mais encore en ce sens qu'ils peuvent avoir avec lui une société particulière , communion de pensées & de sentimens , connoître ce qu'il connoît, aimer ce qu'il aime. Tous les êtres créés dépendent de la puissance du Créateur , esprits & corps. Mais il n'y a que les esprits qui puissent être éclairés de la sagesse & animez de son amour. Je soutiens donc , que cette raison universelle , qui éclaire intérieurement tous les Hommes , & qui a pris une chair sensible pour s'accommoder à leur foiblesse , & leur parler par leurs sens , est la sagesse de Dieu même , en qui se trouvent toutes les Idées & toutes les vérités. Que par elle nous voyons une partie de ce que Dieu voit tres - clairement. Qu'ainsi par elle nous avons avec Dieu & entre nous , une espèce de société , & que sans elle il est impossible que les esprits puissent avoir mêmes entre eux le

80 Réponse du P. Maleb.

moindre rapport, former quelque liaison, convenir de quelque vérité que ce puisse être. Mais il n'est pas nécessaire que je répète ici ce que j'ai dit ailleurs, pour prouver qu'il n'y a que la réalité intelligible de la Souveraine raison, qui puisse agir dans les esprits & leur communiquer quelque intelligence de la vérité. J'ai fait voir, que le discours de Monsieur Regis, ne répond point à la première raison qu'il avoit proposée pour la réfuter. Cela me suffit. Voïons la seconde.

18. M. REGIS. *La seconde raison de cet Auteur est que cette manière de voir les corps, met une véritable dépendance entre l'ame & Dieu, parce que de cette sorte l'ame ne peut rien voir que Dieu ne veuille bien qu'elle le voie.*

REMARQUE. Je dis dans l'endroit dont cette raison est tirée, que ma manière d'expliquer comment on voit les objets, met les esprits dans une entière dépendance de Dieu, & la plus grande qui puisse être, ce que ne fait pas  
l'opinion

L'opinion que je refuse : *qui est que l'esprit a en lui-même toutes les Idées nécessaires pour penser à ce qu'il veut.* Ainsi je ne combats point l'opinion de Monsieur Regis, qui croit aussi-bien que moi, que c'est Dieu qui forme en nous toutes nos pensées. Cependant il est clair, que selon mon sentiment, la dépendance ou l'esprit est de Dieu, est plus grande que celle qui suit de l'opinion même de Monsieur Regis. Car selon lui, l'esprit dépend uniquement de la *puissance* de Dieu ; & selon le mien, il dépend non seulement de sa puissance, mais encore de sa *sagesse*, puisque, selon mon sentiment, ce ne sont point nos modifications, que nous connoissons & qui nous éclairent, mais les Idées intelligibles qui ne se trouvent que dans la Souveraine Raison. Il est donc clair, que j'ai eu raison de dire, que mon sentiment mettoit les esprits dans une entière dépendance de Dieu, & la plus grande qui puisse être. Ce sont mes termes. Cependant il a plû à Mon-

sieur Regis de le nier. Voici sa Réponse.

19. M. REGIS. *A quoi nous répondons que bien loin que cette maniere de voir les corps en Dieu, fasse dépendre l'ame de Dieu, elle fait au contraire que Dieu dépend de l'ame par l'union qu'il a avec elle; Car il a été prouvé, que toute union réelle & véritable, telle que cét Auteur l'admet pour cela entre Dieu & l'ame, suppose une dépendance réelle & mutuelle entre les parties unies.*

RÉPONSE. Je demande à Monsieur Regis, *où il a été prouvé que l'union que j'admets entre tous les esprits raisonnables & la Souveraine Raison, suppose une dépendance réelle et mutuelle entre les parties unies.* Il n'y a rien dans mes Ecrits qui puisse faire, je ne dis pas juger, mais seulement soupçonner à une Personne équitable, que j'aie jamais eu un sentiment si extravagant & si impie. Du moins suis-je bien assuré, que cette pensée ne m'est jamais venue

dans l'esprit. Mais, dira-t'il, est-ce  
 que je ne viens pas de prouver,  
 qu'il n'y a que trois espèces d'u-  
 nion, qui toutes mettent une dé-  
 pendance réciproque entre les par-  
 ties unies ? Mais quoi ? répon-  
 drai-je. De ce que vous supposez,  
 que l'union qu'il a plû à Dieu de  
 mettre entre les créatures les rend  
 réciproquement dépendantes, avez  
 vous droit de conclure, que le  
 Pere Malebranche & tout ce qu'il  
 y a de Philosophes & de Théolo-  
 giens, ne peuvent plus soutenir,  
 que les esprits sont unis avec Dieu,  
 qu'ils ne rendent le Créateur dé-  
 pendant de ses créatures ? Cela ne  
 le comprend pas. Car enfin, il y  
 a différence entre le Créateur &  
 les créatures. Voïons donc la sui-  
 te.

*Il faut ajouter, continue-t'il,  
 que si l'ame voit les corps en Dieu,  
 à cause qu'elle dépend de lui, elle y  
 devoit voir par la même raison les  
 autres ames, & s'y voir elle-même ;  
 car autrement il faudroit dire, qu'elle  
 seroit sa propre lumière, sinon à  
 l'égard des corps, au moins à l'é-*

#### 84 Réponse du P. Maleb.

*gard des esprits , ce qui repugne  
aux propres principes de cet Au-  
teur.*

REPONSE. Je pense que le Lecteur aura de la peine à comprendre le sens de ce raisonnement de Monsieur Regis. Mais comme je croi sçavoir bien ce qu'il veut dire , je vas expliquer sa pensée. Il est nécessaire pour cela de sçavoir 1° Que je distingue entre connoître par *Idée claire* , & connoître par *sentiment interieur*. 2° Que je prétens qu'on connoît l'étenduë par une *Idée claire* , & qu'on ne connoît son ame que par *sentiment interieur*. 3° Que ce qu'on connoît par *Idée claire* , on le voit en Dieu qui renferme ces *Idées* : Et qu'ainsi c'est en Dieu qu'on voit l'*Idée* de l'étenduë , ou l'*archetype* de la matière : Mais qu'on ne voit point en Dieu l'*Idée* de son ame ou l'*archetype* des esprits.

Sur ces principes je dis , que Dieu est nôtre lumière en ce sens , que les *Idées* que nous voions en lui sont lumineuses. L'*Idée* , par

exemple, de l'étendue est si claire, si intelligible, si féconde en vérité, que les Géometres & les Physiciens tirent d'elle toute la connoissance qu'ils ont de la Géométrie & de la Physique. Je dis, que l'ame n'est point à elle-même sa lumière : parce qu'elle ne se connoît que par l'expérience du sentiment intérieur : qu'elle ne peut en se considérant découvrir les modifications dont elle est capable ; & que bien loin de renfermer en elle les Idées de toutes choses, qu'elle ne contient pas même l'Idée de son être propre. Voilà mes principes. Il n'est pas question maintenant de les prouver, mais d'y rapporter le raisonnement de M. Regis.

*Il faut ajoûter, dit-il, que si l'ame voit les corps en Dieu à cause qu'elle dépend de lui, elle y devoit voir par la même raison les autres ames, ou s'y voir elle-même.*

Je répons, qu'elle devoit s'y voir & les autres ames, si effectivement elle se voioit. Mais elle ne

### 86 Réponse de P. Maleb.

se connoit pas. Elle sent seulement qu'elle est, & il est évident qu'elle ne peut se sentir qu'en elle-même. Elle se voit & se connoit, si on le veut, mais uniquement par sentiment intérieur : sentiment confus qui ne lui découvre ni ce qu'elle est, ni quelle est la nature d'aucune de ses modalités. Ce sentiment ne lui découvre point qu'elle n'est point étendue, encore moins que la couleur, que la blancheur, par exemple, qu'elle voit sur ce papier, n'est réellement qu'une modification de sa propre substance. Ce sentiment n'est donc que ténébres à son égard, quelque attention qu'elle y donne, il ne produit en elle aucune lumière, aucune intelligence de la vérité ; c'est donc que l'ame ne se voit pas : parce qu'effectivement l'idée ou l'archetype de l'ame ne lui est pas manifestée. Dieu qui ne sent ni douleur, ni couleur, connoît clairement la nature de ces sentimens. Il connoît parfaitement comment l'ame, pour les sentir, doit être modifiée.

Aparemment nous le verrons aussi quelque jour. Mais nous ne le verrons clairement, que lors qu'il plaira à Dieu de nous manifester dans sa substance l'archetype des esprits, l'Idée sur laquelle l'ame a été formée : Idée lumineuse & parfaitement intelligible, parce qu'il n'y a que les Idées divines qui puissent éclairer les intelligences. Jusqu'à ce tems-heureux, l'ame sera toujours in-intelligible à elle-même, Elle ne sentira en elle que des modalitez ténébreuses : Et quelques vives & sensibles que soient ces modalitez, elles ne la conduiront jamais à la connoissance claire de la verité, sans le secours des Idées intelligibles. L'ame ne se voit donc pas. Mais elle voit l'étendue. Elle en connoît la nature & les proprietéz. En consultant l'Idée de l'étendue elle découvre sans cesse de nouvelles veritez : parce que cette Idée étant en Dieu, elle est tres-claire, tres-intelligible, tres-lumineuse, bien différente des modifications confuses & ténébreuses de l'ame.

### 88 Réponse du P. Maleb.

Suposant donc que nous aïons une Idée claire du corps, & que nous n'en aïons point de l'ame, ou bien suposant seulement qu'on me veuille combattre par mes propres principes, comme Monsieur Regis le prétend ici : Sa proposition paroît tout à fait semblable à celle-ci. *S'il étoit vrai que l'homme dépendit de Dieu pour remuër les bras, par la même raison, il devoit en dépendre pour remuër les ailes.* Oüi sans doute, s'il en avoit, répondrois-je. Mais comme il n'en a point, il ne dépend point de Dieu à cét égard. De même si l'ame se voïoit ou si elle connoïsoit clairement sa nature par la contemplation de son Idée, ou de l'archetype sur lequel Dieu l'a formée : En cela elle dépendroit de Dieu, elle se verroit en Dieu. Mais comme elle ne se connoît que par sentiment intérieur, & qu'elle ne peut se sentir qu'en elle-même, elle dépend bien de la *puissance* de Dieu qui agit en elle. Mais à cét égard, elle ne dépend point de sa *sagesse*. Je veux dire,

qu'elle n'est point éclairée par la réalité intelligible des Idées divines.

Je ne voi rien en cela qui repugne à mes propres principes , & je croi , que ceux qui ont du goût & de la pénétration pour les vérités Metaphysiques , n'y trouveront rien que de conforme à la raison , pourvû qu'ils méditent sérieusement mes preuves , ce que Monsieur Regis n'a peut-être pas fait jusqu'ici. Le tems nous apprendra , si je me suis égaré. Mais je croi devoir dire , qu'il en faut beaucoup , avant qu'une opinion aussi extraordinaire , aussi contraire aux préjugés de l'imagination & des sens , aussi abstraite & aussi difficile que la mienne , puisse devenir la plus commune , je ne dis pas parmi les hommes , cela n'arrivera jamais , je dis parmi les Sçavans , & cette espèce de Sçavans , qui s'appliquent sérieusement à la Métaphysique , & à la connoissance de l'homme.

20. M. REGIS. *La troisième raison est la manière dont l'ame*

R v

aperçoit tous les corps : Car il prétend que tout le monde sçait par expérience, que lors que vous voulez penser à qu.que corps, nous envisageons d'abord tous les corps, & nous nous apliquons ensuite à la considération de celui que nous souhaitons de voir. Or, il est indubitable, que nous ne sçaurions souhaiter de voir un corps particulier, que nous ne le voyions déjà quoique confusément & en général. De sorte, que pouvant désirer de voir tous les corps, tantôt l'un & tantôt l'autre, il est certain que tous les corps sont présens à notre ame : Et tous les corps ne peuvent être présens à notre ame que parce que Dieu y est présent, c'est à dire, celui qui est tout Etre ou l'Etre universel, qui comprend toutes les creatures dans sa simplicité.

**R E M A R Q U E.** Monsieur Regis auroit mieux fait, de rapporter mes propres termes. Car il n'a point abrégé le discours. Mon raisonnement est général, & n'a rien, ce me semble, de choquant, & il le rend particu-

à M. Regis. 91  
lier, & assurément un peu dif-  
forme. On le peut pourtant réta-  
blir en ôtant le mot de *corps* ;  
qu'il a repeté sept fois ; & que je  
n'avois pas mis une seule fois, &  
en y substituant le mot *Erres*. Si  
on ne fait pas cette substitution,  
on aura peut-être raison d'être  
surpris de ce langage, par exem-  
ple. *Tous les corps ne peuvent être  
présens à nôtre ame, que parce  
que Dieu y est présent, c'est à dire,  
celui qui est tout Etre ou l'Etre  
universel.* J'avois dit : *Il semble  
que tous les Etres ne puissent être  
présens à nôtre esprit, que parce  
que Dieu lui est présent, c'est à  
dire, celui qui renferme toutes cho-  
ses dans la simplicité de son Etre.*  
Cette expression n'a rien de cho-  
quant, & ne peut faire naître cette  
folle Idée que M. Regis va bien-  
tôt combattre pour me faire hon-  
neur, que Dieu n'est, ni l'Etre  
universel ou composé des autres Etres  
comme de ses parties, parce que tou-  
tes ses parties sont ou intégrantes  
ou subjettives, & le reste qu'on  
verra plus bas.

## 92 Réponse du P. Maleb.

M. REGIS. Nous répondons à cette troisième raison en disant que les corps particuliers sont toujours présents à l'ame en général & confusément ; mais que leur présence n'est autre chose que l'Idée même de l'étendue , que Dieu a mise dans l'ame , en l'unissant au corps , & que les corps particuliers modifient ensuite diversément , suivant la diversité de leurs actions sur les organes des sens. De telle sorte , que si les corps particuliers sont toujours présents à l'ame en général & confusément ; cela ne vient pas de ce qu'ils sont compris en Dieu , comme dans l'Être universel , mais de ce qu'ils sont renfermez dans l'étendue , dont l'Idée est toujours présente à l'ame , comme il a été prouvé.

RESPONSE. Pour ne m'arrêter qu'à ce qui est essentiel à la décision de la question , je passe bien des réflexions , que ceux - là qui ont un peu de discernement , peuvent faire sur la manière dont Monsieur Regis expose & combat mon sentiment , & je viens au fond. J'avoué , que tous les corps

sont présens à l'ame confusément & en général, parce qu'ils sont renfermez dans l'Idée de l'étendue. C'est-là mon sentiment, & cela a toujours été. C'est ainsi que je l'ai expliqué dans la *Recherche de la vérité*, & dans mes autres Ouvrages. Mais il n'y a pas là grand mystère, car il n'est pas, ce me semble, possible de concevoir la chose autrement. Ainsi la question se réduit à sçavoir, si cette Idée de l'étendue est une modalité de l'ame. Je prétens que non, parce que cette Idée est trop vaste, qu'elle est infinie comme je viens de le prouver, & que toutes les modalités d'une substance finie, sont nécessairement finies. C'est donc une nécessité que cette Idée ne se trouve qu'en Dieu, puisqu'il n'y a que lui d'infini. Je prétens que l'Idée de l'Etre en général, ou de l'Etre infini, dans laquelle nous voions en général & confusément tous les Etres, comme nous voions tous les corps dans l'Idée de l'étendue, je prétens dire, que cette Idée de l'Etre infini

24 Réponse du P. Maleb.

ne se peut trouver qu'en Dieu. C'est en cela que consiste toute la force de mon raisonnement, contre l'opinion de Monsieur Regis. Il ne le devoit pas dissimuler, s'il s'en est aperçu. Il devoit le rapporter dans mes termes & y répondre. Enfin, il ne devoit pas oublier la seule chose du Chapitre qu'il Critique, qui soit directement contraire à son opinion, & qui suit immédiatement cette troisième raison qu'il réfute, après laquelle je continué ainsi.

\* Recherche de la Verité, p. 201. de l'édition in-quarto en 1618.

21. Il semble *me* mêmes que l'esprit ne seroit pas capable de se représenter des Idées universelles de genre, d'espece, &c. s'il ne voioit tous les Etres renfermez en un. Car toute créature étant un Etre particulier, on ne peut pas dire qu'on voie quelque chose de créé, lors qu'on voit, par exemple, un triangle en général. Enfin, je ne croi pas qu'on puisse bien rendre raison de la manière dont l'esprit connoit plusieurs veritez abstraites & générales, que par la présence de celui qui peut éclairer l'esprit en une infinité de façons différentes.

Enfin , la preuve de l'existence de Dieu la plus belle , la plus relevée , la plus solide & la première , ou celle qui suppose le moins de choses , c'est l'Idée que nous avons de l'Infini. Car il est constant , que l'esprit aperçoit l'Infini , quoi qu'il ne le comprenne pas ; & qu'il a une Idée très-distincte de Dieu , qu'il ne peut avoir que par l'union qu'il a avec lui ; puisqu'on ne peut pas concevoir que l'Idée d'un Etre infiniment parfait , qui est celle que nous avons de Dieu , soit quelque chose de créé. Mais non seulement l'esprit a l'Idée de l'infini , il l'a même avant celle du fini , &c. Il n'est pas nécessaire de transcrire le reste.

Il me semble que Monsieur Regis ne devoit pas laisser ceci sans Réponse , pour combattre des preuves qui n'attaquent point directement les sentimens. Car encore un coup , dans tout le Chapitre , il n'y a que cet endroit qui regarde particulièrement l'opinion qu'il soutient. Et je croi qu'il suffit pour en faire voir

26. Réponse du P. Maleb.

la faulxeté. Car enfin, il me paroît évident, que des Idées générales ne peuvent être des modifications particulières. Mais dévelopons cette raison, & voïons ce que Monsieur Regis y pourroit répondre.

Toutes les modalitez d'un Etre particulier, tel qu'est nôtre ame, sont nécessairement particulières. Or quand on pense à un cercle en général, l'Idée ou l'objet immédiat de l'ame, n'est rien de particulier. Donc l'Idée du cercle en général n'est point une modalité de l'ame.

Cet argument en forme, n'embarasseroit point un jeune Homme qui soutient Thèse, & qui sçait se tirer d'affaire par un *distinguo*. Il répondroit hardiment : l'Idée du cercle en général, n'est rien de particulier : *Distinguo. In representando : concedo. In essendo : nego.* Cela termineroit la Dispute, & tout le monde sortiroit content. Mais si Monsieur Regis me répondoit sérieusement qu'une modalité quoique particulière de l'ame,

peut représenter une figure en gé-  
 néral , de même qu'il soutient \* \* To. 1.  
 qu'une Idée finie peut représenter p. 124.  
 l'infini , ou une étendue qui n'a  
 point de bornes : Je lui répon-  
 drois , que je ne suis pas satisfait.  
 Car par ces mots l'Idée de cercle  
 en général , ou l'Idée de l'infini ,  
 je n'entens que ce que je voi ,  
 quand je pense au cercle ou à l'in-  
 fini. Or , ce que je voi actuelle-  
 ment est général ou infini. Certai-  
 nement l'Idée du cercle en géné-  
 ral , ne me représente rien qu'el-  
 le-même. Car il est évident , qu'il  
 n'y a point au monde de cercle  
 en général , & que Dieu même  
 n'en peut créer , quand mêmes il  
 pourroit créer une étendue infinie.  
 Je raisonne donc ainsi. L'Idée du  
 cercle en général ne me représen-  
 te que ce qu'elle renferme. Or ,  
 cette Idée ne renferme rien de gé-  
 néral , puisque ce n'est qu'une mo-  
 dalité particulière de l'ame , selon  
 Monsieur Regis. Donc l'Idée de  
 cercle en général ne me représen-  
 te rien de général. Contradiction  
 visible , & qui justifie, ce me sem-

ble que j'aurois raison de n'être pas content de la Réponse précédente. Mais aparamment Monsieur Regis en a de meilleures à me faire.

22. Pour moi, je distingue mes Idées de la perception que j'en ai, de la modification qu'elles produisent en moi. Je croi que les modalités de mon ame ou mes perceptions ne me représentent qu'elles-mêmes : & cela par sentiment intérieur, parce que l'expérience m'apprend, que l'ame sent intérieurement tout ce qui se passe actuellement en elle. A l'égard de mes Idées, je croi qu'elles ne me représentent qu'elles directement, que je ne voi directement & immédiatement, que ce qu'elles renferment. Mais si Dieu a créé quelque Etre qui réponde à mon Idée comme à son archetype, je puis dire, que mon Idée représente cet Etre, & qu'en la voyant directement, je le voi indirectement. Pour connoître les propriétés de cet Etre, j'en consulte l'Idée : puisque c'est l'archetype sur lequel

Dieu l'a formée , & que Dieu ne me veut pas tromper. Mais je ne conclus rien sur l'existence actuelle de cet Etre : parce que Dieu ne fait pas nécessairement ce que ses Idées représentent , ou des Etres qui répondent à ses Idées : Leur création est arbitraire. Voilà des sentimens bien contraires à ceux de M. Regis. Car je l'avoné , il est rare que je sois d'acord avec lui , principalement sur la Metaphysique & sur la Morale. Mais je le prie que cet aveu , qui aparamment me fera grand tort dans son esprit , ne me gêne pas dans son cœur. C'est l'amour de la verité qui m'oblige à faire cet aveu. Je serois pourtant fâché d'en venir à la preuve. Quoiqu'il en soit , je distingue M. Regis de ses opinions. Il me doit rendre la même justice. Et puisqu'il combat souvent mes opinions dans son Ouvrage , & quelquefois en me citant , il ne doit pas trouver mauvais , que je confirme le monde dans ce qu'il a bien voulu lui apprendre.

100 Réponse du P. Maleb.

23. Monsieur Regis continuë ainsi. Or il est bien plus aisé de concevoir, que les corps particuliers sont renfermez confusément dans l'étendue, qu'il n'est aisé de concevoir

qu'ils sont renfermez en Dieu, qui n'a nul raport avec eux. ( On a vü que ce n'est pas de cela dont il est question. ) En effet, si Dieu étoit *tout Etre ou l'Etre universel* \* comme cét Auteur l'enseigne, il faudroit que tous les Etres fussent des parties integrantes, ou des parties subjectives de Dieu, puisqu'il est impossible de trouver un autre genre de parties. Or, les Etres ne sont pas des parties integrantes de Dieu, parce que s'ils l'étoient, Dieu seroit composé des Etres, comme une montre est composée de roues & de ressorts : ce qui repugne à la simplicité de la nature divine. Les Etres ne sont pas non plus des parties subjectives de Dieu ; parce que s'ils l'étoient, Dieu seroit une nature universelle, qui n'existeroit que dans l'entendement de celui qui la concevroit ; ce qui repugne à l'Idée de Dieu, laquelle le représente comme la chose du monde la

Voiez la Réponse de l'article 20. \* C'est une impiété que M. Regis attribue au Père Malebranche. Dieu est l'Etre universel, parce qu'il contient les perfections de tous les Etres. Voiez le Texte de Saint Th. ci-dessous.

plus singulière & la plus déterminée.  
Il reste donc, que Dieu n'est tout  
Etre ou l'Etre universel, qu'en ce  
qu'il est la cause efficiente, mediate  
ou immediate de tous les Etres.

PLAINTE. Je ne répons point  
à ce discours de Monsieur Regis,  
je m'en plains, & je voudrais bien  
ne m'en plaindre qu'à lui-même :  
mais cela est trop public. De bon-  
ne foi, Monsieur, avez-vous pré-  
tendu combattre mon sentiment,  
lors que vous avez prouvé, que  
Dieu n'est pas l'Etre universel, par-  
ce que tous les Etres ne sont pas  
*des parties intégrantes ou subjecti-  
ves de la Divinité.* Prenez garde,  
je vous prie : le monde en conclu-  
roit, que vous n'entendez pas ce  
que vous lisez. Car je défie \* le  
plus habile & le plus mal inten-  
tionné Critique, de me faire seu-  
lement soupçonner par ceux qui  
ont lu mes Livres, d'avoir avancé  
cette impleté, que Dieu est l'Etre  
universel en ce sens, que tous les  
Etres créés sont ses parties inté-  
grantes. Assurément vous n'en  
croïez rien vous-même, si vous

\* C'est  
dans le  
ch. 5. du  
3. Livre  
que je  
dis que  
Dieu est  
l'Etre  
univer-  
sel. Je  
prie le  
Lecteur  
de le  
conful-  
ter.

102 Réponse du P. Maleb.

avez formé sur la lecture de mon Traité des Idées , le jugement que vous avez de mon sentiment. Comment donc cela s'est-il pu glisser dans votre Ouvrage ? Est-ce par la faute du Libraire ou de quelque Correcteur demi-ivre , ou par la malignité de quelque ennemi caché , ou qu'enfin vous avez composé vous même votre réponse sur quelques memoires estropiez de la *Recherche de la Vérité*. Encore dans cette supposition, l'équité si nécessaire aux Critiques , vouloit-elle que vous consultassiez l'Ouvrage même. Je me plains donc Monsieur , de cet endroit de votre Livre. Mais je n'y réponds point , par cette unique raison , que je ne croi pas qu'il y ait de Lecteur assez stupide , pour m'attribuer l'impiété que vous combattez sous mon nom.

Le Pere Malebranche  
soutient avec S. Augustin,  
Saint Thomas , & tout ce

qu'il y a jamais eu de Philosophes raisonnables, que Dieu voit l'essence des créatures dans les Idées, par la connoissance desquelles il les a vûës de toute éternité. Voici comme s'explique Saint Thomas, sur ce Chapitre: *undè plures Idee sunt in mente divina ut intellecta ab ipsa quod hoc modo potest videri; ipse enim essentiam suam perfecte cognoscit, undè cognoscit eam secundum omnem modum quo cognoscibilis est; P O T E S T A U T E M C O G N O S C I N O N S O L U M S E C U N D U M Q U O D I N S E E S T P A R T I C I P A B I L I S S E*

CUNDUM ALIQUEM  
 MODUM SIMILITUDI-  
 NIS A CREATURIS;  
 UNA QUÆQUE. AUTEM  
 CREATURA HABET  
 PROPRIAM SPECIEM  
 SECUNDUM QUOD ALI-  
 QUO MODO PARTICI-  
 PAT DIVINÆ ESSEN-  
 TIÆ SIMILITUDINEM.

Voiez  
 la Me-  
 taph. de  
 M. Re-  
 gis p. 91.

Remarquez ces paroles de  
 S. Thomas , & pronon-  
 cez sur le raisonnement  
 de Monsieur Regis , qui  
 dit dans ses Repliques ,  
 qu'on devoit voir Dieu  
 en lui-même , si on aper-  
 cevoit dans son essence ,  
 ce qui est participable par  
 les creatures corporelles ,

*sic*

*sic igitur in quantum Deus  
cognoscit suam essentiam ;  
poursuit Saint Thomas ,  
ut sic imitabilem à tali crea-  
tura cognoscit eam ut pro-  
prium rationem & ideam  
huius creatura ; & sic patet  
quod Deus intelligit plures  
rationes proprias plurium re-  
rum quæ sunt plures Idee.*

*Prima  
Prima  
q. 15.  
art. 2.*

Cela supposé , il est évi-  
dent qu'il y a cette diffe-  
rence entre l'Etre infini-  
ment parfait , & les créa-  
tures ; que l'Etre infini-  
ment parfait , renferme  
dans son essence *eminenter*,  
toutes les perfections des  
créatures. **C O G N O S C I T**

**E A M U T P R O P R I A M**

RATIONEM , ET IDEAM  
HUIUS CREATURÆ ,  
& que les créatures ne  
contiennent pas les per-  
fections les unes des au-  
tres ; cela n'a pas besoin  
d'autres preuves. Donc le  
Pere Malebranche a rai-  
son d'assurer que Dieu est  
l'Être général , l'Être uni-  
versel , enfin , l'Être tout  
court ; non que les créa-  
tures soient de *parties inte-*  
*grantes , & subjectives* de  
son essence , c'est - là , un  
sentiment impie , que M.  
Regis est bien aise de  
combattre , aparemment  
pour remplir le vuide de  
sa Metaphysique , & faire

valoir la fécondité de ses principes. Dieu est l'Etre universel, parce que son essence est participable par les créatures. Si Monsieur Regis fût venu du tems de Saint Augustin, & qu'il lui eût proposé l'objection qu'il fait au Pere Malebranche, peut-être qu'il l'eût traité de stupide, lui qui prétend que les figures que les Géometres contemplent, habitent dans la vérité ou dans le Verbe.

*Talesne in corporibus figurae inveniuntur quales illa disciplina demonstrat? immo incredibile est quanto deteriores convincuntur. Quis enim*

108 Réponse du P. Maleb.  
mente tam cecus est qui non  
videat istas figuras qua in  
Geometrica docentur habitare  
in ipsa veritate, aut in his  
etiam veritas. Solil. Liv. 2.  
Chapitre 8. sur la fin.

M. REGIS. La quatrième &  
dernière raison est, qu'il ne se peut  
faire que Dieu ait d'autre fin prin-  
cipale de ses actions que lui-même  
d'où il s'ensuit, que Dieu ne peut  
faire une ame pour connoître ses  
Ouvrages, que cette ame ne voie  
en quelque façon Dieu: De sorte,  
qu'on peut dire, que si nous ne vo-  
ions Dieu en quelque façon, nous  
ne verrions aucune chose, parce que  
toutes les Idées des créatures, ne  
sont que des limitations de l'Idée du  
Créateur.

REMARQUE. Il ne faut pas  
s'imaginer, que cette raison soit  
exposée ici comme elle l'est dans  
la Recherche de la Vérité, non plus  
que les précédentes. Elle contient

environ deux pages de mon Livre, & Monsieur Regis la réduit à sept ou huit lignes. Voici comme on pourroit l'abreger pour lui laisser quelque force.

Puisque Dieu n'a fait les esprits que pour lui, & qu'ils ne peuvent avoir de société avec lui, qu'ils ne pensent comme lui, il doit leur faire quelque part de ses propres Idées, des archetypes qu'il renferme de ses créatures, & sur lesquels il les a formées. Il doit éclairer les esprits de sa sagesse ou de cette Souveraine Raison, qui seule peut nous rendre sages, raisonnables, semblables à lui. Si Dieu éclaire nos esprits & nous découvre ses créatures par les mêmes Idées qu'il en a, il est évident, que nous sommes infiniment plus unis à lui qu'à ses créatures, que nous sommes unis à lui directement, & aux créatures indirectement & par lui. Ainsi il sera vrai en toute rigueur, que nous n'aurons été créés que pour lui, quoique nous voyons les créatures : parce que nous ne les vo-

110 Réponse du P. Maleb.

ions qu'en lui, que par lui, que comme lui, je veux dire, que dans les mêmes Idées que lui.

De sorte, que nous penserons comme lui. Nous aurons par les mêmes Idées quelque société avec lui. Nous aurons été créés à son image & à sa ressemblance, par cette union particulière avec la Sagesse & la Raison divine. C'est ainsi que Saint Augustin explique ce passage de la Genèse, comme on le peut voir dans la première page de la Preface de mon Livre. \*

\* Recherche de la Verité.

Mais si nous voyons les créatures dans nos propres modalités, en cela nous dépendrons bien de la puissance de Dieu comme les corps, comme le feu, par exemple, en dépend pour brûler. Mais nous ne serons point unis à la sagesse. On pourroit dire du moins en partie, que Dieu a fait les esprits pour connoître les créatures. On ne verroit plus si précisément comment tous les esprits peuvent avoir entre-eux & avec Dieu une société véritable, communion de pensées par une Raison & une Verité,

à M. Regis. III

commune & souveraine. Je ne pourrois plus être assuré, que tous les esprits voient la même vérité que je voi, quand je découvre, par exemple, les proprieté du cercle : car sans le secours d'une révélation particulière, je ne puis découvrir quelles sont les modalités des autres esprits. Ainsi toutes les sciences, toutes les vérités de Morale, n'auroient plus de fondement certain. On ne pourroit plus rien démontrer : Car il est impossible de démontrer que les esprits, ont ou n'ont pas certaines modalités : puisqu'elles seroient arbitraires ces modalités & dépendantes de la volonté de Dieu, & que toute démonstration dépend d'un principe nécessaire. Cela suffit, car j'étendrois ma raison, & je veux ici l'abreger. Ecoutons M. Regis.

*Nous répondons, que pour que Dieu agisse principalement pour lui-même, il n'est pas nécessaire que nous voyions les corps en Dieu, & qu'il suffit que nous les voyions dans nos Idées, ou par nos Idées, pourvu*

S iij

112 Réponse du P. Maleb.

Il faut qu'en les voyant ainsi, nous foyons  
lire la disposer à louer Dieu, qui les a  
Recher produits & qui les conserve. Et  
che de quant à ce qu'il ajoute que toutes  
la Veri les Idées des Ouvrages de Dieu sont  
té, pour inseparables de son Idée, nous en  
sçavoir demeurons d'accord, mais nous ne  
ma pen- croions pas pour cela, que les Idées  
sée. On des corps particuliers soient des limi-  
ne la tations de l'Idée de Dieu; nous con-  
trouve- cevons au contraire, que cela ne  
ra pas peut être, à cause que les corps  
dans c- particuliers n'ont aucun rapport, ni  
discou- matériel, ni formel avec l'Idée de  
de M. Dieu, mais ils en ont seulement  
Regis. avec l'Idée de l'étenduë; car on  
peut bien dire, que le triangle &  
le quarré sont des limitations de l'é-  
tenduë, mais on ne peut pas dire  
de même, que l'étenduë soit une li-  
mitation de l'Etre qui pense par-  
faitement: D'où il s'ensuit, que si  
nous voyons les corps en Dieu, ce  
n'est pas parce que leurs Idées sont  
des limitations de l'Idée de Dieu;  
mais parce que Dieu a produit dans  
l'ame l'Idée de l'étenduë, laquelle  
est ensuite diversement modifiée par  
les corps particuliers, qui agissent

diversement sur les organes , comme il a été dit.

Il reste donc , que nous ne voïons point les corps en Dieu , comme le prétend cét Auteur , mais que nous les voïons par des Idées qui sont en nous , & qui dépendent des corps qu'elles représentent , comme de leur cause exemplaire : de l'ame qui les reçoit , comme de leur cause matérielle : de Dieu qui les produit , comme de leur cause efficiente ; & de l'action des corps particuliers , comme de leur cause efficiente seconde , ainsi qu'il a été dit.

R E P O N S E. Voilà mes raisons aussi solidement réfutées qu'elles ont été nettement exposées. En vérité , je trouve une si grande confusion dans tout ce discours , que je ne puis me résoudre à en faire le Commentaire. Je prie seulement les Lecteurs , qu'ils ne se rendent qu'à l'évidence. S'ils m'accordent cette justice , je les défie de comprendre mes raisons dans ce Chapitre de Monsieur Regis , & je ne crains point par conséquent qu'ils les y trouvent solidement réfutées.

114 Réponse du P. Maleb.

Ainsi, nonobstant la réfutation que je viens de transcrire, je croi, que des quatre choses que Monsieur Regis en conclut, les trois premières sont fausses, & qu'il n'y a que la quatrième qui soit véritable en l'interprétant équitablement comme on le doit. Je croi donc

1° Que nous voyons les Ouvrages de Dieu dans leurs Idées ou leurs archetypes qui ne se trouvent qu'en Dieu, & qu'ainsi ces Idées ne dépendent point des Etres créés comme de leur cause exemplaire; puisqu'elles sont au contraire les exemplaires des Etres créés. Car pour le dire en passant, afin que le dessein, que Dieu a pris librement de faire le monde, soit sage & éclairé, il faut que Dieu ait connu ce qu'il a voulu \*, & qu'ainsi le modèle du monde, & d'une infinité de mondes possibles soit préalable à la volonté ou au decret de la création. Je ne puis encore me défaire d'un préjugé si grossier.

\* Voyez le 10. 1. pag. 91. du Systême de M. Regis.

2° Je croi, que les Idées ne dé-

pendent point de l'ame, comme de leur cause materielle, ou pour parler plus clairement, qu'elles ne sont point des modalitez de l'ame. Je croi l'avoir démontré.

3. Je ne puis me persuader que les Idées dépendent de Dieu, comme de leur cause efficiente. Car étant éternelles, immuables, nécessaires, elles n'ont pas besoin de cause efficiente: quoique j'avouë que la pèrception que j'ai de ces Idées dépende de Dieu, comme de sa cause efficiente. Je suis encore dans cette erreur de croire, que les veritez Géometriques & Numeriques, comme que deux fois deux sont quatre, sont éternelles, indépendantes, préalables aux decrets libres de Dieu. Et je ne puis m'accommoder de la Définition des veritez éternelles que donne Monsieur Regis, lors qu'il dit, qu'elles consistent dans les substances que Dieu a créées, entant que l'ame considere ces substances d'une certaine maniere, & qu'elle les compare suivant les différens rapports qu'elles ont les unes avec les

216 Réponse du P. Maleb.

les autres. J'en sçai une plus courte, & qui me paroît plus juste. Je les définis, *les rapports qui sont entre les Idées*. Il y a un rapport d'égalité, entre deux fois deux & quatre, soit que j'y pense ou que je n'y pense pas. Car il n'est pas nécessaire que ce rapport d'égalité soit aperçû, afin qu'il soit.

Me voilà encore bien éloigné des sentimens de Monsieur Regis. Mais si on veut sçavoir toutes les raisons que j'en ai, on les trouvera dans la *Recherche de la Verité & les éclaircissemens*, dans la *Réponse au Livre de M. A. Des vraies & fausses Idées*. Peut-être sont elles encore mieux deduites, dans *les premiers Entretien sur la Métaphysique & sur la Religion*. Car naturellement on doit croire, que les derniers Ouvrages d'un Auteur, sont moins mauvais que les premiers. Ainsi, Monsieur Regis auroit peut-être mieux fait de combattre les raisons qu'il auroit trouvées dans mes derniers Livres, directement contraires à son sentiment, que j'y ai réfuté fort au long,

que d'attaquer un Livre fait il y a vingt ans , & dans lequel je n'opole presque rien aux raisons qu'il pourroit avoir , pour soutenir son opinion. Cette conduite fait naître dans l'esprit des pensées qui ne lui sont pas avantageuses. Pour moi je ne les ai pas ces pensées. Et je veux croire , que ces derniers Livres dont je parle , ne lui sont pas tombez dans les mains , ou qu'il n'a pas eu la curiosité de les lire , de quoi j'aurois peut - être grand tort de le blâmer. Au reste , il ne faut pas toujours contredire les sentimens des autres. Ainsi, je suis prêt à souscrire à cette proposition, *que les Idées dépendent de l'action des corps particuliers, sur les organes des sens , comme de leur cause efficiente seconde.* Pourvû que par les Idées on entende leur présence actuelle à l'esprit, ou la perception que nous en avons. Si Monsieur Regis l'entend autrement , je lui declare que je suis bien fâché de ne trouver rien dans ses sentimens qui soit de mon goût.



## III. DISSERTATION.

*Que le plaisir rend heureux,  
& la douleur malheureux,  
contre les Stoïciens.  
Justification de quelques  
prétendues contradictions.*

**J**E pensois avoir fini cette petite Réponse aux objections de M. Regis : Mais j'ai encore rencontré dans son Livre l'endroit qui suit, où il m'accuse d'être tombé dans des contradictions manifestes ; & cela en citant en marge la Recherche de la Verité. Cét endroit est donc encore un de ceux qui demandent Réponse, selon la résolution que j'ai crû devoir prendre, de ne répondre à cet Auteur, que lors qu'il m'interroge. Car de répondre à tout ce qu'il avance contre mes

sentimens, je n'en ai pas le loisir, & je ne croi pas qu'il le souhaite. Mais, si je me taisois, lors qu'il m'adresse la parole, il auroit droit de se plaindre de cette espece de mépris, ou plutôt il pourroit croire, & quelques autres aussi-bien que lui, que je ne pourrois pas lui donner satisfaction, & que je conviens de m'être trompé. Ce ne seroit pas, il est vrai, un grand malheur pour moi, qu'on le crût. Mais j'aime encore mieux qu'on n'en croie rien, sur tout, si mes sentimens sont véritables. Que si néanmoins je reconnoissois qu'ils sont faux, il me semble que j'aurois mieux alors avouer ma faute. Je n'ose pas pourtant l'assurer dans l'appréhension où je suis, que Dieu pour punir ma confiance, ne m'abandonnât aux inspirations secretes, & aux mouvemens de ma vanité. Mais venons au fait. Voici le texte de M. Regis.

*Il y a donc cette difference entre Tom. 2.  
les plaisirs des sens & la satisfaction p. 241.  
interieure, que celle-ci est un bien  
absolu, & sans impossible de trouver*

un seul cas, où il ne soit pas avantageux de la posséder ; au lieu que les plaisirs des sens ne sont des biens qu'entant qu'ils se rapportent à la satisfaction intérieure de l'ame ; car s'ils ne s'y rapportent pas, ou s'ils y sont contraires, tant s'en faut, que les plaisirs des sens soient des biens, ils sont au contraire de vrais maux ; ce qu'il faut bien remarquer pour s'empêcher de tomber dans l'erreur, où sont ceux qui confondent la satisfaction intérieure de l'ame avec les plaisirs des sens. \* Car c'est une confusion qui les fait tomber dans DE MANIFESTES CONTRADICTIONS lors qu'ils disent, Que le plaisir est toujours un bien, mais qu'il n'est pas toujours avantageux d'en jouir : Que le plaisir nous rend toujours actuellement heureux, mais qu'il y a presque toujours des remords fâcheux qui l'accompagnent, &c. Car il est visible, que par le plaisir qui nous rend toujours actuellement heureux, ils ne peuvent entendre que la satisfaction intérieure de l'ame, ni par le plaisir qui est pres-

\* L'Auteur de la Recherche de la Vérité, Liv. 4. Ch. 10.

que toujours accompagné de remords, que le plaisir des sens. Or, il est certain, que les plaisirs des sens ne different pas moins de la satisfaction intérieure de l'ame, que les moiens different de la fin.

## EXPOSITION DU FAIT.

Monsieur Regis m'accuse dans ce discours, .1<sup>o</sup> D'être tombé dans cette erreur de confondre la satisfaction intérieure de l'ame avec les plaisirs des sens. 2<sup>o</sup> Il soutient que cette confusion m'a fait tomber dans de manifestes contradictions, parce que dans le Chapitre qu'il cite, j'ai dit : Que le plaisir est un bien, mais qu'il n'est pas toujours avantageux d'en jouir : Qu'il nous rend toujours actuellement heureux, mais qu'il y a presque toujours des remords qui l'accompagnent. 3<sup>o</sup> Et la preuve qu'il donne que je confonds le plaisir avec la satisfaction intérieure de l'ame, C'est, dit-il, qu'il est visible que par le plaisir qui nous rend toujours actuellement heureux, ils ne peuvent entendre que la satisfaction intérieure.

122 Réponse de P. Maleb.

REPONSE. Si je croiois que le Lecteur voulût bien prendre la peine de chercher le Chapitre de la Recherche de la Verité, que cite Monsieur Regis, & de l'examiner, mon unique Réponse, seroit de le prier de lire tout ce Chapitre, & de prononcer sur ces contradictions manifestes. Car quelques manifestes qu'elles paroissent à Monsieur Regis, je ne croi pas qu'il pût les découvrir. Mais comme le Lecteur n'en voudra peut-être rien faire, & que le Chapitre est un peu long, il faut que je donne ici une réponse plus précise.

Mon dessein dans le Chapitre cité, est de réfuter l'opinion des Stoïciens, qui prétendent que la douleur n'est point un mal, ni le plaisir un bien. Je prétens donc, que la douleur nous rend actuellement malheureux, & que le plaisir nous rend heureux : je ne dis pas heureux & contents : je ne dis pas heureux entant que le bonheur renferme la perfection. Je distingue ces deux choses, parce qu'el-

les sont réellement distinctes. Car l'esprit n'est parfait, que par la connoissance & l'amour du vrai bien : Et il n'est heureux d'un bonheur solide, que par la jouissance de ce bien, laquelle consiste dans les modifications agréables des plaisirs qu'il produit dans l'ame, & par lesquels il se fait goûter à elle. Je prétens seulement contre les Stoïciens, que les plaisirs des sens sont capables de nous rendre. \* EN QUELQUE MANIÈRE HEUREUX. C'est en quelque manière, marque nettement ce que je pense. Mais quand même je n'aurois pas mis cette restriction dans ce Chapitre, il est visible, qu'il faudroit toujours la sous-entendre. Car j'y prouve en plusieurs manières qu'il faut fuir les plaisirs : & je ne croi pas qu'on puisse m'attribuer le dessein de prouver qu'il faut fuir ce qui nous peut rendre solidement heureux. Cela supposé,

Je répons 1° que je n'ai pas confondu la satisfaction intérieure P. 168. avec les plaisirs des sens. Je l'en

124. Réponse du P. Maleb.

ai toujours distinguée, lors qu'il a été nécessaire : & je fais même cette distinction si difficile à découvrir, vers la fin du Chapitre que cite Monsieur Regis. Il est vrai que j'y appelle joie, ce qu'il nomme satisfaction. Mais je ne croi pas qu'il prétende que je sois obligé à parler comme lui. Le mot de joie me paroît meilleur, à cause de celui de tristesse qui lui est opposé. Néanmoins je changerai joie en satisfaction & tristesse, en chagrin, si on le souhaite.

Je répons en second lieu, que je ne trouve point de contradiction manifeste dans cette proposition : *le plaisir est un bien, mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir.* Si j'avois dit, le plaisir est le souverain bien, ou le vrai bien, ou même si j'avois dit, le plaisir est le bien, mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir, j'avoüé qu'il y auroit une contradiction manifeste. Mais elle seroit si manifeste cette contradiction, que tout Lecteur jugeroit d'abord, que ce seroit une faute de l'Imprimeur, qui

auroit mis sans réflexion le bien pour un bien. Assurément, il ne lui viendroit jamais dans l'esprit, que j'aurois voulu dire, qu'il n'est pas toujours avantageux de jouir du bien, ou du Souverain bien. Où est donc la contradiction manifeste ? Si un bien tel qu'on voudra, n'est pas le souverain bien, il est vilible, qu'il ne sera pas avantageux d'en jouir, si on ne peut en jouir sans perdre le souverain bien, ou même sans se priver de quelque autre bien plus considerable. Un poulet est un petit bien : le plaisir de le manger quand on a faim, nous rend en quelque manière heureux. Cependant en Carême il n'est pas avantageux de jouir de ce poulet ou du plaisir que l'on trouve en le mangeant. Est-ce qu'alors, ce poulet change de nature, & qu'en Carême, il n'a plus le même goût ? Non sans doute. Ce poulet ou le plaisir que l'on trouve en le mangeant, est donc un bien

dont il n'est pas avantageux de jouir : parce qu'il n'est pas avantageux de perdre un grand bien, pour un moins considerable. M. Regis a donc mal prouvé que je suis tombé dans de *manifestes contradictions*. Il faut déjà qu'il change le pluriel en singulier, de *manifestes contradictions* en une *contradiction manifeste*. Voions pourtant, s'il ne feroit point mieux de tout effacer.

Voici la proposition qui reste : *Le plaisir nous rend toujours actuellement heureux : mais il y a presque toujours des remords fâcheux qui l'accompagnent*. Si j'avois écrit, le plaisir nous rend toujours solidement heureux, ou simplement bien-heureux, au lieu d'actuellement heureux, on auroit raison d'y trouver une *contradiction manifeste* : par ce qu'on ne peut être solidement ou parfaitement heureux, & souffrir quelque misere ou quelques *remords fâcheux*. Mais je suis dans ce préjugé, que les hommes sont inégalement heureux ; & que personne n'est tel-

lement heureux, qu'il n'ait quelque endroit qui l'afflige & qui le rende malheureux. Je regarde ce Sage des Stoïciens, dont la goûte & les douleurs les plus aiguës ne troublent point la félicité, comme un Homme rare & d'une espèce particulière, pour lequel assurément je n'ai jamais composé de Livres. Car je sçai qu'il y eût trouvé mille *contradictions manifestes*. J'ai écrit pour des Hommes qui me ressemblent. Et comme le plaisir me rend heureux, & la douleur malheureux, j'ai crû sur ce principe, qu'il vaut mieux être malheureux en ce monde, que de l'être éternellement dans l'autre; j'ai crû dis-je, pouvoir soutenir, que quoique les plaisirs des sens nous rendent actuellement heureux, il les falloit fuir, à cause des remords facheux qui les accompagnent, qu'ils sont injustes, qu'ils nous attachent aux objets sensibles, qu'ils nous separent de Dieu, & pour plusieurs autres raisons qu'on trouvera dans mes Livres, & dans le Chapitre con-

28 Réponse du P. Maleb.

tre les Stoïciens , où l'on a rencontré des contradictions manifestes.

Comme les contradictions prétendues , où je suis tombé , dépendent , selon Monsieur Regis , de ce que j'ai confondu les plaisirs des sens avec la satisfaction intérieure , il faut examiner la preuve qu'il en donne. Car il a bien vû qu'on ne croiroit pas sur sa parole , que je fusse capable de confondre deux choses , que je ne croi pas que jamais personne ait confonduës. Voici donc la preuve.

L'Auteur de la *Recherche de la Vérité* , a dit : *Que le plaisir nous rend actuellement heureux , mais qu'il y a presque toujours des remords facheux qui l'accompagnent.* Donc il confond les plaisirs des sens avec la satisfaction intérieure. La preuve en est claire. Car il est visible , que par le plaisir qui nous rend toujours actuellement heureux , cet Auteur ne peut entendre que la satisfaction intérieure , ni par le plaisir qui est toujours accompagné de remords

remords que le plaisir des sens. Donc,  
**R E P O N S E.** Il semble, que  
 tout autre que M. Regis raisonneroit  
 ainsi. L'Auteur de la *Recherche de la Verité*, a dit : *Que le plaisir nous rend toujours actuellement heureux, mais qu'il y a presque toujours des remords fâcheux qui l'accompagnent.* Or les remords fâcheux n'accompagnent point la satisfaction intérieure. Donc cet Auteur distingue les plaisirs dont il parle, de la satisfaction intérieure. Conclusion directement opposée à la sienne. Comment donc est-il visible, que par le plaisir qui nous rend toujours actuellement heureux, on n'a pu entendre, que la satisfaction intérieure. On l'a entendu autrement. Cela est visible. D'accord, dira peut-être maintenant M. Regis. On l'a pu, mais on ne l'a pas dû. Car le plaisir ni la douleur ne rendent ni heureux ni malheureux. Hé bien je le veux. Je me suis trompé en cela, j'étois dans le préjugé commun : les Stoïciens ont raison. Mais dans le Chapitre que vous avez

cité, je combats actuellement l'opinion de ces Philosophes. Vous n'aviez donc pas sujet de croire que je fusse de leur sentiment. Comment donc me l'attribuez vous, en disant : *Que par les plaisirs qui rendent heureux, je ne puis entendre que la satisfaction intérieure*, pour conclure de là, que je confondois ce qu'assurément personne ne confondit jamais, & que cette *confusion* étoit l'origine des contradictions manifestes où j'étois tombé. Aparamment vous n'avez pas bien expliqué votre pensée. Car je ne croi pas qu'on puisse rien comprendre dans l'exposition que vous en faites.

Cependant, Monsieur, je croi que vous avez raison de penser, que c'est la satisfaction intérieure qui nous rend véritablement heureux, autant que nous le pouvons être en cette vie : pourvû que par là, vous entendiez, comme je le croi, le plaisir intérieur dont Dieu nous recompense quand nous faisons nôtre devoir, & qui est comme le gage ou l'avant-goût des biens

que nous espérons par J E S U S-  
C H R I S T. Car, si un Homme de  
bien se trouvoit sans cette douceur  
interieure, qui accompagne ordi-  
nairement la bonne conscience,  
comme assurément cela arrive quel-  
quefois, puisque de grands Saints  
se sont plains souvent de souffrir  
des secheresses effroyables. Si, dis-  
je, un Homme étoit privé de cette  
douceur, ou de ce sentiment in-  
terieur, pour quelque-tems, où Dieu  
l'éprouve & le purifie, alors je croi-  
rois parler le langage ordinaire, en  
disant que cét Homme n'est plus  
heureux, mais qu'il est encore juste,  
vertueux, parfait. C'est qu'ordinairement on appelle heureux, ceux  
qui jouissent de quelque bien, &  
qu'on ne jouit du bien, ou qu'on ne  
le goûte, que par les sentimens  
agréables. Si je demandois à cét  
Homme de bien, dont je viens de  
parler, s'il est actuellement heu-  
reux, il me répondroit aparem-  
ment, Hé comment pourrois-je  
être heureux, ne sentant plus en  
moi cette douceur que je sentois au-  
trefois? Quoi, lui dirois-je, sentez

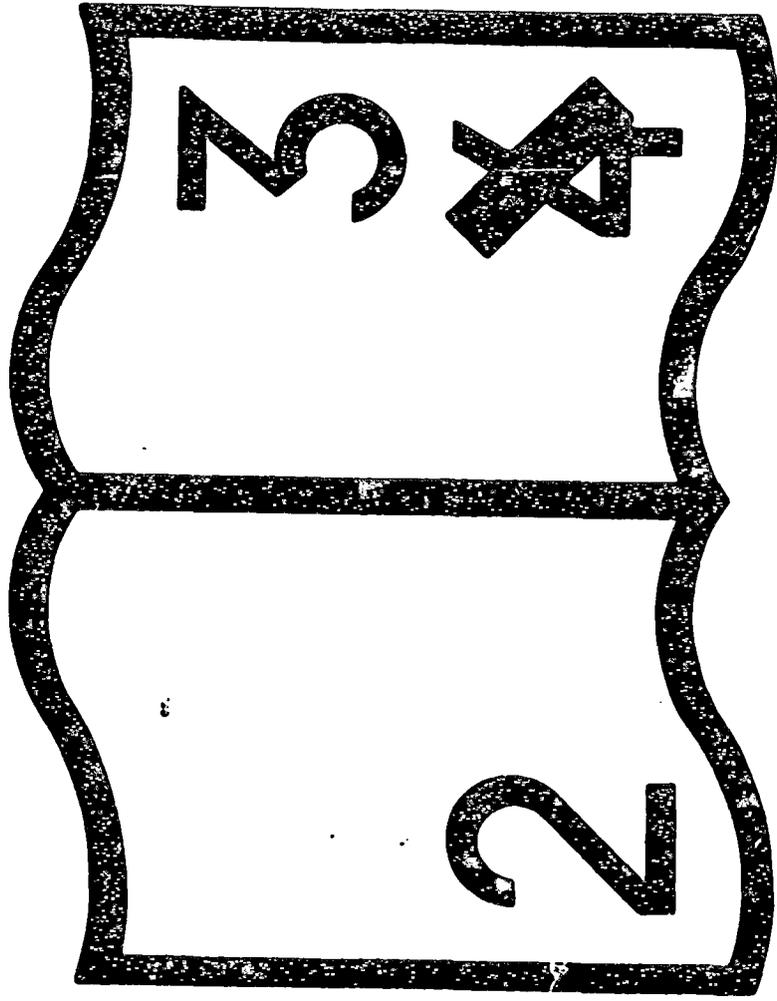
132 Réponse du P. Maleb.

vous quelque reproche interieur ? Est-ce le repentir qui vous afflige ? Helas nenni , répor droit-il. Mais je ne goûte plus combien le Seigneur est doux.

C'est donc le sentiment agréable ou le goût du bien qui rend formellement heureux. Or , tout plaisir est agréable. Donc tout plaisir actuel rend actuellement heureux , selon le langage ordinaire. Mais comme il y a de grands & de petits plaisirs , comme il y en a de justes & d'injustes , de passagers & de durables , & qu'il arrive souvent qu'un petit plaisir nous prive d'un grand ; quoique tout plaisir nous rende heureux à sa manière , il est évident qu'il n'est pas toujours avantageux d'en jouir. Tels sont les plaisirs des sens. Il faut les éviter avec horreur & avec une vigilance particulière, pour les raisons que j'ai dites dans le Chapitre qui est le sujet de ce discours, & souvent ailleurs.

Vous m'avez interrogé , Monsieur , & je vous ai répondu le mieux que j'ai pu. Je ne sçai pas

si vous êtes satisfait. Il est vrai, que je vous ai fait attendre long-tems, pour bien peu de chose. Mais je n'ai pas crû en cela vous désobliger. Si vous me faites encore l'honneur de m'interroger, je suis presentement dans le dessein de tout quitter pour vous contenter promptement. Et en ce cas, je vous demanderai avec tout le respect qui vous est dû, l'éclaircissement de plusieurs difficultez qui m'embarraissent étrangement dans votre *Metaphysique* & dans votre *Morale*. Ce n'est pas que je me plaise à parler devant tant de monde qui nous écoute, & qui peut-être se divertit à nos dépens. Mais c'est que quand on m'y force, je tâche de me tirer d'affaire le plus promptement que je puis, & de ne pas défraier seul la Compagnie. Croiez-moi, Monsieur, vivons en paix. Emploions notre tems à critiquer en toute rigueur nos propres opinions. Ne nous y rendons que lors que l'évidence nous y oblige. Ne nommons jamais dans nos Ou-



Pagination incorrecte — date incorrecte

NF Z 43-120-12

vraies ceux dont nous condamnons les sentimens. On s'attire par là presque toujours des réponses un peu fâcheuses. J'ai tâché qu'il n'y eût rien dans la mienne qui vous pût fâcher, & j'espère d'y avoir bien réussi. Car il me semble, que je n'ai point eu d'autre vûë que de défendre fortement mes sentimens, à cause que je les croi véritables. Mais si dans la chaleur de la Dispute, il s'y est glissé quelque expression un peu trop dure, ce que vous pouvez sentir mieux que moi, voyez si vous n'y auriez point donné vous-même un sujet raisonnable. Mais en tout cas, je vous prie de me la pardonner d'aussi bon cœur, que j'oublie comme je le dois, certaines manières qui me blessent dans vôtre Ouvrage.





## REPONSE

*Du Pere Malebranche, Prêtre de l'Oratoire, à quelques endroits des Repliques de M. Regis.*

**L**A j'ai déjà averti le Public dans ma Réponse à Monsieur Regis, que les Lecteurs devoient être extrêmement sur leurs gardes, lorsqu'ils lisoient ses Ouvrages, aussi bien que les miens. Je vous prie, Monsieur, de me permettre de l'en avertir encore une fois. Peut-être n'est-il pas un Auteur si exact & si seur, qu'on doive s'en tenir à ses décisions. Car enfin, si il me semble que si les Lecteurs croient toujours ce qu'il avance le plus hardiment dans ses Repliques, ils seront tres-souvent trompez. Voi-

ci, Monsieur, quelques preuves qui pourront, ce me semble, en convaincre tout le monde. Je les ai tirées de la dernière page de sa *Replique*, parce qu'il s'y agit d'une question qui est à la portée de tous les Lecteurs, & que c'est le seul endroit qui ne suppose ni Géométrie ni Métaphisique. Voilà pourquoi je commence par où je devrois finir. Je laisse maintenant aux Géometres & aux Métaphisiciens à examiner à fond les deux premières Repliques de M. Regis: car je ne prétens pas y répondre ici en forme.

Monsieur Regis m'avoit accusé dans son *Système de Philosophie*, tom. 1. p. 245. d'être tombé dans des contradictions manifestes, à cause que j'avois dit dans la *Recherche de la Vérité*, liv. 4. ch. 10. *Que le plaisir est toujours un bien, mais qu'il n'est pas toujours avantageux d'en jouir.* Dans ma *Réponse* p. 62. j'ai rapporté exactement le Texte de M. Regis, & un peu plus fidèlement qu'il ne le rapporte lui-même dans sa *Replique*; je souhaite qu'on en fasse la con-

frontation. J'ai observé le changement de caractères qui y est, & mis en marge la citation de l'endroit de la *Recherche* comme il avoit fait, afin qu'on reconnût d'où étoit tirée cette proposition. En effet, cette proposition est dans le chapitre de mon Livre cité par Monsieur Regis. Mais dans sa *Replique*, il n'y a plus de changement de caractères dans son Texte qu'il représente, ni de citation en marge. On en verra bien-tôt la raison. J'ai donc fait voir dans ma *Réponse*, qu'il n'y a point de contradiction dans cette proposition : *Le plaisir est toujours un bien, mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir.* Je voudrois bien qu'on vult en voir la preuve dans ma *Réponse*, & dans le Chapitre de la *Recherche* cité par M. Regis. Quoi qu'il en soit, M. Regis lui-même convient, qu'il n'y a point de contradiction. Mais voici ce qu'il replique.

*Il est vrai, dit-il, qu'il n'y a point de contradiction dans cette proposition là; mais il y en a une manifeste dans celle-ci : Le plaisir est toujours bon,*

142 Réponse du P. Maleb.

mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir. Or, c'est ici la V R A Y E proposition de l'Auteur ( Liv.4. ch.10. p.74. ) d'où il s'ensuit que sa contradiction subsiste encore.

On voit bien, ce me semble, que ce n'est là qu'un détour peu sincere. Car enfin ma V R A Y E proposition, celle que je devois justifier de contradiction manifeste, est celle - là même que je trouvois imprimée en caracteres italiques, dans le Texte de mon Censeur, & déterminée par la citation de la marge, & non pas une autre proposition que je ne pouvois pas deviner qu'on dût critiquer, & qui ne se trouve point reprise dans son Livre. Mais de plus, si dans cette proposition : *Le plaisir est toujours un bien, mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir*, il n'y a point de contradiction, comme Monsieur Regis vient d'en convenir; comment y en auroit-il une manifeste dans celle-ci : *Le plaisir est toujours bon, mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir.*

Monfieur Regis devoit la rendre plus *manifeste*. Car il femble d'abord que de dire ici , Le plaisir est bon , ou le plaisir est un bien , signifie la même chose ; & il n'y a point de contradiction, du moins qui foit manifeste , dans cette proposition , par exemple : *Vn poulet , ou plutôt le plaisir d'en manger est bon ; mais en Carême il n'est pas avantageux de jouir de ce plaisir , parce qu'il n'est pas avantageux de perdre un grand bien pour un petit.*

Monfieur Regis , dans la même page , trouve qu'il n'y a rien de plus *contradictoire que de dire* , que le plaisir nous rend actuellement heureux , mais qu'il ne nous rend pas solidement heureux ; qu'il nous rend toujours heureux , mais qu'il ne nous rend pas contents. Car , dit-il , *c'est le même que de dire que le plaisir nous rend heureux , & qu'il ne nous rend pas heureux ; ce qui implique une manifeste contradiction.*

Il ne me paroît pas clair , que ce foit la même chose. Car je croi

#### 144 Réponse du P. Maleb.

que les hommes sont inégalement heureux & malheureux. Je croi que la goutte rend un homme malheureux, & que celui qui a la goutte & la pierre est encore plus malheureux. Je sçai bien que la douleur n'est pas un vice, un mal moral : mais c'est un mal phisique qui est la peine du mal moral, & qui rend actuellement malheureux ceux qui la souffrent ; & d'autant plus malheureux actuellement, qu'ils en souffrent davantage. Il faut dire le contraire du plaisir. Il rend actuellement heureux, & d'autant plus qu'il est plus grand : mais il ne rend point solidement heureux. Il n'y a rien au contraire de plus opposé à nôtre souverain bonheur ; ainsi que je croi l'avoir bien prouvé dans le Chapitre même que Monsieur Regis a critiqué. Il pourroit donc y avoir quelque chose de *plus contradictoire* que cette proposition : *Le plaisir nous rend toujours actuellement heureux, mais il ne nous rend pas solidement heureux.* Je parle des plaisirs des sens ; & il faudroit lire le Cha-

pitre cité par l'Auteur, pour comprendre bien mon sentiment. Mais voici une preuve, pour ainsi dire, démonstrative, que Monsieur Regis n'est pas un Auteur bien seu: & bien exact.

J'avois ajoûté dans ce même chapitre de la *Recherche* une modification à ma proposition, & j'avois dit, que les plaisirs étoient capables de nous rendre *en quelque manière* heureux; & dans ma *Réponse*, page 64. j'en avois averti Monsieur Regis, & cité en marge la page 267. où cét *en quelque manière heureux* se trouvoit, afin de le rendre un peu plus équitable en mon endroit. Je prie le Lecteur encore une fois de ne m'en pas croire, & de tout confronter. Voici donc ce que Monsieur Regis me replique: *E' Auteur tâche de sauver cette contradiction à la faveur de ces termes, En quelque manière. Il prétend avoir écrit, que les plaisirs des sens sont capables de nous rendre en quelque manière heureux. Je prétens au contraire qu'il ne l'a point écrit, &c.*

146 Réponse du P. Maleb.

qu'il a seulement dit qu'il ne nois pas que dès cette vie les justes ne fussent heureux en quelque manière ; ce qui est tout différent.

Cette réplique hardie & imprudente de Monsieur Regis , me met dans une fâcheuse nécessité. Oüi je prétens avoir écrit , que les plaisirs sont capables de nous rendre en quelque manière heureux. Je l'ai

\*Medit. écrit en plusieurs\* endroits de mes  
Chrét. Livres , mais dans le Chapitre même  
P. 159. critiqué par Monsieur Regis ,  
lig. 20. page 267. ligne 10. & 11. qui est  
Morale la page même que j'avois marquée  
2. part. dans la marge de ma Réponse ,  
c. 19. page 64. afin que Monsieur Regis  
2<sup>e</sup>. 12. la trouvat aisément ; mais je n'avois pas marqué la ligne. Il n'y a nulle faute d'impression dans les deux citations. Mais supposé qu'il y en eût , un Auteur équitable & retenu , auroit-il eu l'assurance d'écrire ces paroles ; *Je prétens au contraire qu'il ne l'a point écrit , & qu'il a seulement dit , &c.* Monsieur Regis ne devoit-il pas du moins lire tout entier le Chapitre cité, malgré le dégoût qu'il trouve

dans un *stile de déclamateur* ? Alors il auroit eu quelque droit, non de prétendre absolument que je n'ai point écrit ce que je soutiens avoir écrit, mais peut-être de donner quelque légère défiance de ma sincérité ou de mon exactitude. Enfin, je prétens que cét *en quelque manière* est nécessairement sous-entendu dans ces propositions, & dans d'autres semblables : *Le plaisir nous rend actuellement heureux ; mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir ; ou bien, mais il ne nous rend pas solidement heureux, &c.* Car personne n'est capable de tomber dans la contradiction que M. Regis m'attribuë.

Monfieur Regis non content d'avoir trouvé les contradictions manifestes dont je viens de parler, il en avoit encore heureusement découvert le prin-

148 Réponse du P. Maleb.  
cipe qui est : *Que j'avois  
confondu les plaisirs des sens  
avec la satisfaction interieure.* Il faut assurément une  
grande sagacité pour une  
telle découverte. Car je ne  
comprends pas encore la  
liaison que peuvent avoir  
les propositions contra-  
dictoires en question, avec  
le principe dont il les fait  
dépendre. Il me semble  
que supposé qu'il se trouve  
des Gens qui confondent les  
plaisirs des sens avec la satis-  
faction interieure, ils ne pou-  
ront pas conclure bien  
directement de leur faux  
principe, qu'il n'est pas tou-  
jours avantageux de jouir

de ces plaisirs , & encore moins , qu'il y a toujours des remords fâcheux qui les accompagnent. Car enfin , les remords fâcheux ne s'accordent guere avec la satisfaction interieure , & il me paroît avantageux d'être interieurement satisfait. Quoi qu'il en soit , j'avois nié simplement à Monsieur Regis , que j'eusse confondu les plaisirs des sens avec la satisfaction interieure , parce que je ne croi pas que personne ait jamais confondu des choses si differentes. Et sur ce que Monsieur Regis l'avoit conclu de mes paro-

\* Ré-  
ponse,  
&c.  
p. 67.  
3. diff.  
ci-devant  
de la 2.  
Edit.  
p. 129.  
&c.

les, je lui avois assez \* bien  
prouvé, ce me semble, que  
s'il avoit raisonné comme  
le commun des Hommes,  
il en auroit tiré une con-  
clusion toute contraire.

Aparamment il en demeu-  
re d'accord, car il garde  
sur cét endroit, un grand  
silence. Mais sur ce que  
dans le Chapitre qu'il cri-  
tique, j'avois appelé joie,  
ce qu'il nomme satisfaction,  
&c. Voici ce qu'il me ré-  
pond en termes concis &  
Philosophiques.

*Il semble, dit-il, que  
l'Auteur croit avoir évité la  
confession que je lui reproche,  
en ayant substitué la joie &*

la tristesse, à la place de la satisfaction intérieure de l'ame & du remords de conscience. Mais si cela est, il se trompe beaucoup ; car la satisfaction intérieure & la joie sont deux choses toutes différentes. La joie dépend des choses qui sont hors de nous, c'est à dire, qui sont indépendantes de nôtre liberté ; & la satisfaction intérieure dépend des choses qui sont en nous, & qui dependent de nôtre choix, &c.

Sans ces premières paroles, l'Auteur croit avoir évité la confusion que je lui reproche, par lesquelles Monsieur Regis commen-

352 Réponse du P. Maleb.  
ce cét article, je me serois  
rendu volontiers à sa dé-  
cision : Car je lui avois  
déclaré , *que j'étois prêt de  
changer joie en satisfaction,  
si on le souhaitoit ainsi.* Mais  
cette expression : *l'Auteur  
croit avoir évité la confu-  
sion que je lui reproche,* pour  
signifier ce que Monsieur  
Regis prétend dire ici, ne  
me paroît pas trop Fran-  
çoise , & me fait douter  
qu'il soit un grand Maître  
dans nôtre Langue. Ainsi,  
nonobstant sa remarque,  
& sans craindre *de me  
tromper beaucoup* ; je ne lais-  
serai pas de dire , par  
exemple , qu'un avare a  
une

une satisfaction interieure,  
lors qu'il compte les Ecus;  
& que les Gens de bien,  
ont une joie interieure,  
lors qu'ils ont fait un bon  
usage de leur liberté. Car  
la *satisfaction* & la *joie*,  
sont deux mots qui ont  
entre-eux une grande res-  
semblance, & qui, du  
moins dans certaines ren-  
contres, peuvent repré-  
senter les mêmes choses à  
ceux qui n'y regardent pas  
de si près que Monsieur  
Regis.

Voilà les principales preuves,  
que la dernière page de la Répli-  
que de Monsieur Regis, me four-  
nit, pour le droit que je prétens  
avoir depuis sa Critique, d'aver-

154 Réponse du P. Maleb.  
tir le Public qu'il faut lire les  
Livres aussi - bien que les miens ,  
avec beaucoup d'attention & de  
désiance , & qu'il ne faut juger  
de rien , que lors que l'évidence y  
force après un sérieux examen. Car  
s'il y a tant de méprises dans cette  
derniere page , qui traite d'une  
matière si sensible & si aisée , il  
pourroit bien y en avoir autant à  
proportion dans ce qui regarde  
l'Optique & la Métaphisique. Pour  
moi je trouve autant de faussetez  
dans la première page que dans la  
dernière , quoique plus courte de  
la moitié. Pour le marquer en peu  
de mots , car on ne m'en doit pas  
croire sur ma parole , il est faux ,  
1° Que Monsieur Regis se soit ser-  
vi de ma figure. Car dans ma Ré-  
ponse les lignes P M & Q N , sont  
les raisons principaux ou les axes  
des cones de raisons , dont le som-  
met est dans un point de l'objet ,  
& la base sur la prunelle de l'œil.  
Mais dans la Replique , ces mêmes  
lignes marquent des raisons arbi-  
traires de la surface de ces cones.  
2° Il n'a point raporté mon expli-

caston , & les éclaircissements qu'il a ajoutés, me paroissent des broüilleries. 3° Cette proposition , *Si un objet est vu seul , ( qu'un objet soit vu seul ou avec un autre , cela ne change rien dans son image ) & par un même milieu , il ne peut jamais paroître de même grandeur que lors qu'il est à une même distance ;* cette proposition , dis-je , est fausse : car un Homme au bout d'une chambre paroît de même grandeur que lors qu'il n'est qu'à trois pas. Et la raison que donne Monsieur Regis de sa proposition , qui est , *que si l'objet s'approche de l'œil, il paroît plus grand, parce qu'il est vu sous un plus grand angle , & qu'il trace une plus grande image ; & que s'il s'en éloigne, il paroît plus petit , par une raison contraire ,* ne prouve rien. Car la grandeur de l'image doit être comparée à la distance de l'objet, pour en sçavoir la grandeur apparente. [ Voyez le 9. Chapitre de la Recherche de la Verité , ou plutôt la Dioptrique de Monsieur Descar-

tes. ] 4° Ce qu'il met en italique comme une vérité de conséquence, n'a rien de vrai, sçavoir que *la grandeur apparente d'un même objet, vû à différentes distances, est toujours proportionnée à la grandeur de l'image qu'il trace sur la rétine, & à la corde de l'angle, sous lequel il est vû.* Si ce qu'il pense étoit vrai, un Elephant à cent pas paroîtroit beaucoup plus petit qu'une mouche à un demi pied. La démonstration en est aisée. De plus, il ne prend pas garde, 1° Que les grandeurs apparentes devroient être proportionnelles, non aux cordes des arcs, comme il le dit, mais aux quarrés de ces cordes. 2° Que si la grandeur des objets étoit proportionnelle aux images, elle ne pourroit pas l'être aux cordes exactement & en rigueur Géométrique: car les arcs ne sont pas entre-eux comme les cordes, & encore moins les quarrés des arcs, comme les quarrés des cordes. Cette dernière proposition ne contient donc,

que des faulsetez compliquées.

Pour ce qui regarde la nature des Idées, qui est le sujet de la seconde Réplique, il en faut dire aussi deux mots. Monsieur Regis s'appuie d'abord sur l'autorité de Monsieur Arnauld, pour s'exempter de répondre aux quatorze premiers articles de ma Réponse, où je croi avoir démontré la faulseté de son sentiment, par les principes mêmes qu'il reçoit; & il décide que ce Docteur y a pleinement satisfait. A l'égard du reste, il y répond comme il peut.

Il seroit difficile que Monsieur Arnauld eût pleinement satisfait à ces 14. premiers articles. Car il n'est pas vrai que je ne fais que rapporter les raisons que j'ai déjà proposées dans la Réponse au Livre des vraies & des fausses Idées. M. Regis n'y trouvera pas, par exemple celle de la page 34. Quoi qu'il en soit, ce n'est ni à Monsieur Regis ni à moi, à décider si la victoire de Monsieur Arnauld sur le Pere Malebranche a été ou

158 Réponse du P. Maleb.

non tout à fait complete. Nous sommes parties interessées. Mais puis qu'il s'apuie sur l'autorité de Monsieur Arnauld, je puis bien lui opposer celle de saint Augustin. Celle-ci vaut bien l'autre. Qu'il écoute donc patiemment ce saint Docteur.

*Quis mente tam cacus est, ces paroles sont bien injurieuses à Monsieur Regis; mais il faut citer fidelement: il suffit que je ne les traduise pas, qui non videat istas figuras qua in Geometrica docentur, habitare in ipsa veritate, aut in his etiam veritatem? Solil. l. 2. c. 8. Quapropter nullo modo negaveris esse incommutabilem veritatem, hac omnia que incommutabiliter vera sunt continentem, quam non possis dicere tuam, vel meam, vel cuiusvis hominis, sed omnibus incommutabilia vera cernentibus, tanquam miris modis secretum ac publicum lumen prae se esse, ac se prae se communiter. Omne autem quod communiter omnibus ratiocinantibus atque intelligentibus prae se est, ad ul-*

his eorum proprie naturam pertinere  
 quis dixerit . . . . . Hanc ergo veri-  
 tatem de qua jam diu loquimur , &  
 in qua tam multa conspiciuntur , ex-  
 cellentiore putas quam mens nostra  
 est. Lib. 2. de Lib. Arb. c. 12.  
 Sapiencia Dei , Verbum Dei , Do-  
 minus Iesus ubique presens est ; quia  
 ubique est veritas , ubique est sa-  
 pientia. Intelligit quis in Oriente  
 justitiam , intelligit alius in Occi-  
 dente justitiam ; numquid alia est  
 justitia quam ille intelligit , alia  
 quam iste ? Separati sunt corpore ,  
 & in uno habent acies mentium  
 suarum. Traité 35. sur saint Jean.

Il y a cent autres passages dans  
 saint Augustin , qui prouvent que  
 nos Idées sont bien différentes de  
 nos perceptions ; qu'elles sont im-  
 muables, éternelles, & nécessaires ;  
 en un mot , qu'elles sont en Dieu ,  
 dans le Verbe ou la Sagesse de \* Ch.7.  
 Dieu , dans cette raison universel- & 21.  
 le qui éclaire toutes les intelligen- de  
 ces. Je l'ai suffisamment prouvé vraies  
 dans ma Réponse , au Livre Des \* & fau-  
 ses  
 vraies & des fausses Idées , contre Idées ,  
 V iij p. 191.

Monſieur Arnauld , qui croioit que ſaint Auguſtin ne l'entendoit que des vérités de Morale. Je ne croi pas que les vrais Auguſtiniens en puiſſent douter , ni que Perſonne préfere l'autorité de M. Arnauld à celle de ſaint Auguſtin , ſur un ſentiment que ce ſaint Docteur a eu toute ſa vie , & qu'il ſuppoſe dans preſque tous ſes écrits.

Que Monſieur Regis , à l'imitation de Monſieur Arnauld , traite ce ſentiment de Chimérique , & qu'il me tourne ſur cela en ridicule. Je me contenterai de lui répondre , que ſon aveuglement me fait pitié.

*Rideat me* , dit ce ſaint Docteur parlant de l'immuabilité des Idées que nous avons des nombres , *qui eos non videt , & ego doleam viderem me.* Confess. l. 10. ch. 12.

Pour les Repliques que Monſieur Regis fait au reſte de ma Réponſe , je ne penſe pas qu'elles méritent d'être réfutées , parce que je n'y trouve que de perpétuels détours , par leſquels il échape au Lecteur qui n'y voit goutte. Je puis

parler de ce ton-là, après les preuves que j'ai données de sa sincérité ou de son exactitude. Mais les Lecteurs attentifs & éclairés sçauront bien dissiper les tenebres qu'il répand sur une matière déjà assez obscure & abstraite d'elle-même. Et s'ils ont bien compris les quatorze premiers articles de ma *Réponse*, & qu'ils apportent l'application nécessaire pour confronter les passages du *Système* avec la *Recherche*, & de la *Réponse* avec la *Réplique*, j'espère qu'ils reconnoîtront que j'ai tâché du moins d'éclaircir la matière, & que Monsieur Regis ne l'a pas trop entendu, & qu'il l'a fort obscurcie.

Dés le premier pas qu'il fait, il confond tout. Il dit d'abord, *que son sentiment est, que Dieu produit nos Idées, toutes les fois que nous pensons à quelque objet.* Fort bien. Mais cela est équivoque par rapport à la question qui regarde la nature des Idées. *Dieu produit nos Idées.* Mais ces Idées sont-elles des entitez distinguées de l'ame? Non sans

162. Réponse de P. Maleb.

doute, selon lui : c'en sont des modifications ; l'ame peut voir toutes choses en elle-même, dans sa propre substance. Pourquoi donc cherche-t'il dans le quatrième Chapitre de la nature des Idées, & non pas dans le cinquième, la refutation de son sentiment ? Je l'avois averti deux fois, que c'étoit-là qu'il l'auroit trouvée. C'est apparemment qu'il a voulu couvrir sa méprise, d'avoir combattu dans son Système des preuves qui ne regardent pas son sentiment, & que tout averti qu'il étoit, que c'étoit dans le cinquième Chapitre que se trouvent les preuves contraires à son opinion, il a voulu dire, qu'il les auroit volontiers combattues, mais que par mégarde ou autrement je les avois omises.

Mais si Monsieur Regis avoit effectivement voulu combattre mes preuves contre les modifications représentatives, que ne les cherchoit-il dans ma Réponse aux vraies & aux fausses Idées, s'il ne les trouvoit pas ailleurs ? Ce Livre

avoit paru long-tems avant le sien,  
& il doit y avoir là quantité de  
ces preuves , puisque ce Livre a  
été composé pour detruire les mo-  
dalitez representatives , sentiment  
qui renverse , si je ne me trompe ,  
toutes les Sciences , sans parler  
de la Religion. C'est aparemment  
que Monsieur Arnauld \* y a plei- \* Repli-  
nement satisfait. Mais quoi ! Mon- que se-  
sieur Arnaud n'avoit - il pas déjà conde,  
ruiné de fond en comble le Siste- P. 58.  
me des Idées que j'avois donné  
dans la *Recherche de la Verité*.  
Après m'avoir foudroïé par un  
Livre de plus de trois cent pages,  
falloit - il , que Monsieur Regis  
vint au secours , pour partager  
avec ce terrible adversaire la gloi-  
re d'avoir rriomphé de si peu de  
chose ? *Stile de declamateur !* dira-  
t'il. Et d'un stile *sonis* & décisif.  
Monsieur Arnauld a *pleinement*  
*satisfait* aux raisons du Pere Male-  
branche données dans sa Réponse  
au Livre de Monsieur Arnauld *Des*  
*vérités & des fausses Idées*. Il a m.ê-  
me pleinement satisfait à routes

celles qui sont dans les quatorze premiers articles de la Réponse que ce Pere m'a faite. Il avoit alléz de pénétration pour prévoir long-tems auparavant ce que le Pere Malebranche pourroit dire contre nôtre sentiment commun. J'ai crû pour de bonnes raisons, que je devois attaquer la *Recherche de la Vérité*, par le même endroit que Monsieur Arnauld. Car l'Auteur a fait tout le mal qu'il a pu à ma *Métaphisique* & à ma *Morale*. Que ne faites-vous donc tout le mal que vous pouvez aux quatorze premiers articles de la *Réponse*? dira brusquement, quelque esprit impatient & colére. Car c'est là que la question entre-vous, Monsieur, & le Pere Malebranche, est expliquée en termes concis. Non je proteste publiquement, que je ne veux plus répondre, ni au Pere Malebranche ni à ses Disciples; & je suis persuadé que le Public connoîtra bien par mes deux Répliques, ce que je serois capable de faire.

\* Réplique, P. dernière.

Je répons donc sérieusement à mon tour, que je n'ai garde de juger de la capacité de Monsieur Regis, par ses deux Répliques. Je le croi assurément capable de quelque chose de meilleur. Si contraint par la nécessité de justifier mes sentimens, j'ai fait voir en partie la foiblesse de ses Réponses, & si je persiste à soutenir, que ce ne sont que des broüilleries ou de perpetuels détours; je proteste, que je serois fâché que le Public le prît au mot, & jugeât de ce qu'il est capable de faire, par les Répliques qu'il a faites. Aparemment, c'est que le chagrin a été de la partie; cela passera. Et alors il ne critiquera plus que ses propres sentimens. Ou s'il critique les autres, on sera charmé de son équité, de son exactitude, & de sa sincérité. Il a cru que je l'avois offensé. Il en a sans doute, des raisons fort vraisemblables. Il est difficile de n'être pas quelquefois trompé par de faux rapports. Mais je proteste de

166 Réponse du P. Maleb.

vant Dieu, que lors que l'on me dit, il y a plusieurs années que Monsieur Regis étoit fâché contre moi, j'en eus du chagrin, & j'en fus étrangement surpris, sçachant bien que je ne lui en avois point donné de sujet : & je le dis même à quelques-uns de ses Amis, afin qu'ils le détrompassent. Je proteste encore, que je ne me souviens pas d'avoir seulement eu la moindre pensée de faire ce qu'il assure ici que j'ai fait : Plût à Dieu qu'il m'en voulût croire !

Je finis donc ma Réponse, parce qu'il me semble que j'en ai assez dit, pour esperer que ceux qui liront les deux Repliques, suspendront leur jugement, notwithstanding l'air de confiance, avec lequel Monsieur Regis decide sur des matières qu'il semble qu'il n'entend point : Qu'ils examineront même jusqu'aux faits sensibles ; & comme, par exemple, s'il est vrai, qu'il n'y a que le *Pere Malebranche* à qui la *voute du Ciel* paroisse comme un demi spha-

voide aplati ; Car le Ciel paroît- Premie-  
 soit ainsi à Monsieur Regis lui- re Ré-  
 même , lors qu'il composa cet- plique,  
 endroit de son Livre , où il dit , P. 39.  
 c'est par cette même raison , ( sça-  
 voir , que nous voïons entre nous  
 & l'Horison plusieurs objets , ) que  
 les montagnes qui bornent l'Hori-  
 son , paroissent bien plus éloignées  
 que ne font le Soleil ni la Lune ,  
 lors qu'ils sont dans le Méridien ,  
 Phyl. l. 8. ch. 29. n. 5. Ils exami-  
 neront , si l'experiance apprend ,  
 que lors qu'on voit la Lune à  
 l'Horison , par un tuyau qui ca-  
 che exactement le Ciel & les  
 Terres , elle ne laisse pas de pa-  
 roître de même grandeur. Car  
 tous ceux que j'ai vû qui ont  
 fait exactement cette experiance ,  
 m'ont assuré le contraire. Sur tout,  
 j'espere qu'ils ne jugeront de rien,  
 qu'après avoir justifié les cita-  
 tions , confronté les passages , &  
 bien conçu les opinions de l'Au-  
 teur & les miennes. Et cela supo-  
 sé , je croi que la verité de mes  
 sentimens , aussi-bien que de ceux

168 *Rép. du P.M. à M.R.*

de Monsieur Regis, sera assez à  
couvert, & que je puis m'occu-  
per à quelque chose de meilleur,  
qu'à des contestations inutiles, &  
qui ne finiroient jamais.



DEFENSE



DÉFENSE  
DE LA  
RECHERCHE  
DE LA VÉRITÉ,

*Contre ce qu'en dit M. Regis,  
dans son Système de Philo-  
sophie, par M. D. G. &c.*



**A**S SUREMENT, Mon-  
sieur, la Métaphysique  
de M. REGIS, est un  
Ouvrage le plus négligé  
qui ait paru de nos jours ; & bien  
des Gens sont surpris, qu'un  
Homme qui passe pour avoir quel-  
que habileté, traite cette matière  
avec si peu d'exactitude, & qu'il  
défende des erreurs si grossières  
dans les démonstrations analytiques.

Vous sçavez, Monsieur, que je ne vous parle point en l'air, & que dès que l'Ouvrage de M. REGIS fut exposé au public, vous y remarquates vous-même, bien de raisonnemens, qui n'ont pas le moindre caractère de vrai-semblance. Rien n'est si mal concerté, rien n'est si foible, & si mal suivi que ce grand appareil d'axiomes, de maximes, & de reflexions du *Système Métaphysique*, Monsieur Delelevel en a donné dans sa savante Refutation, des preuves fort éclatantes, & qui ne découvrent pas mal le caractère de l'Auteur : pour moi je n'ai point d'autre dessein dans ce petit écrit ; que de convaincre ceux qui entendent ces matières, que tout ce que M. REGIS a prononcé par rapport à la Doctrine de l'Auteur de la *Recherche de la Vérité*, marque d'une part beaucoup de mauvaise foi, & de l'autre, une ignorance grossière des sentimens qu'il ne sçauroit renverser, malgré les petites attaques, & tous les faux coups qu'il leur porte, en bien

des endroits de son Livre. Il faut, Monsieur, que je justifie mes prétentions. Prenez la peine de lire l'éclaircissement de la *Recherche de la Verité*, qui a pour Titre *qu'il est tres-difficile de prouver qu'il y a des corps*, ou si vous trouvez cet éclaircissement trop long; lisez le sixième entretien sur la Métaphysique, vous verrez dans cet endroit, que le P. MALBRANCHÉ démontre exactement, qu'il est impossible de donner une démonstration Géométrique de l'existence des corps; He le moien de démontrer une vérité, sans faire voir qu'elle a une liaison nécessaire avec son principe, sans faire voir, que c'est un rapport nécessairement renfermé dans les Idées que l'on compare: or la matière n'a point de rapport nécessaire avec la Divinité: donc on ne scauroit démontrer exactement qu'elle existe. Néanmoins, Monsieur Regis est fort surpris d'avoir été si long-tems à comprendre l'excellente démonstration qu'il en donne, & à se délivrer par ce

*Système*

*Metap.*

*p. 75.*

172 *Défense de la Rech.*

moïen de l'erreur , où il étoit de croire , qu'il n'y avoit que la Foi qui le peut rendre certain de l'existence de l'étenduë. Voici, Monsieur, cette démonstration Géométrique , qui porte tant de lumière dans l'esprit de son Auteur. Je demande d'abord, d'où vient que cette Idée me représente l'étenduë en longueur , largeur & profondeur , plutôt que quelque autre chose. Je ne sçai s'il cherche la cause efficiente de cette Idée , ou quelque autre cause ; il semble d'abord , qu'il en veur à l'efficiente , parce qu'il cite son second

Axio. 2. Axiome , qui a un grand rapport à cette cause ; cependant il paroît par ses troisièmes reflexions , qu'il veur parler de la cause exemplaire , Or cela, continuë ce Philosophe, ne peut venir que de moi-même ou de l'étenduë. Je réponds à Monsieur Regis , qu'il suppose ce qui est en question ; car je lui nie que cette Idée ait reçu en aucune manière la propriété qu'elle a de représenter l'étenduë. Les Idées qui nous éclairent sont incréées ; elles n'ont point de cause , ni efficien-

Tout  
effet  
présu-  
pose  
une cau-  
se. Me-  
taphy.  
p. 69. &  
76. 2. re-  
flex.

te, ni exemplaire. Je veux pour-  
tant accorder à M. Regis, que  
l'Idée de l'étenduë ait une cause  
exemplaire; & dans cette hypo-  
these, je prétends lui prouver,  
qu'il est impossible, que sa dé-  
monstration subsiste. Je suis son  
Texte pied à pied, & je fais en  
même-tems mes reflexions; Or,  
la propriété qu'a cette Idée, ne peut  
venir que de moi-même, ou de l'é-  
tenduë. Cette division ne vaut  
rien; car elle peut venir d'ail-  
leurs. *Mais je ne connois encore* Ibid.  
*que moi-même, & l'étenduë.* Si  
M. Regis ne connoît encore que  
lui-même, & l'étenduë, c'est sa  
faute, car Philosophant par ordre,  
& suivant la methode de Monsieur  
Descartes, il devoit se rendre cer-  
tain de l'existence de Dieu, & de  
ses decrets, immédiatement après  
s'être assuré de celle de son esprit;  
Car la connoissance de celle-là,  
suit immédiatement celle-ci, elle Réponse  
la precede même en un sens, com- à la cen-  
me l'Auteur du Systeme l'a remar- sure de  
qué lui-même dans sa Réponse à la Phil.  
M. DAVRANCHEZ, mais cette sienne. Carte-

## 174 Défense de la Rech.

*propriété ne peut venir de moi, c'est toujours M. Regis qui continue la démonstration : Car je connois par la lumière naturelle, que la cause de l'Idée de l'étendue doit contenir formellement toutes les propriétés que cette Idée représente. Comme c'est de la cause exemplaire dont il s'agit ; l'Auteur avance un principe qui est la fausseté même ; car il s'ensuit delà, que Dieu contient formellement les propriétés de la matière. Que M. Regis s'explique clairement ? Dieu connoissoit-il la matière avant qu'il l'eût créée, il n'oseroit soutenir le contraire : s'il la connoissoit, il en avoit donc l'Idée ; & s'il en avoit l'Idée, il a formé le monde matériel sur cette Idée. Voilà donc une cause exemplaire, qui doit contenir formellement toutes les propriétés de ce qui a été produit à sa ressemblance. Il semble que cela suit du principe de M. Regis ; car il soutient avec beaucoup d'appareil, que les exemplaires doivent contenir formellement les propriétés, de tout ce qui a été formé à leur*

ressemblance ; puisque , si l'Idée  
 de l'étenduë représente certaines  
 propriétés , plutôt que d'autres ;  
 c'est parce qu'elle les a reçûes de  
 la matière , en qualité de son ar-  
 chetype , & de sa cause exemplaire :  
 Dieu est donc formellement tout  
 ce qu'il a créé ; il est formelle-  
 ment esprit , & corps ; car il  
 contient essentiellement en lui-  
 même les exemplaires de tout ce  
 qu'il a connu de toute éternité ,  
 Or , il y a contradiction que cela  
 soit ainsi , donc le principe de  
 M. Regis, *Que la cause exemplaire  
 doit contenir formellement les pro-  
 priétés de l'Idée ;* parce qu'elle a  
 été formée sur elle , comme sur  
 son modèle , est évidemment faux ;  
 donc il est impossible qu'il dé-  
 montre l'existence des corps , par  
 la voie dont il se sert. Car enfin ,  
 il y a contradiction en toute ma-  
 nière, que l'étenduë matérielle soit  
 la cause exemplaire de son Idée.

Voiez  
le 16.

L'Auteur du Système convient , Chap.  
 que les corps ne sont pas intelli- du 2. l.  
 gibles par eux-mêmes , & que l'a- de la  
 me a besoin d'une Idée pour les Metap.

apercevoir ; donc l'Idée est distinguée de l'étendue qu'elle représente : Et afin que nous apercevions ses propriétés , il est nécessaire que cette Idée soit présente à notre esprit ; mais il n'est pas nécessaire qu'il y ait quelque chose au dehors qui lui soit semblable.

Voilà , Monsieur , tout ce que je vous dois démontrer. Essayons de le faire. Que cette Idée qui est présente à notre esprit , lors qu'il aperçoit les propriétés de l'étendue , soit la même que celle qui est en Dieu , comme le démontre

Voiez la Réponse au Livre des Vraies & fausses Idées.

Voiez la 1. Lettre touchant la défense de M.A.

tres - efficacement le Pere Malebranche, dans sa Réponse à Monsieur Regis : Qu'elle ait été produite avec la substance de l'ame , que l'ame elle - même , ou si vous voulez, quelque autre esprit, la produise à l'occasion des différens ébranlemens de la partie principale du cerveau ; il est certain, que dans toutes ces manières d'apercevoir l'Idée de l'étendue , elle est tellement indépendante de tout ce qui est au dehors ; je veux dire de la matière, qu'il est étrange comme

comme l'Auteur du Système Philosophique en a pu tirer une démonstration de l'existence des corps, & qu'il assure que s'ils n'existoient pas, leur Idée seroit une chimere. Si cette Idée est la même que celle qui est en Dieu : comme elle a précédé l'existence de la matière, elle ne peut avoir reçu d'elle aucune propriété. Si elle a été produite avec l'ame, comme son origine vient de Dieu immédiatement, & que cette Idée, quelque immense qu'elle soit, est *une de ses modifications*, selon M. Regis ; il y a contradiction, que la matière en soit la cause exemplaire. Si c'est l'ame, ou quelque autre intelligence qui la forme, comme cette production suppose la connoissance de la matière, & qu'elle n'est pas intelligible, de l'aveu de l'Auteur ; c'est en vain qu'il tâche de nous persuader, que la matière quelque grossiere qu'elle soit, est l'archetipe de son Idée ; que si elle est intelligible par elle-même, elle est son Idée, & il est inutile d'en former une autre.

Donc il est plus clair que le jour , que l'étendue intelligible ne reçoit pas de la matière , comme de la cause exemplaire , la propriété qu'elle a de représenter son essence ; Et elle n'est pas son Idée au sens de Monsieur Regis ; c'est à dire , comme une copie l'est de son original : Ainsi lorsque les Philosophes démontrent que nous connoissons l'étendue matérielle dans son Idée ; ils n'entendent autre chose , sinon , que n'étant pas intelligible , nous ne saurions voir les propriétés dans elle-même , mais dans son archetipe.

Ibid. *Mais d'où vient que cette Idée a reçu cette propriété , & non pas une autre ?* repliquera M. Regis. Je lui réponds qu'il cherche en

Je parle vain cette cause exemplaire. Les Idées n'en ont point. Je réponds selon la Idées n'en ont point. Je réponds supposition que Dieu a de l'étendue , auroit pu servir d'exemplaire à celle qui est présente à notre ame. Mais quoi ! cette Idée représente donc celle qui est en Dieu , & non pas l'étendue matérielle. Oüi : en ce sens qu'el-

le a été formée à son image ; Car toutes les créatures sont de cette manière des participations de l'Être infiniment parfait. *L'Idée de l'étendue est donc une représentation du néant. Pitoiable raisonnement !* Les propriétés que tout le monde connoît dans cette Idée , sont réelles. Ainsi que la matière existe , ou n'existe pas. Je sçai par le moien de son archetype , qui éclaire mon esprit , qu'elle est capable de toutes les propriétés que cét exemplaire me représente. Tous les Êtres contiennent leurs propriétés , conformément à la manière dont ils en sont capables. L'Idée de l'étendue est divisible , elle représente différentes figures , &c. mais c'est intelligiblement ; l'étendue matérielle est mobile , divisible , &c. Et c'est selon que sa nature est capable de ses propriétés ; je veux dire localement. De sorte que l'argument qui fut proposé , il y a quelque tems , Défense par un celebre Docteur au Pere de M. Malebranche , à peu près en ces <sup>A.</sup> termes. *Je dois attribuer aux cho-*

## 180 Défense de la Rech.

ses tout ce que leurs Idées me représentent : or l'Idée de l'étendue ne me représente que des propriétés intelligibles, donc je dois dire, que l'étendue matérielle est divisible, mobile, &c. intelligiblement. Cét argument, dis-je, n'a pas plus de force que tout ce qu'on debite dans le Livre dont il est extrait. Je reviens de mon écart ; Car je ne perds pas de veuë les raisonnemens de Monsieur Regis, touchant la démonstration de l'existence des corps, ils sont assurément des sophismes grossiers & de perpetuelles petitions de principe. Je pense que les Personnes qui comprennent ce qui fait le fort de cette démonstration prétenduë en jugeront comme moi, voici ce que l'Auteur avoit à démontrer.

Que les Idées ont été  
créées,

Que les Idées sont des  
copies, & non pas  
des originaux.

Comme ces principes ne sont pas démontrés , & qu'ils ne le peuvent être ; on ne ſçauroit donner aucune créance à tout ce que l'Auteur nous dit touchant la nature & l'origine des Idées ; de sorte qu'il est toujours vrai , ( juſ- Voiez le 6. Encreien ſur la Métap. ques à ce que Monsieur Regis le démontre autrement qu'il n'a fait ) qu'il n'y a que la Foi qui puisse nous fournir une démonstration exacte , & Géométrique de l'existence des corps ; ſans qu'on puisse dire , comme le dit M. Regis , que les Philosophes qui défendent ce ſentiment , tombent dans un cercle en prouuant l'existence des corps , par la Foi ; & la Foi par l'existence des corps. Puisque Monsieur Regis est assez ſincere , pour nous faire part d'une objection qu'il a trouvé dans la Recherche de la Verité , il devoit avoir assez d'équité pour l'accompagner de ſa Réponſe , qu'il a pû voir, ou bien la combattre , & la renverſer cette Réponſe , ſi elle n'eſt pas ſolide ; ce ſont là les regles , ſi je ne me trompe , que les Critiques

sont obligés de suivre. Voici, Monsieur, l'objection, & cette Réponse que l'Auteur a fait éclipser.

Eclair-  
cissement  
de la  
Recher-  
che de  
la Veri-  
té, qui a  
pour ti-  
tre, qu'il  
est diffi-  
cile de  
prouver  
qu'il y a  
des  
corps.

Il est vrai, qu'il semble d'abord, que la preuve, ou le principe de nôtre Foi, suppose qu'il y ait des corps, fides ex auditu; il semble qu'elle suppose des Prophetes, des Apôtres, une Ecriture Sainte, des Miracles . . . Mais si l'on y prend garde de près, on reconnoitra, que quoi qu'on ne suppose que des apparences d'Hommes, des Prophetes, d'Apôtres . . . &c. Ce que nous avons appris par ces prétendues apparences, est absolument incontestable, puisque, comme j'ai prouvé en plusieurs endroits de cés Ouvrage, il n'y a que Dieu qui puisse représenter à l'esprit ces prétendues apparences, & que Dieu n'est point trompeur; car la Foi même suppose tous ceci. Monsieur Regis dira peut-être qu'il aprouve que Dieu ne peut éclairer les intelligences que par la lumière qu'il emprunte de la matière. Cela ne suffit pas pour faire voir que les Philosophes qu'il combat, sont tombés dans un cer-

de , comme il ne suffit pas non plus de répondre qu'il n'entend parler que d'une cause exemplaire impropre , lors qu'il avance dans sa démonstration , que la matière est l'archetipe ou l'exemplaire de son Idée.

On voit bien qu'il lache le pied, Réponse  
qu'il tâche à parer le coup que lui de M.  
porte M. DUCHAMBL, & qu'il Regis  
veut mettre à couvert son raison- aux re-  
nement , à la faveur d'une *méta- flexions*  
*phore*. Rien n'est plus évident que de M.  
l'Auteur prétend dans son Systé- Duha-  
me , que la matière est une veri- mel ,  
table cause exemplaire ; car si son P. 15.  
Idée représente plutôt la divisibi-  
lité , l'impénétrabilité , &c. que  
d'autres propriétés ; c'est parce  
qu'elle les a reçues de la matière  
en qualité de cause exemplaire.  
Puisque si elle n'existoit pas , son  
Idée seroit une chimère , & repre-  
senteroit le néant. Est ce là ne par-  
ler que d'une cause exemplaire  
impropre , & d'un faux archetipe ?  
Mais que la matière soit un exem-  
plaire *métaphorique* , je le veux.  
Il faut que Monsieur Regis nous

apprenne quelle est la véritable cause exemplaire de l'Idée qu'il a de l'étendue ; assurément elle en a une qui ne se ressent point de la Métaphore. Qu'il nous la marque. Mais je pense que c'est trop exiger de lui ; il a déjà prononcé que cette cause ne se trouve pas dans son ame , car il sçait *très-certainement* , que son esprit ne contient aucune propriété de l'étendue , quoique selon lui , il soit représentatif de son essence. Et après avoir poussé ses réflexions plus avant ;

*Système Phil. P. 75.* Il voit que sa conséquence est bonne , & qu'un esprit quelque excellent qu'il soit , ne peut faire que l'Idée qu'il a de l'étendue , lui représente l'étendue plutôt qu'une autre chose . . . parce que s'il le faisoit ; l'Idée qu'il auroit de l'étendue , ne seroit pas une représentation de l'étendue ; mais une représentation du néant. Voilà, Monsieur, une manière de démontrer l'existence de l'étendue , & une manière , si simple , & si naturelle , que je ne puis concevoir pourquoi Monsieur Regis demeure si long-tems , à en

comprendre la fausseté , & à le délivrer de l'erreur où il est de croire , qu'on puisse démontrer les vérités qui n'ont pas un raport essentiel à leur principe , & qu'on puisse en convaincre les Philosophes par des discours Métaphoriques. Prenez la peine de lire le Chapitre 8. de la première partie P.169. du deuxième Livre Métaphysique, vous serez surpris comme Monsieur Regis ose répondre à Monsieur Duhamel , qu'il parle d'une cause *exemplaire Métaphorique* ; Outre que vous trouverez dans cet endroit une *excellente* comparaison qui vous réjouira.

Je passe au Chapitre 8. de la première partie du Système Métaphysique , & je va vous exposer les raisonnemens que M. Regis met en avant , pour combattre un sentiment qui n'est pas propre à l'Auteur de la *Recherche de la Verité* , Voyez Mais à tous les Théologiens qui S. Tho. ont paru jusques à present. Ce sen- 9. 15. timent est , que Dieu voit les Etres possibles dans ses perfections qui les représentent , ou dans ses divi-

nes Idées. M. Regis prétend qu'il les voit dans ses volontés arbitraires, car les volontés de Dieu, par rapport aux créatures sont telles. Voici, Monsieur, sur quoi il apuie. Remarquez, je vous prie, son raisonnement; il lui est particulier. *Je suis pourtant si accoutumé à croire que Dieu voit les créatures en considérant les perfections qu'il a qui s'y rapportent, que je ne puis presque m'empêcher de considérer son essence comme un miroir, qui a la propriété de représenter tous les objets qu'on lui met devant. Mais j'abandonne volontiers un sentiment si peu raisonnable, non seulement parce qu'il n'y a rien en Dieu qui se rapporte aux créatures que sa volonté; Mais encore parce que l'essence de Dieu qui est toute parfaite, dépendroit des choses qu'elle représenteroit comme les portraits dépendent de leurs causes exemplaires.....*

Métap.  
p. 91.  
Lisez  
la p. 105.  
de la  
Rép. du  
P. M.

Rien n'est plus facile que de renverser les sentimens les mieux établis, lors qu'on se donne la liberté de les apuier sur des raisons chimériques que les sens, &

l'imagination nous inspirent sans  
cesse dans les affaires mêmes les  
plus serieuses. Car où est le Théo-  
logien , qui ait jamais pensé dé-  
montrer que Dieu voit tous les  
Etres avant leur création ? Qu'il  
les voit en lui - même , selon  
que son essence est representa-  
tive , ou participable par les  
créatures , & qu'il ait apporté les  
foibles raisons ( pour ne rien  
dire de plus fort ) que Monsieur  
Regis expose au Public , qu'il  
en est de Dieu comme d'un miroir ,  
qui ne represente rien que par rapport  
à ce qu'on lui opose. Je défie Mon-  
sieur Regis de me nommer un seul  
Théologien qui défende le sen-  
timent qu'il refute , & qu'il se  
fonde sur la comparaison des mi-  
roirs. En attendant qu'il le fasse ,  
je va lui rapporter ce qu'ont pensé  
Saint Augustin & Saint Thomas ,  
sur cette matière. L'Auteur se fait  
honneur de l'autorité de ces deux  
grands Hommes , & s'il a quel-  
que déférence pour leur senti-  
ment , ils lui apprendront une  
Doctrine plus solide , que celle

V.S.Th.  
*Prima*  
*Prima*  
q. 15.  
art. 2.  
dans la  
concl.

q. 9. &  
6. q. 83.

qu'il soutient touchant la Science de Dieu, & celle des Idées. Voici le Texte de S. Augustin, PRINCIPALES FORMÆ RERUM STABILES, ATQUE INCOMMUTABILES, QUÆ IPSÆ FORMATÆ NON SUNT, ET PER HOC ÆTERNÆ, ATQUE SEMPER EODEM MODO SE HABENTES, QUÆ IN DIVINA INTELLIGENTIA CONTINENTUR, ET CUM IPSÆ NEQUÈ ORIANTUR, NEQUÈ INTEREANT, SECUNDUM EAS TAMEN FORMARI DICITUR OMNE QUOD ORIRI, AUT INTERIRE POTEST, ET OMNE QUOD ORITUR, ET INTERIT, SINGULA PROPRIIS ESSE CREATA RATIONIBUS.

Il me semble que ces paroles sont contradictoires au Texte de Monsieur Regis, & qu'elles disent non seulement, que les Idées sont des originaux; mais encore que Dieu voit les créatures dans les Idées, qui les représentent, & non pas dans les volontés ar-

bitraires, comme se l'est faussement imaginé l'Auteur du Systeme. **EASQUE RATIONES NON ESSE NISI IN MENTE CREATORIS.** Voiez S. Thomas I. p. qu. 14. article 5. & 6. Il dit expressément qu'il y a quelque chose en Dieu, qui a raport à ses créatures, & que c'est dans ses perfections qu'il les voit, comme possibles. **CUM ESSENTIA DEI HABEAT IN SE QUIDQUID PERFECTIÖNIS HABET ESSENTIA CUJUSCUMQUE REI ALTERIUS, ET ADHUC AMPLIUS.** Saint

Augustin pousse encore son sentiment plus loin, il traite de stupide ceux qui ne voient pas que les figures de Géometrie sont dans la verité même; Car par la Verité, ce Pere entend le Verbe. L. 2. Sobri  
Ch. 8.

*Quis mente tam cæcus est, qui non videt istas figuras qua in Geometrica docentur, habitare in ipsâ veritate.*

*L'essence de Dieu est donc comme un Miroir, qui a la propriété de Méta- représenter tous les objets. Paban- P. 91.*

donne un sentiment si peu raisonnable, dit Monsieur Regis, il devoit ajouter, & si peu raisonnable, qu'il n'est jamais entré que dans un esprit fait comme le mien, je ne sçai même à quel dessein il le refuse. L'essence de Dieu ne représente pas les créatures, comme un miroir représente les objets, supposé que ce soit le miroir qui ait cette prétendue propriété. Dieu est la lumière à lui-même, il ne reçoit rien de dehors; *Non enim extra se quidquam positum intuebatur*, dit Saint Augustin, *ut secundum id constitueret quod constituebat*. Mais le miroir n'a cette propriété représentative, que par rapport à la présence des objets, & on ne sçauroit dire la même chose à l'égard de Dieu sans impiété; puisque ce seroit borner ses connoissances infinies. Ainsi, quoique les archétypes des créatures soient en Dieu, comme la raison le démontre, il n'y a rien en lui de dépendant; les originaux ne dépendent pas des copies; mais bien les copies des originaux: De sor-

te, qu'on peut dire sans crainte de se tromper, que les créatures sont des participations de l'Etre infiniment parfait, entant qu'elles ont été formées à la ressemblance des divins archétypes qu'il contient.

Et puisque l'essence de Dieu contient d'une manière infiniment parfaite, *eminenter*, comme par le l'Ecôle, toutes les perfections des créatures; on doit encore dire, que Dieu est l'Etre universel, l'Etre général; Enfin, que c'est l'Etre tout court; car les créatures ne sont que tel, & tel Etre: Il me semble que ces termes donnent une Idée de Dieu, plus relevée que cette définition de l'Auteur du Système, *Dieu est une pensée . . .* Et qu'ils sont plus conformes à cette grande maxime que M. Regis a adopté du Malebranche; cette maxime dis- je, qui porte, que lors qu'on prétend parler de Dieu avec quelque exactitude, il ne faut pas se consulter soi-même, ni parler comme le commun des Hommes. C'est aparemment pour s'être consulté

C'est une propriété de l'infini, de comprendre tout & d'être simple. V. la Metap. de M. R. p. 86. ar. 3. & 4. Ibid. Traité de la N. & de la Gr. ar. II. M. R. rap. cette max. dans son n. L. M.

est. 7. à  
la fin. soi-même, que l'Auteur définit  
Dieu par rapport à la pensée ; &  
qu'il en parle si humainement.

Que s'il est évident que l'essence de Dieu est représentative de ses créatures, entant que participable par elles, il est constant, que Dieu qui aime les divines Idées à proportion de leurs perfections, ne les aime pas toutes également, quoi qu'infiniment. Vous sçavez, Monsieur, qu'entre les Idées intelligibles que la sagesse de Dieu renferme, il y a deux sortes de rapports, des rapports de grandeur, & des rapports de perfection ; que les rapports de grandeur se trouvent entre les Idées des Êtres de même nature ; & que ceux de perfection sont entre les Idées des Êtres, ou des manières d'Être, de différente nature : Et puisque Dieu voit, que l'esprit est plus parfait que le corps, & qu'il ne le peut voir, que dans ses divines Idées ; il est nécessaire que Dieu qui aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables, aime davantage l'archétype de

l'esprit, que celui du corps, quoi qu'il aime tout ce qui est en lui d'une manière infiniment parfaite; Car il y a des infinis plus grands les uns que les autres, une infinité de dixaines est plus grande qu'une infinité d'unités, donc puisque Dieu ne peut se démentir, & mépriser ce qu'il est, les différens degrés de perfection doivent régler les différens degrés de son amour, & la subordination qu'il établit entre ses créatures; & M. Regis, se moque assurément du Public, lors qu'il lui dit, qu'il y auroit en Dieu de la dépendance, s'il se consultoit lui-même & l'ordre de ses divines perfections. Certainement, il prononce sur des matières qu'il n'entend guere: car il y a contradiction que Dieu agisse, & qu'il n'agisse pas selon tout ce qu'il est, & par l'amour qu'il porte à ses divins attributs. Je vois bien que vous avez de la peine à vous défaire de vos préjugés (pourroit répondre le Pere Malebranche\* à Monsieur Regis,) & à vous empêcher de juger de

Voiez les Me-  
ditar.  
Chrétien-  
nes,  
Medit.  
4. ar. 11.

\*Med.  
Ch.p.  
338.

» Dieu par vous même , [ comme  
 » vous voudriés bien n'avoir point  
 » de Loi , ] vous craignez d'en don-  
 » ner une à Dieu , & parce que vous  
 » préférez la puissance & l'inde-  
 » pendance , à la sagesse , & à la  
 » justice ; vous feriez plutôt Dieu  
 » injuste & bizarre que de le sou-  
 » mettre à ses Loix ; mais prenez  
 » garde lors que Dieu suit la raison,  
 » lors qu'il obéit à l'ordre , il ne  
 » suit que sa propre lumière , il dé-  
 » meure independant , vôtres sagesse  
 » & vôtres raison n'est pas vôtres pro-  
 » pre substance : Vous n'êtes pas  
 » vôtres lumière à vous-même , mais  
 » comme le Verbe est consubstantiel  
 » à son Pere , LA RAISON , LA  
 » SAGESSE , L'ORDRE , LA  
 » LOI DE DIEU , C'EST SA  
 » PROPRE SUBSTANCE , DE  
 » SORTE , QU'IL SE SOUMET  
 » A SES LOIX ET DEMEURE  
 » ABSOLU , ET INDEPENDANT.

Je prie le Lecteur de consulter  
 l'endroit des Meditations Chré-  
 tiennes du Pere Malebranche , que  
 je lui designe , ou plutôt de lire  
 la quatrième Meditation ; & d'e-

xaminer ensuite la Métaphisique de Monsieur Regis page 92. je suis persuadé qu'il sera surpris de ce que Monsieur Regis est capable de faire dans des pareilles rencontres.

Les sixièmes reflexions de Monsieur Regis, contiennent une division de la cause efficiente, en efficiente première, & efficiente seconde. ( *L'efficiente seconde, dit-il, est celle, qui agit par la vertu d'une autre.* ) Il seroit à souhaiter que ce Philosophe qui s'est si fortement déclaré contre les volonteZ générales, & les causes occasionelles, se fut expliqué clairement, par rapport au sentiment qu'il a touchant la manière avec laquelle Dieu communique sa puissance à ses créatures, & qu'il nous eût appris la raison pourquoi Dieu se sert, par exemple, du choc des corps, & de la volonté des intelligences, pour operer toutes les merveilles de l'Univers. Je ne pense pas qu'il donne dans l'opinion du concours simultanée, il semble même qu'il refuse une semblable chimère : Et comme il fronde la

Systeme  
Metap.  
p. 109.

Metap. cause générale, & les causes oc-  
 pag. 92. casionelles par tout où il les ren-  
 P. 110. contre : Quoique ce Système ne  
 art. 3. soit pas tel qu'il l'explique ; il  
 ne peut qu'il ne soit réduit à nous  
 dire, que Dieu se sert de ses créa-  
 tures comme d'instrumens, pour  
 produire cette variété de change-  
 mens ; qui font la beauté de la  
 Nature ; C'est aussi ce qu'il nous

Metap. apprend en ces termes. ( *Je suis obli-*  
 p. 125. *gé de reconnoître que les causes se-*  
*condes n'ont point de causalité pro-*  
*pre . . . . . Et qu'elles sont comme*  
*les instrumens dont Dieu se sert,*  
*pour modifier l'action par laquelle il*  
*produit ces effets. )* Puisque Mon-  
 sieur Regis a été obligé de re-  
 connoître, que les causes secon-  
 des n'ont point de causalité ; c'est  
 mal à propos qu'il les appelle des  
 causes efficientes, il devoit plutôt  
 leur donner le nom d'instrumenta-  
 les ; quoique dans le fonds, ces  
 termes ne soient pas conformes à  
 la grande maxime qu'il rapporte du  
 Livre du Pere Malebranche, *Qu'il*  
*ne faut point se consulter soi-même,*  
*quand on veut parler de Dieu exact-*

Traité  
 de la  
 Nat. &  
 de la  
 Grace  
 art. 11.

timent. Car enfin, qui dit instru-  
 ment, dit quelque chose qui faci-  
 lite la peine, & le travail; or Voiez  
 Dieu fait toutes choses par l'effi- les Me-  
 cace de sa volonté, sans que rien dit. Chr.  
 lui résiste, donc il n'a pas besoin Med. 5.  
 d'instrument (*pour modifier son ac- 6. & 7.*  
 tion.) Si les créatures avoient  
 quelque pouvoir qui leur fut pro-  
 pre, je veux dire, s'il y avoit  
 un rapport nécessaire entre leur vo-  
 lonté, & ce qu'elles désirent;  
 jamais elles ne s'aviseroient de for-  
 ger d'instrument pour exécuter leurs  
 desseins; donc rien ne paroît plus  
 mal fondé que cette maxime de  
 l'Auteur, (*Que les créatures sont*  
*d'instrumens dont Dieu se sert pour*  
*modifier son action.*) Il me semble,  
 que cette modification d'action ne  
 convient pas trop à Dieu: Mais  
 je ne m'arrête pas à cette difficul-  
 té, & j'en passe une infinité d'au-  
 tres; car je ne veux pas entrer  
 dans le détail, ni le suivre pied  
 à pied. Je viens à l'explication  
 que ce Philosophe nous donne de  
 la Nature des vérités éternelles:  
 (*Elles consistent, dit-il, dans les*

*substances que Dieu a créées entant*

M.Regis *que l'ame considere les substances*  
 confond *d'une certaine manière, & qu'elle*  
 les ra- *les compare suivant les differens ra-*  
 ports *ports qu'elles ont les unes avec les*  
 qui sont *autres.)*  
 entre les

Idées Monsieur Regis s'expliqueroit  
 avec les mieux, & parleroit plus claire-  
 percep- ment, s'il disoit que les vérités  
 rions de éternelles sont des rapports qui  
 ces se trouvent entre les Idées, & non  
 Idées, pas entre les substances, que Dieu  
 car les a créées; Car est-ce qu'avant la  
 rapports production du tems, il n'y avoit  
 sont la forme point de vérités? Est-ce que  
 des veri- Dieu même n'a pas vû de toute  
 tés, & ce éternité, que si deux rapports sont  
 qu'il appelle égaux a un troisième, ils sont  
 appelle l'action égaux entre-eux, & une infinité  
 de l'es- d'autres vérités. Que si cela est,  
 prit est comme Monsieur Regis n'en scau-  
 la pér- roit disconvenir, le sentiment  
 ception, qu'il a touchant les vérités éter-  
 il est ne- nelles est évidemment faux: Et  
 cessaire de lire je ne vois pas, que des substances  
 la page 178. & qui ne sont pas intelligibles,  
 179. de puissent être le fondement \* des  
 la Met.

\* Il me semble que fondement est mieux dit,  
 que matière, voiez la Met. p. 178. Lisez ensuite  
 les Meditations Chrétiennes du P. Malebr. Med. 4.

verités que l'esprit seul peut contempler ; car qu'elles existent , ou qu'elles n'existent pas , ces substances , tout esprit peut voir , par exemple , que quand les sinus sont égaux , les sinus versés le sont aussi : Que tout angle compris entre une tangente & une corde , a pour mesure la moitié de l'arc , qui est soutenu par cette corde du côté de la tangente : Et quand il n'y auroit que Dieu , & moi je pourrois contempler la plupart de ces verités qu'on appelle nécessaires , & immuables. Donc elles ne dépendent pas des Etres créés. Il n'est pas possible de s'expliquer plus clairement , touchant la Nature des verités éternelles , que le fait le P. MALBRANCHÉ dans ses Méditations Chrétiennes. Voici son sentiment , vous le trouverez plus solide que tout ce que Monsieur Regis dit dans sa Métaphisique. C'est la verité qui parle à l'esprit , qui l'interroge.

Tous les rapports se reduisent à ce V. la trois genres , aux rapports entre les <sup>ce</sup> medit. Etres créés , aux rapports entre les <sup>ce</sup> 4. ar. 5.

» Idées intelligibles, & aux rapports  
 » entre les Etres, & leurs Idées ;  
 » Mais comme je renferme seule-  
 » ment en ma substance, les Idées  
 » purement intelligibles, il n'y a  
 » que les rapports qui sont entre ces  
 » Idées, qui soient des vérités éter-  
 » nelles, immuables, nécessaires. Le  
 » rapport d'égalité entre deux fois  
 » deux & quatre, est une vérité éter-  
 » nelle, immuable, nécessaire : Mais  
 » les rapports qui sont entre les Etres  
 » créés, ou entre ces Etres, & leurs  
 » Idées, n'ont pu commencer avant  
 » que ces Etres fussent produits ; car  
 » il n'y a point de rapport entre les  
 » choses qui ne sont pas. Un néant  
 » considéré comme tel, ne peut être  
 » double, ou triple d'un autre néant ;  
 » ni même lui être positivement égal.

Il ne suffit pas, Monsieur, d'a-  
 voir démontré que les substances,  
 que Dieu a créées, ne sont d'au-  
 cune utilité pour les vérités im-  
 muables ; il faut que je prouve  
 encore qu'elles sont éternelles, &  
 aussi éternelles que Dieu même.  
 Monsieur Regis est un Auteur fort  
 particulier dans la manière de re-

réfuter les sentimens des Philo-  
sophes , qui ne pensent pas comme  
lui : car il ne se contente pas  
d'exposer ses opinions particu-  
lières , sans en donner le plus sou-  
vent aucune preuve , il laisse sans  
réponse toutes les raisons qui  
les renversent de fonds en comble.

L'Auteur de la Recherche de la  
Vérité a démontré en plusieurs  
endroits de ses Ouvrages , que les  
vérités numériques , Géometri-  
ques , & Métaphisiques ne sont  
pas telles par les décrets arbitrai-  
res de Dieu. Monsieur Regis re-  
nouvelle le sentiment contraire ;  
& au lieu de réfuter les raisons  
qui l'incommodent , il s'amuse à  
expliquer la cause matérielle , for-  
melle , & efficiente des vérités im-  
muables. Il faut lui démontrer en  
peu de mots & suivant les prin-  
cipes du P. MALBRANCHÉ ,  
que les vérités qu'il appelle per-  
petuelles , sont essentiellement in-  
dépendentes des volontés arbitrai-  
res du Créateur.

Dieu renferme dans sa simpli-  
cité , les Idées de tous les Etres ,

Re-  
cherche  
de la  
Vérité.  
Eclair-  
cissement  
sur la  
Nature  
des  
Idées.

& de tous les nombres , comme le dit Saint Augustin. Il est certain , que ces Idées ne dépendent pas des volontez arbitraires de l'Être infiniment parfait. CUM ESSENTIA DEI HABEAT IN SE QUICQUID PERFECTIONIS HABET ESSENTIA CUIUSCUMQUE REI. Donc, puisque les veritez ne sont que des rapports , & que les rapports sont inféparables des Idées , qui en sont le fondement , il est évident , que les Idées étant éternelles , leurs rapports le doivent être aussi. Il me semble que mon raisonnement est exact , & qu'on ne sçauroit le contester dans aucune de ses parties. Donc , les veritez nécessaires sont éternelles , & quant à leurs fondemens qui sont les Idées , & quant à leur forme , qui sont les rapports.

Il seroit à souhaiter que Monsieur Regis nous donna quelque chose de plus intelligible que tout ce qu'il a débité jusques ici sur le Chapitre des Idées. Le Pere Malebranche lui a marqué clairement

dans la réponse qu'il lui a donné, ce qu'il doit faire pour renverser ses sentimens touchant la nature des Idées. Il lui a démontré que l'ame n'a pas assez de réalité pour contenir l'Idée de l'infini. Qu'il ne nous répète pas les mêmes pauvretes qu'on a trouvé dans sa réponse à M. DAVRANCHEZ, cela ne satisfera pas les Personnes intelligentes, & qui savent certainement que la modification d'une substance finie, telle qu'est notre ame, n'a pas assez de réalité, & d'étendue pour représenter l'infini. Ainsi, si nous en avons l'Idée, il doit être lui-même présent à notre esprit malgré la fameuse analyse du quatorzième Chapitre du Système Métaphysique.

Vous savez, Monsieur, que je prétends qu'elle n'est pas exacte, & qu'elle enferme une conséquence fort dangereuse. Voici le Texte de Monsieur Regis & mes raisons.

Il s'agit de l'union des intelligences avec la raison universelle.

System. *L'union de Dieu avec l'ame ne peut  
 Mer. ressembler à celle de deux corps,  
 p. 185. parce que deux corps sont unis par  
 leur mutuel contact, & tout con-  
 tact se fait en la superficie, laquel-  
 le ne convient ni à Dieu, ni à l'a-  
 me. Il faut étrangement aimer à  
 discourir pour faire des discours si  
 inutiles. Elle ne ressemble pas non  
 plus à l'union de deux esprits, par-  
 ce que cette union consiste dans la  
 mutuelle dépendance des pensées ou  
 des volontez de ces esprits.... Il y  
 a quantité d'équivoques dans cet-  
 te seconde partie analytique qui  
 renferment beaucoup de faussetez,  
 Elle ne ressemble pas enfin à l'u-  
 nion d'un corps, & d'un esprit, donc  
 Dieu n'est pas uni à l'ame. Je le  
 pense bien, Monsieur; il n'y est  
 pas uni d'une maniere si grossiere:  
 ni si imparfaite. : ou s'il y est uni,  
 cette union ressemble à celle qui se  
 trouve entre la cause, & son effet,  
 qui est telle, que l'effet dépend de  
 la cause; mais la cause ne dépend  
 pas de l'effet. C'est pourquoi si Dieu  
 est uni à l'ame, ce n'est qu'autant  
 qu'il la crée... & qu'il produit en elle*

toutes ses idées , & toutes ses sensations en qualité de cause première. Voilà, Monsieur, l'analyse de l'Auteur ; voici ma première réponse. Je vous prie de remarquer , que toutes les créatures sont unies à la puissance de Dieu , parce que c'est d'elle qu'elles tiennent tout ce qu'elles sont ; leurs substances , & leurs modifications. Mais toutes ne sont pas unies à sa sagesse , il n'y a que les Intelligences qui soient capables d'un si grand bien, il n'y a qu'elles qui participent à la science de Dieu même , & qui soient pénétrées de ses divines lumières. Ainsi lorsque Monsieur Regis met en avant, que les esprits ne peuvent être unis à Dieu qu'en tant qu'il les conserve , qu'il produit en eux leurs sensations, & leurs idées , il se trompe , ils y sont unis beaucoup plus intimement. Comment donc ? C'est que Dieu sans avoir besoin de produire de nouvelles idées manifeste aux Intelligences , les mêmes qu'il possède essentiellement ; c'est qu'il les pénètre de ses plus vives lu-

Ea que  
 intelli-  
 git ani-  
 mus, cū  
 se aver-  
 titā cor-  
 pore, nō  
 sunt  
 profec-  
 tō cor-  
 poreā.  
 Hęc au-  
 tem quę  
 intelli-  
 guntur  
 eodem  
 modo se  
 haben-  
 tia, cum  
 ea intuc-  
 tur ani-  
 mus, sa-  
 vis of-  
 fendit,  
 se illis  
 esse cō-  
 juncum  
 mīo  
 quodā  
 incor-  
 porali  
 modo.  
 S. Aug.  
 de imm.  
 an. c. 10.

mieres en consequence de leur at-  
 tention ; c'est enfin qu'il les nour-  
 rit de sa propre substance, qui seu-  
 le est la lumiere, la force & la  
 santé des esprits, & hors de la-  
 quelle les plus sublimes intelli-  
 gences ne sont que foiblesse, &  
 que ténèbres. Voilà, Monsieur, en  
 quoi consiste l'union des esprits  
 avec la raison universelle, cette  
 présence de la sagesse de Dieu ne  
 renferme aucune imperfection de  
 sa part, & donne aux créatures  
 intelligentes toute la perfection  
 qu'elles possèdent. Mais parce que  
 l'Auteur du Système paroît étran-  
 gement prevenu, que toute union  
 réelle & physique enferme une  
 mutuelle dépendance, il faut qu'il  
 cherche la réponse, qu'il donne-  
 roit à un Socinien, lequel suivant  
 les principes metaphysiques lui  
 prouveroit que l'ame de JESUS-  
 CHRIST n'est pas unie réelle-  
 ment, & physiquement au Verbe.  
*L'union de cette sainte-ame ne res-  
 semble pas à celle de deux corps,  
 ni à celle de deux esprits, parce  
 qu'elle enferme une dependance reci-*

proque ; donc si elle y est unie, ce ne peut être qu'en tant que le Verbe l'a créée qu'il la conserve, & qu'il produit toutes ses idées, & ses sensations. Donc l'ame de JESUS-CHRIST n'est pas éclairée de la propre lumière du Verbe ; elle ne contemple pas les divines idées ; & puisque, selon vos principes, toute union qui ne renferme pas une dépendance reciproque n'est pas physique, mais morale, le Verbe n'est pas uni à l'ame de JESUS-CHRIST, car le Verbe n'en dépend pas ; ou s'il y est uni, ce n'est que moralement, comme le soutenoit Nestorius. Il me paroit évident, que Monsieur Regis ne scauroit se tirer de cet embarras, qu'en renonçant à sa prétendue division, & en avouant en même tems qu'outre ces différentes unions, dont il parle dans son chap. 14. il y en a une autre, dont il ne s'est pas aperçu, qui est plus intime & plus essentielle à notre ame, que celle qu'elle a avec son corps.

Au reste si Monsieur Regis pré-

Y *iii*

Metaph.  
P. 123.

Voyez  
la pref.  
de la  
Rech. de  
la Verité.

tend que le Verbe soit dépendant de l'ame sainte de JESUS-CHRIST, qu'il nous marque en quoi consiste cette dépendance, cela sera encore plus court, & ne démontrera pas mal l'inutilité de son analyse. Voici encore quelques méprises de cet Auteur. Mais pour dissiper les ténèbres qu'il répand sur ce qu'il n'entend pas : souvenez-vous, Monsieur, que le Pere Malebranche démontre dans ses Ouvrages, que Dieu exécute ordinairement les desseins de la Providence par des loix generales, & que ces loix ne sont autre chose qu'un petit nombre de volontez, qui sont appellées generales, tant parce que leur efficace produit une infinité de merveilles dans la nature, que parce qu'elles ne deviennent pratiques qu'ensuite de quelques changemens qui arrivent dans les creatures; non que ces changemens fassent naître en Dieu quelque nouveau dessein, & qu'ils l'obligent à produire certaines choses pour lesquelles il n'avoit qu'une volonteé *indeterminée*, avant

metaph.  
p.92.

ces changemens ; c'est là le phan-  
tôme que Monsieur Regis com-  
bat dans sa metaphysique. Dieu a  
établi certaines loix generales,  
plûtôt que d'autres ; parce qu'il y  
a entre-elles, & les effets qui en  
sont des suites, une proportion di-  
gne des attributs divins, parce  
qu'étant tres-simples, elles pro-  
duisent dans l'univers mille & mil-  
le beautez, & par une infinité  
d'autres raisons qu'on peut voir  
dans les Réponses du P. Malebran-  
che à M. Arnauld.

Il est donc tout à fait étrange, *System.*  
que Monsieur Regis prenne l'é-<sup>met.</sup>  
change d'une maniere si grossiere, *P. 110.*  
qu'il nous dise que les causes oc-  
casionnelles donnent à Dieu quel-  
que nouveau dessein, & qu'il n'ait  
qu'une volonté generale, c'est à  
dire, *indeterminée*, comme l'en-  
tend l'Auteur, pour tous les effets  
qui sont dignes de la sagesse &  
de la bonté. Dieu produit une *V. les*  
certaine quantité de mouvement *loix des*  
dans le monde ; les corps s'entre-<sup>comm.</sup>  
choquent, il les meut par une vo-<sup>des</sup>  
lonté generale, selon la propor-<sup>mouv.</sup> *du P.M.*

tion de la force du choc, & par là, il conserve le monde, tel que nous le voions, par des voies parfaitement dignes de lui, par des voies tres-simples, uniformes, & constantes. De même. Dieu par la qualité de scrutateur des coeurs prévoit que les desirs de certaines intelligences lui donneront occasion de conserver & de diriger une portion de matiere organisée, qu'on appelle *corps*, de la conserver, dis-je, par l'application d'une volonté générale, & que reciproquement, les mouvemens de ce corps lui donneront encore occasion de produire dans ces intelligences une infinité de differens sentimens, qui pourront faire la matiere de leurs merites, si elles sont animées de la grace de JESUS-CHRIST; de leurs merites, dis-je, qui doivent faire toute la beauté du Temple éternel que JESUS-CHRIST élevé à la gloire de son Pere. Assurément Dieu, qui n'agit que par l'amour qu'il porte à ses divins attributs doit preferer ces loix tres-simples, ces loix uni-

Voi. les  
Med.  
Chrét.  
Med. 11.

verselles, uniformes, & constantes à d'autres plus composées, qui seroient particulieres, & qui ne porteroient pas le caractere de son immutabilité, ni de sa sagesse, &c. Il me semble qu'il n'y a pas là grand mystère, & tout ce qui arrive dans la nature, & ce que la foi nous apprend de celui de la grace confirme cette importante verité, que Dieu agit ordinairement par des volonteé générales; c'est par de telles volonteé qu'il fait cette vicissitude admirable de la nuit & du jour, de l'été & de l'hiver, de la pluie, & du beau tems. C'est même par elles qu'il couvre la terre de fruits & de fleurs, & qu'il donne aux animaux & aux plantes leur accroissement, & leur nourriture.

L'expérience nous apprend, que Dieu gouverne les hommes par les loix générales de l'union de l'ame & du corps. Car non seulement il unit par ces loix l'esprit au corps pour la conservation de la vie; il le répand mêmes par elles dans tous ses ouvrages, & lui en

212 *Défense de la Rech.*

fait admirer les beautez ; c'est par  
elle qu'il forme les societez , &  
qu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'un  
seul corps de tout un peuple. C'est  
par elles qu'il apprend aux hom-  
mes les veritez de la Religion, &  
de la Morale , c'est enfin par de  
\* telles loix qu'il sanctifie les éiûs,  
& qu'il leur fait meriter tous ces  
degrez de gloire, qui font la beau-  
té de la celeste Jerusalem. Mon-  
sieur, qui certainement a lû le pre-  
mier discours du Traité de la *Nature & de la Grace* du P. Male-  
branche, devoit s'instruire des sen-  
timens qu'il prend de travers , il  
se seroit épargné la peine d'écrire  
le discours suivant , qui certaine-  
ment n'attaque pas la Philosophie  
qu'il a en vûe. *Je ne dirai pas non-  
plus que Dieu agit par des volon-  
tez generales, ni par des volon-  
tez particulieres, parce que ces deux  
sortes de volon-  
tez ne peuvent con-  
venir à un être parfait : en effet, si  
Dieu agissoit par des volon-  
tez gene-  
rales, ces volon-  
tez consisteroient ou  
en ce qu'il ne voudroit les choses  
qu'au regard du general sans des-*

\* Je par-  
le de  
l'ordre  
de la  
Grace.

Syst.  
mer.  
p. 92.

*ceindre au particulier, comme un  
 Roi gouverne un Roiaume par des  
 loix generales, n'ayant pas la puis-  
 sance de conduire lui-même chaque  
 sujet : Le Roi n'a que faire là ; on  
 a dit cent fois que Dieu fait tout ;  
 & qu'il n'agit pas comme les Rois  
 de la Terre ; il pourvoit à tout ;  
 mais c'est en suivant presque tou-  
 jours ses loix generales, afin que  
 sa conduite porte le caractere de  
 sa sagesse. Après ce qu'il s'est pas-  
 sé entre Monsieur Arnauld, & le  
 P. Malebranche, Monsieur Regis  
 devoit se taire, ou nous dire quel-  
 que chose de plus fort. Il conti-  
 nuë pourtant du même ton qu'il  
 a commencé. *On bien elles confis-  
 teroient en ce qu'il ne voudroit au-  
 cune chose qu'il n'y fut déterminé  
 par quelque agent particulier. Cela  
 est vray en un sens, & faux dans  
 l'autre, qui est celui de Monsieur  
 Regis. Les volonteZ generales ne  
 deviennent jamais pratiques qu'il  
 n'arrive quelque changement dans  
 les creatures. Mais c'est parce que  
 Dieu veut agir lui-même de cette  
 maniere, & qu'il a prévu par sa**

V. la  
 Rep.  
 an. 1.  
 Volum.  
 Des rest.  
 Philos.  
 de M.  
 Arnaud,  
 p. 79.  
 Sec.

## 214 *Défense de la Rech.*

qualité de Scrutateur des cœurs, & par la prescience infinie qu'en attendant, pour ainsi dire, les changemens des créatures, afin de rendre ses volontez efficaces, il executeroit divinement les desseins de la Providence, qu'il a prévu, & qu'il a voulu, puisque c'est à cause de telles & de telles suites que Dieu a choisi certaines loix générales preferablement à d'autres. Or Dieu ne peut avoir des volontez generales au premier sens, cela est évident, & personne ne le conteste, par la raison de Monsieur Regis, qu'il y auroit en Dieu une impiissance. Il ne peut pas non plus en avoir au second sens; parce que ces volontez générales seroient de soi indeterminées.... Je viens de faire voir la fausseté de cette raison. Prenez la peine de lire l'article 3. de la pag. 110. Monsieur Regis en veut encore au P. M. si je ne me trompe. Car il y fait main basse aux causes *efficientes* occasionnelles, & il y repete les mêmes broüilleries.

Les volontez générales ont

néanmoins des suites fâcheuses, le Monde n'a pas toute la perfection qu'il pourroit avoir, il y a des défauts, il contient des monstres qui frappent les plus stupides, & les plus grossiers. Des défauts, dis-je, & des monstres, que Dieu ne veut point positivement, & directement, car un Monde composé de creatures à qui rien ne manque de ce qu'elles doivent avoir, seroit plus parfait qu'un monde rempli de monstres, & de quantité d'êtres, qui n'ont point ce que la raison nous apprend qu'ils doivent avoir pour leur conservation.

Que Monsieur Regis fasse valoir Voiez les principes de la Metaphysique; les pa- il s'agit de faire taire les libertins, ges 261. qui disent sans cesse, que tout se 262. &c. fait au hazard, que si Dieu se mé- de la Rép. loit de ce qui se passe ici-bas, on au pre- ne verroit pas l'injustice sur le trô- miervo- ne, l'innocence opprimée, & le lume nombre des méchans ne seroit des Re- pas plus grand que celui des gens flex. de de bien. Si le Systeme Metaphy- M. A. que justifie la sagesse, & la bonté de Dieu, par rapport à ce grand

216 *Défense de la Rech.*

nombre de défauts que nous remarquons dans le monde ; assurément il doit passer pour solide ; mais si Monsieur Regis au lieu de délier le nœud, le coupe ; je veux dire, s'il soutient, comme il fait, que Dieu veut positivement toutes ces irregularitez ; & tous ces monstres affreux ; assurément rien ne doit paroître plus foible & plus sterile que les principes metaphysiques ; car ils ne peuvent être bons à rien pour la Religion, parce qu'ils donnent à Dieu des desseins qui font horreur aux Heretiques mêmes. Mais quoi ! dit Monsieur Regis, *il ne sert rien de dire, que Dieu produit à la vérité des monstres ; quoi qu'il voudroit bien qu'il n'y en eut pas, mais qu'il est obligé d'en produire, pour satisfaire à la simplicité des loix de la nature. Car nous répondons, que les loix de la nature ne sont point différentes de la volonté de Dieu. Et si l'on dit, que Dieu fait des choses en suivant les loix de la nature, qu'il voudroit ne pas faire ; Nous répondons encore, que c'est proprement*

Tom.3.  
p.29.  
ar.9.

Ibid.

assurer que la volonté de Dieu est contraire à elle-même. De sorte que s'il en faut croire à Monsieur Regis, Dieu ne permet rien dans le monde; il veut directement & positivement toutes les impietez & tous les desordres que nous voions arriver tous les jours. Parce qu'autrement la volonté de Dieu seroit contraire à elle-même. Mais où est l'équité & l'intelligence, si nécessaire aux Critiques, répondrai-je à M. Regis? Dieu fait les monstres en suivant les loix de la nature, cela est vray; car il n'y a que Dieu qui possède en propre la véritable puissance, comme le démontre le P. Malebranche; mais cet Auteur nous dit, que Dieu ne voudroit pas qu'il y eut des monstres; comment donc Monsieur Regis pense-il, que selon ce Philosophe, Dieu se repente de cette volonté qui fait l'ordre de la nature, & dont l'efficace produit les monstres. Assurément il se trompe, & il ne prend nullement son sens; Dieu ne voudroit point qu'il y eut des monstres, c'est à dire, (voici les

propres paroles, elles sont extraites d'un livre que Monsieur Regis a lû, & elles sont beaucoup plus conformes à l'idée vaste, & immense de l'Être infiniment parfait que tout ce qu'on nous dit) Dieu ne veut point que les enfans périssent

Traité de la nature & de la Grace, ar. 22.  
dans le sein de leurs meres. Il n'aime point les monstres. Il n'a point fait les loix de la nature pour les engendrer, & s'il avoit pu par des voies aussi simples faire & conserver un monde plus parfait, il n'auroit point établi des loix dont un si grand nombre de monstres sont des suites ne-

Voiez les Meditar. Chrét. Medit. 7.  
cessaires : mais il auroit été indigne de sa sagesse de multiplier ses volontez pour empêcher certains desordres particuliers. Voilà en quel sens Dieu ne veut point les desordres de l'Univers, & qu'il les permet, c'est que son dessein dans l'établissement de ses loix n'a pas été de les produire.

J'ay, si je ne me trompe, assez justifié les sentimens de l'Auteur de la Recherche de la Verité pour ce qui regarde la Metaphysique. Mais côme Monsieur Regis nous avertit

que la maniere dont il traite la Morale est bien differente de celle de ce Philosophe , voions si elle se soutient aussi bien que la Metaphysique. Je ne pretens toucher qu'à un point qui est exposé dans l'Avertissement ; car je n'ai ni le loisir , ni la force de le suivre dans ses reflexions morales. Voici donc de quoi il s'agit. *C'est à la Metaphysique & non à la Morale , dit Monsieur Regis , à prouver qu'il n'y a que Dieu qui puisse rendre les hommes heureux , qu'il est l'auteur du plaisir & de la douleur... Mais il seroit aisé de faire voir , qu'on peut avoir une parfaite connoissance de toutes ces choses , & néanmoins ignorer ces devoirs... Et moi je soutiens , qu'il est impossible qu'on sache exactement toutes ces choses , & qu'on ait une parfaite connoissance de ces importantes veritez ; savoir , qu'il n'y a que Dieu qui puisse rendre les hommes heureux ou malheureux , & qu'il est l'auteur du plaisir & de la douleur , & ignorer ces devoirs. Le fondement de la Morale chrétienne c'est d'aimer le Seigneur nôtre Dieu de tout nôtre*

\* Je parle de l'amour d'union.

cœur, & de toutes nos forces ; \* or l'amour qui est un de nos principaux devoirs, n'a rapport qu'à la puissance de Dieu ; Donc il suppose, que l'esprit forme ce jugement que Dieu seul est la cause de la durée de nôtre Etre, & qu'il produit en nous toutes nos sensations.

Traité de Morale de l'Auteur de la Rech. de la Verité. 2. p. ch. 15.

Lors qu'en pensant à Dieu, on ne voit encore qu'une réalité, ou une perfection infinie, on reconnoît bien que l'ordre veut qu'on estime Dieu infiniment. Mais de cela seul on ne juge pas nécessairement qu'il faille lui rendre les devoirs d'amour & de crainte ; Dieu considéré en lui-même, & sans rapport à nous, n'excite point les mouvemens de l'ame, qui la transportent vers le bien, ou vers la cause de son bonheur ; cela est évident, & je pourrois le démontrer par mille endroits de l'Ecriture, dans lesquels on voit que les motifs d'aimer & de craindre Dieu, sont fondez sur la puissance qu'il a de nous rendre heureux, ou malheureux, & qu'il est l'Au-

teur de nôtre plaisir & de nôtre douleur : Donc , ce principe appartient à la Morale , & les Philosophes qui le prennent pour le fondement de celle qu'ils ont donné au Public , nous instruisent beaucoup plus solidement de nos devoirs envers Dieu , que tout ce galimathias qu'on lit dans la dernière partie du Système Philosophique. Mais quoi ! ces principes appartiennent à la Métaphisique. Je le veux , c'est que la Métaphisique est une Science générale , qui fournit abondamment à presque toutes les Sciences particulières. Que Monsieur Regis y fasse attention : Il ne trouvera pas étrange , que le principal de nos devoirs soit fondé sur ce jugement , que Dieu seul , peut nous rendre heureux , ou malheureux ; nous faire sentir du plaisir ou de la douleur.

Il me semble que j'ai exposé assez nettement les principes de l'Auteur de la Recherche de la Verité , & que j'ai fait voir que Monsieur Regis les prend tous de tra-

vers, qu'il n'entend rien dans ces matières, & qu'il ne scauroit leur opposer rien de solide. La réponse qu'il a donné au petit Livret du Pere Malebranche justifie la vérité de ce que je dis. Ceux qui voudront s'instruire à fonds de la Doctrine de ce grand Homme, doivent lire la Recherche de la Vérité, & ses autres Ouvrages, sur tout les Entretiens sur la Métaphisique; ils ne manqueront pas d'appréhendre l'intelligence de la plupart des vérités que la Foi nous enseigne. Cette occupation devroit être celle de tous les Hommes, qui ont quelque amour pour leur Religion: Et je ne vois pas pourquoi certaines Gens que vous connoissez, trouvent tant étrange, & desapprouvent même cette manière de Philosopher, dont Monsieur Descartes a jeté quelques fondemens dans ses Ecrits. C'est apparemment qu'ils blasphèment, ce qu'ils ignorent, & qu'étant frappez d'une insensibilité terrible pour les vrais biens, esclaves des mouvemens de leur machine, sans

le ſçavoir , ils n'ont de goût , que pour ce qui flatte leurs ſens , & pour ce qui les transporte inceſſamment hors d'eux-mêmes. Quelle ſtupidité !

Je vous prie , Monsieur , de me diſpenſer de répondre à l'article qui regarde la grandeur des Aſtres , qui rament l'Horizon , & à celui des plaiſirs des ſens , rien n'eſt plus facile que de trouver des contradictions dans les matières qui nous ſont inconnues. Liſez ſ'il vous plaît , les Réponſes du Pere Malebranche à Monsieur Regis. Vous verrez qu'il y démontre évidemment , que la cauſe de la grandeur aparente des Aſtres qui rament l'Horizon , vient de la diſtance qui paroît plus grande , lors qu'ils ſe levent , que lors qu'ils ſont ſur le Méridien. J'ai fait moi-même l'expérience du verre enfumé , & je l'ai trouvée conforme à ce que le Pere Malebranche a expérimenté. J'ai même remarqué , qu'à meſure que je cachois avec un corps opaque , les eſpaces que j'entrevoiois allez obſcurement au

dessous de mon œil, la grandeur du Soleil diminueoit; & la même chose n'arrivoit point, lors que j'apliquois la même expérience au Soleil dans le Méridien, avec les mêmes circonstances; car il me paroissoit toujours d'une même grandeur. Néanmoins, comme cette expérience qu'on fait avec le verre enfumé, demande une certaine exactitude, faute de quoi on ne réussit pas, servez vous d'un cornet de papier, qui cache exactement les espaces, vous trouverez l'expérience, comme le Port Malebranche la rapporte.

Monsieur Regis a de faux principes dans la Physique, aussi-bien que dans la Métaphisique: car il me paroît évident, que la connaissance de la grandeur des objets, ne dépend pas uniquement de la grandeur de l'image matérielle. Bien des choses nous paroissent inégales, quoi qu'elles forment dans nos yeux des images de même grandeur. J'ai entre les mains des Thèses sur l'Optique qu'un Savant Mathématicien, pour qui vous

Système  
 Metap.  
 tom. 3.  
 p. 248.

vous avez toute l'estime qu'il me-  
rite , a fait soutenir il y a quel-  
ques mois , elles ne sont pas con-  
formes aux principes de Monsieur  
Regis , & elles contiennent , si je  
ne me trompe , en partie , le senti-  
ment du Pere Malebranche. \* M. \* Qu'on  
Regis prétend que l'éloignement ne doit  
des objets se doit mesurer par l'an- pas ab-  
gle de vision , & que leur gran- solumée  
deur doit être aperçûe par l'ima- juger de  
ge qui se forme dans le fond de la gran-  
nos yeux. Il parle de ces deux deur des  
moiens , comme de deux principes par la  
fort differens. Néanmoins , le Sa- grâdeur  
vant Philosophe , dont je viens de de leurs  
vous parler , assure que ces deux images.  
principes ont un si grand rap- Ibid.  
port l'un avec l'autre , que la varia-  
tion de l'un donne du change-  
ment à l'autre . . . . *Intelligendo* Theses  
*visionis nomine solum imaginem, quæ* Mathe.  
*in oculo pingitur , quam quidem cer-* page 14.  
*tissimum est sequi proportionem an-*  
*gularum.* De sorte , qu'il me pa-  
roît évident , que les raisonne-  
mens qu'on fait par rapport à l'an-  
gle de vision , se peuvent apliquer  
à la grandeur de l'image qui se

forme dans nos yeux. Voici donc comme s'explique ce Philosophe. *Communis est Authorum sententia, habetur axiomatis loco, angulum sub quo res qualibet conspicitur esse mensuram apparentis ejus magnitudinis; ita ut quae sub majori conspiciuntur angulo majora, quae sub minori, minora, quae sub equali, equalia videantur: confirmaturque effatum illud exemplis innumeris: Sol & Luna videntur aequales, licet hic sit illa plus quam decies millies major, nempe sub equali uterque radiant angulo, &c.*

*Tamen cum illo axiomate etiam sit consequens vix ullum objectum conspici cum ea quam habet figuram ad examen vocandum axioma censuimus; neque enim hac charta quam habes pra oculis tibi apparebit parallelogramma, cum latus ejus quod remotius est longe sub minori videatur angulo, quam quod propinquius; neque hac quam legis linea debet tibi equalis conspici reliquis, quae multo minorem efficiunt angulum; atque adeo minorem habens in oculo imaginem. Adde*

quod tibi per foramen aliquod profpicienti nihil poterit apparere ipso foramine majus, quandoquidem, nihil poterit sub majori angulo conspici: unde domus, ager, mons quæ tota, sub aspectum cadunt, non videntur majora quàm fenestella per quam patent, quod quàm falsum sit, dubitabit nemo; nisi forte fiat quæstio de nomine, intelligendo visionis nomine solam imaginem quæ in oculo depingitur, quam quidem certissimum est sequi proportionem angulorum . . . . .

Has igitur regulas respicimus utpote nixas principio quod, si nulla adhibetur restrictio, omnino falsum est, & ea problemata quæ tam facile resolvit Andreas Tacquet l. i. Opt. prop. XI. XII. XIII. XIV. pro inveniendâ magnitudine rei cuiuspiam in alto collocanda loco eos decipient sæpe quæ ipsa in praxim adducunt. Sic igitur concludendum arbitrari sumus veritatem axiomatis, & regularum Perspectivæ esse inconcussam quoties de distantia nullus habetur sensus; seu quoties res visibilis ita in longinquo posita est;

*ut quamvis magnis accedas aut recedas intervallis, idem tamen remanet oculi aspectantis situs, eademque figura: ac quando res ita in propinquo posita est, ut ejus distantia ritè innotescat, tunc nullum relinqui axiomati locum: non enim ex sola imaginis amplitudine. . . . . habetur magnitudinum perceptio. Sine tali distinctione resolves numerum cujus appareant magnitudinis Sol aut Luna, &c.*

Je pensois avoir fini ma Réponse à Monsieur Regis, mais un de mes Amis vient de me donner avis, que ce Philosophe au lieu de répondre aux solides raisons, par lesquelles le Pere Malebranche lui démontre, qu'il y a contradiction que nous voïions l'infini ailleurs que dans Dieu même, implore la protection de Monsieur ARNAULD, & croit avoir suffisamment satisfait le Public, en le renvoïant à ses décisions, comme si la Réponse à M. Regis avoit quelque rapport aux Livres de ce Docteur. Néanmoins, pour lui ôter tout sujet de confiance, il

faut lui exposer les preuves du P. MALEBRANCHE, & lui démontrer en peu de mots, qu'on ne scauroit leur oposer rien de solide. Je va donc rapporter le Texte du Pere Malebranche, les Réponses de M. ARNAULD, & les Repliques que je vous communiquai il y a quatre ou cinq ans. Les Personnes intelligentes decideront de la solidité de ces raisonnemens.

*Preuves dont se sert le P E R E Répon-  
MALEBRANCHE, pour dé- se au L.  
montrer que nous voïons en Dieu, des  
l'infini, & les propriétés de l'é- vraies  
tendue. & faul-  
ses*

**L'**Esprit humain peut connoître tous les Etres, & des Etres infinis... L'esprit ne voit pas seulement, tantôt une chose, & tantôt une autre successivement, il aperçoit même actuellement l'infini, quoi qu'il ne le comprenne pas, ainsi n'étant pas actuellement infini, ni capable de modifications infinies dans le même temps, il est absolument impossible qu'il voie dans lui-même ce

Idées,  
Ch. 6.

qui n'y est pas ; il ne voit donc pas l'essence des choses , en considérant ses propres perfections ; ou en se modifiant diversement.

## Réponse de M. ARNAULD.

Défen-  
de M.  
Arnaud  
P. 48.

**J**E n'ai jamais dit , ni Monsieur Descartes avant moi , que nôtre ame vit l'Être infini ; ou l'Être parfait , dans ses propres perfections , cela seroit ridicule : puis qu'il faudroit pour cela qu'elle fût toute parfaite. J'ai dit seulement , comme Descartes l'a dit avant moi , qu'elle voit l'Être infini , ou l'Être parfait , par la perception qu'elle en a , ce qui ne pourroit pas être : si cette perception n'étoit représentative de l'Être parfait ; mais ce que l'on peut demander , c'est comment n'étant point parfaite , elle peut avoir la perception de l'Être infini , & Monsieur Descartes répond à cela , que c'est une preuve de l'existence de l'Être parfait , de ce que nôtre ame en a la perception , parce qu'il seroit impossible qu'elle l'eût d'elle-même , si l'Être parfait n'étoit pas.

P. 49.

## Replique.

Laissons là M. DESCARTES ; il n'est pas question de ce qu'il répond ; mais venons à la Réponse de Monsieur Arnauld : ce Docteur avouë , que nous voions actuellement l'infini , & que nous le voions dans la propre substance de l'ame : Mais il ne veut pas qu'on appelle cette modification représentative de l'Être parfait , une perfection de l'ame , cela ne se comprend pas : car on avoit toujours crû , jusques à Monsieur Arnauld , que les modifications des Êtres étoient leur propres perfections formelles. Une certaine modalité de ce Docteur , le fait penser à l'infini , à l'Être parfait. Je le veux , mais cet infini à quoi il pense , c'est Être dont il ne sauroit apercevoir toutes les perfections ; cette réalité de nos Idées que toutes les intelligences ensemble , & Dieu même ne scauroient épuiser , tout cela dis - je , n'est que son ame de telle & telle façon , selon M. Arnauld ; c'est la

propre substance , donc c'est une perfection , qui lui appartient , ou bien les Etres intelligens sont incapables d'en recevoir aucune ; or la réalité de ces Idées , ce que contemplent les Géometres , & ceux qui calculent sur toutes les grandeurs , est autre chose que certaines modifications de nôtre ame , donc ils ne voient pas toutes ces choses dans leurs perfections , ou dans leurs modalités. Voilà en peu de mots le fond de la démonstration du P. Malebranche , à laquelle Monsieur Regis n'a osé répondre , parce , dit - il , que Monsieur Arnauld y a satisfait : Et que le Public sçait bien , ce qu'il peut faire dans des pareilles rencontres , qu'il le sçait , dis - je , par le peu qu'il lui a donné dans son Systeme de Philosophie.

Mais ce que l'on peut demander , poursuit Monsieur Arnauld , Est comment l'ame n'étant point parfaite , elle peut avoir la perception de l'Etre infini , & M. Descartes répond à cela , que c'est une preuve de l'existence de l'Etre parfait de ce

que nôtre ame en a la perception ,  
parce qu'il seroit impossible qu'elle  
l'eut d'elle-même , si l'Etre parfait  
n'étoit pas.

C'est bien cela de quoi il s'agit,  
ce détour qui pourra contenter les  
Personnes du caractère de Mon-  
sieur Regis , ne satisfera pas les  
Personnes intelligentes : Repre-  
nons ce raisonnement par parties ,  
pour en voir la solidité. *Monsieur  
Descartes répond à cela ; Et que  
répond-il pour prouver que l'infini  
peut être représenté par une mo-  
dalité finie , le voici. Que c'est une  
preuve de l'existence de l'Etre par-  
fait , de ce que nôtre ame en a la  
perception. Oûi sans doute ? il n'y  
a que la presence de l'infini , qui  
puisse me donner une telle percep-  
tion , Monsieur Regis y devoit un  
peu penser , mais sensuit - il delà ,  
que parce que j'aperçois l'infini ,  
la réalité objective de cet Etre ,  
soit une modification de mon ame.  
Pure petition de principe , car c'est  
ce qu'il faudroit prouver , & on  
défie M. Regis d'en donner la  
moindre preuve du monde. Cela*

234 *Défense de la Rech.*

lui est pourtant fort facile , à lui dis - je , qui se vante d'avoir une Idée de son ame , plus claire qu'il ne l'a de l'étenduë , il sera longtemps à satisfaire le Public là - dessus. Et quoi qu'il sçache ce qu'il peut faire dans d'autres rencontres, il me permettra bien de lui dire , qu'il n'a pas encore vû ce qu'il souhaiteroit de voir une démonstration de sa façon , touchant le rapport qu'a l'infini avec le fini , l'Être sans restriction : ou bien l'étenduë intelligible infinie avec une de ses modifications finies. Cela vaudroit mieux que la quadrature du cercle , ou la duplication du cube.

*Seconde preuve du P. M.*

” Certainement on peut assurer ,  
” ce que l'on conçoit clairement ,  
” or on conçoit clairement que l'é-  
” tenduë que l'on voit est une chose  
” distinguée de soi ; on peut donc  
” dire , que cette étenduë n'est point  
” une modification de son être , &  
” que c'est effectivement quelque  
” chose de distingué de soi , &c.

Réponse de M. ARNAULD.

Il avoit à prouver que la perception d'un quarré, laquelle est certainement une modification de nôtre ame, n'est pas représentative de ce quarré, & au lieu de cela il prouve que nôtre ame connoît clairement, que le quarré qu'elle aperçoit, est quelque chose de distingué de soi, & qu'ainsi il ne peut être une de ses modifications. Qui en doute? Qui a jamais crû qu'un quarré fut une modification de nôtre ame: mais s'ensuit-il de là, que la perception qu'elle a d'un quarré ne soit pas une de ses modifications, & que cette modification qu'on appelle la perception d'un quarré, ne soit pas représentative du quarré, y eut-il jamais de raisonnement plus misérable? C'est M. Arnauld qui finit son raisonnement, on le connoît bien.

Replique.

Y eut-il jamais de réponse plus pitoïable, que celle qui ne répond à rien, telle est celle que Monsieur Arnauld vient de prononcer,

Z vj

il faut qu'il ait la memoire bien infidele. L'argument du Pere Malebranche revient à peu près à celui-ci. L'étenduë à laquelle je pense, est un objet si vaste, si immense, que je connois certainement, ne pouvoir jamais la mesurer, quelque mouvement que je donne à mon esprit, or on conçoit qu'une telle étenduë est autre chose qu'une modification de l'ame, donc elle en est distinguée. Voilà ce que Monsieur Regis ne scauroit détruire : Et pour prendre la fuite plus honnêtement, il renvoit aux décisions de M. Arnauld.

\* Je ne Assurément, il s'appuie sur bien \*  
 parle peu de chose, vous venez de le  
 que des voir, car M. Arnauld rapporte l'ar-  
 répon- gument du P. Malebranche, &  
 ses dont- quand il s'agit d'y répondre, il  
 ils'agit. le fait éclipser de sa memoire.  
 Ces défaites sont assurément com-  
 modes, & on satisfait le Public,  
 par ce moien à bien peu de frais :  
 mais de quelque manière que M.  
 Arnauld réponde, M. Regis sera  
 toujours païé comptant ; car on  
 doit juger des grands Hommes,

non de ce qu'ils font , mais de ce qu'ils sont capables de faire dans de pareilles rencontres. Néanmoins, quoi que la réponse de Monsieur Arnauld n'ait aucun rapport à la démonstration du P. Malebranche, il faut en dire un petit mot. Supposé qu'il n'y eut au monde que M. Arnauld , & l'Être infiniment parfait , & que ce Docteur fut frappé d'une modification représentative d'un quarré , que verroit-il autre chose , lors qu'il tourneroit sa veüe du côté de sa perception , sinon un quarré ? Or ce quarré ne seroit que son ame de telle & telle façon, donc un quarré , & le quarré intelligible qu'il verroit , seroit une de ses modifications , ce qui ne plait pas à M. Arnauld d'avouer , car qui a jamais crû , dit - il , qu'un quarré fût une modification de nôtre ame.

*Troisième preuve du P. M.*

Il est évident , que toute modalité d'un Être particulier, ne peut être générale ; or je pense à un cercle en général , la réalité ob-

» jective de ma pensée est un cer-  
 » cle en général, donc la réalité  
 » objective, ou l'Idée de ce cercle,  
 » ne peut être une modalité parti-  
 » culière de mon esprit.

Réponse de M. ARNAULD.

Page 11. *Ce qu'il voudroit montrer par là, est incapable d'être prouvé par quel- que argument que ce soit, parce qu'il est si faux qu'un Triangle en général, ne puisse être représenté par une modification singulière de mon esprit, qu'il est impossible que cela soit autrement; car un triangle en général ne peut être ailleurs que dans nôtre esprit, selon cette maxime commune des Philosophes, universalis sunt tantum in mente, & il n'est dans nôtre esprit, que par la perception qu'il a d'un triangle en général qu'il s'est formé; lors qu'il a considéré un espace terminé par trois lignes droites, en faisant abstraction si elles sont toutes trois égales, ou si il y en a seulement deux d'égalés, ou si elles sont toutes trois inégales: Or il n'y a que l'esprit qui puisse faire ces abstractions, &*

ainsi le triangle en général ne pouvant être dans la nature, il ne sauroit être qu'objectivement dans l'esprit, c'est à dire, dans la perception que l'esprit a du triangle en général : or nôtre esprit ne peut avoir que de perceptions singulières, c'est donc dans des perceptions singulières, que le triangle en général est objectivement, ainsi je nie la conséquence de cet argument.

*Replique.*

Il faut avouër que s'il y en a « Art de à qui la Logique sert, il y en a « penser beaucoup à qui elle nuit, & il « p. 249. faut reconnoître en même tems, « Voici qu'il n'y en a point à qui elle « la dé- nuise davantage, qu'à ceux qui « fense s'en picquent le plus, & qui af- « de M. fectent avec plus de vanité de pa- « Arn. roître bons Logiciens; car cette « P. 56. affectation même étant la marque « &c. d'un esprit bas & peu solide, il arrive qu'en s'attachant plus à l'écorce des regles, qu'au bon sens qui en est l'ame, ils se portent facilement à rejeter comme mauvais des raisonnemens qui sont tres-bons, parce qu'ils n'ont pas

» allez de lumière pour les ajuster  
» aux regles qui ne servent qu'à les  
» tromper, à cause qu'ils ne les com-  
» prennent qu'imparfaitement. Pour  
» éviter ce défaut, qui se ressent  
» beaucoup de cet air de pedanterie si  
» indigne d'un honnête Homme,  
» nous devons plutôt examiner la  
» solidité d'un raisonnement, par la  
» lumière naturelle que par les for-  
» mes : & un des moyens d'y réussir  
» quand nous y trouvons quelque  
» difficulté, c'est d'en faire d'autres  
» semblables en différentes manières.

M. Arnauld a aparamment ou-  
blié ce qu'il apprend aux autres,  
dans son Art de penser ; car s'il  
trouve quelque difficulté sur la  
forme de l'argument qu'il raporte,  
ce qu'il ne developpe pas ; il voit  
bien que dans le fonds il est tres-  
solide dans toutes les parties. M.  
Regis a été obligé, & Monsieur  
Arnauld lui-même, à parler le lan-  
gage misterieux de l'Ecole, pour  
parer le coup qu'il porte contre  
les modalités representatives ; car  
si ce que je vois en voiant une  
figure en général, n'est rien de

particulier, il est évident que la réalité objective de cette figure, ne peut être une modification de mon ame, malgré tout le jargon de l'Ecole, & les secondes abstractions de M. Regis.

Mais examinons de plus près la Réponse de Monsieur Arnauld. Ce Docteur convient avec le P. Malebranche, que l'esprit peut apercevoir un cercle en général, mais ils ne s'accordent pas touchant l'Idée représentative de ce cercle. Monsieur Arnauld prétend qu'une de ses modalités qu'il appelle *la perception* d'un cercle, a assez de réalité pour lui faire apercevoir un cercle en général. Le Pere Malebranche soutient, que puis qu'en pensant à un cercle en général, on pense à un cercle d'un diametre indeterminé, on ne scauroit apercevoir une telle figure, que dans une étendue infinie, que dans l'archetipe des corps que Dieu renferme, & sur lequel il a créé le monde matériel. Voilà le fait. Mais voici le raisonnement de Monsieur Arnauld. *Un triangle en*

général, ne peut être ailleurs que dans nôtre esprit, selon cette maxime commune des Philosophes, Universalia sunt tantùm in mente : Cela veut dire qu'un Etre en général ne sçauroit être fait, & rien davantage : Et il n'est en nôtre esprit que par la perception qu'il a d'un triangle en général qu'il s'est formé, lors qu'il a considéré un espace terminé par trois lignes droites, en faisant abstraction, si elles sont toutes trois égales, ou si elles sont toutes trois inégales . . . Or il n'y a que l'esprit qui puisse faire ces abstractions, donc un triangle en général ne sçauroit être que dans la perception.

*Réponse.*

Lors que l'esprit fait abstraction, si les trois côtés d'un triangle sont égaux, ou inégaux, c'est qu'il cesse de considérer ce triangle particulier, pour porter sa vûë plus loin, je veux dire, sur des lignes d'une grandeur indéterminée, qui bornent un espace indéterminé : c'est-là, ce me semble, ce qu'on appelle faire des abstrac-

tions : or lorsque M. Arnauld fait abstraction , si les trois côtés d'un triangle sont égaux , ou inégaux , il faut qu'il détourne sa veüe de ce triangle particulier , pour la porter ailleurs ; qu'il nous dise donc, cu Monsieur Regis, quel est l'objet de son esprit , lors qu'il cesse de considerer les trois côtés déterminés de quelque espece de triangle : ce n'est pas le triangle dont il fait abstraction ; donc il faut que le triangle en général soit une chimere , puisqu'il ne scauroit trouver aucune réalité objective.

Assurément Monsieur Regis juge des choses Métaphisiques , à la faveur des phantômes de son imagination : Et comme l'Idée du cercle en général est purement intelligible , il croit qu'elle est semblable à une chimère , qu'il fabrique sur ses modifications finies , semblable aux enfans , qui regardent comme un néant tout ce qui ne les frappe pas sensiblement. Voilà ies démonstrations du P. Malebranche, & les foudroyantes Réponses, de M. Arnauld , par lesquelles il a satis-

244 *Défense de la Rech.*

*fait à ce que M. Regis devoit au Public. Je crois néanmoins, qu'il est mieux de lire les démonstrations du P. Malebranche, dans sa Ré-*

Répon-  
se au L.  
des Vr.  
& fauss.  
Idées,  
Ch. 6.

*ponse, au Livre des Vraies & fausses Idées, car M. Arnauld ne les raporte qu'à demi.*  
Il faut que je vous parle encore de la seconde consideration, que vous trouverez dans la grosse dé-  
\* P. 27. fense \* de M. Arnauld, elle fait le triomphe de ce Docteur, & M. Regis y trouvera assurément bien de la satisfaction. Car'il verra par là, *ce qu'il seroit capable de faire dans de semblables rencontres.*

Mais afin qu'on sçache de quoi il s'agit, voici la These. M. Arnauld soutient qu'il est clair, que les perceptions des objets en sont essentiellement representatives, il en doute si peu, qu'il en fait un axiome. Le Pere Malebranche lui répond, qu'il avance ce qui est en question; car il doit prouver ce qu'il prétend. Voici ses Termes, *qu'il puisse avoir la perception d'un quarré, sans une Idée de ce quarré qui soit difference de la modification*

Ibid.

de son esprit ; Ecoutons parler M. Arnauld. La seconde considération qui peut rendre moins nécessaire la Réplique à cette Réponse, est qu'on n'a guere besoin de refuter un homme qui dans son Livre même donne cause gagnée à son adversaire : or c'est ce que fait l'Auteur de la Réponse aux Idées, en déclarant en plusieurs endroits, que j'ai gagné mon Procez contre lui, & qu'il n'a plus rien à dire, si je puis montrer que les perceptions que nôtre ame a des objets, sont essentiellement représentatives de ces objets.

Ce qu'il dit sur la septième définition est fort net. Voici cette septième définition ; ce que j'entends par des Etres représentatifs, entant que je les combats comme des entités superflues, ne sont que ceux que l'on s'imagine être réellement distinguez des Idées prises pour des perceptions . . . . Car il est clair, à quiconque fait reflexion sur son esprit, que toutes nos perceptions sont essentiellement représentatives.

*Réponse du P. MALEBRANCHE.*

» Vous voyez qu'il ne suppose en-  
 » core rien moins que ce qui est en  
 » question ; car s'il est clair que nos  
 » perceptions sont essentiellement  
 » représentatives, la proposition a  
 » démontrer n'a pas besoin de preu-  
 » ves, &c.

Répon-  
 se au Li-  
 vre des  
 Idées,  
 P. 138.

Monsieur Arnauld prend occa-  
 sion de cette réponse pour mettre  
 en poussière le Pere Malebranche,  
 car il va démontrer son sentiment  
 avec autant d'évidence qu'il en  
 paroît dans cette notion commu-  
 ne, qu'il n'y a point de Tout, qui  
 ne soit plus grand que sa partie;  
 & pour cela, il n'a que deux choses  
 à faire voir ; *L'une que quand nôtre  
 esprit aperçoit un nombre, un quar-  
 ré, &c. ces perceptions sont des mo-  
 difications de nôtre ame : l'autre,  
 que ces perceptions qui sont des mo-  
 difications de nôtre ame sont repre-  
 sentatives de leurs objets, &c.*

*Quand une substance demeurant  
 substantiellement la même est tan-  
 tôt d'une façon, & tantôt d'une  
 autre, on appelle ce qui la détermi-*

ne à être d'une telle façon plutôt  
que d'une autre, manière d'être, &c.  
Or mon ame demeurant la même,  
pense quelquefois à un nombre, d'au-  
trefois à son corps, &c. il faut donc  
que penser à un nombre, à un carré,  
&c. soient de manières d'Être... de  
notre ame.

Réponse.

Souvenez-vous, Monsieur, que  
le P. Malebranche conteste à Mon-  
sieur Arnauld, qu'il puisse avoir  
aucune perception quand il n'a rien  
qu'il puisse apercevoir, je vous prie  
d'y faire réflexion ; & d'avoir  
cette proposition toujours pre-  
sente à l'esprit, car autrement  
il faudroit la repeter à tous mo-  
mens. Les perceptions d'un car-  
ré d'un nombre, &c. sont certaine-  
ment des modifications de notre  
ame ; mais nous ne les avons ja-  
mais ces perceptions sans une idée  
distincte de notre ame, & c'est ce  
que Monsieur Arnauld ne sauroit  
comprendre ; car vous allez voir  
dans la suite qu'il suppose inces-  
samment ce qui est en question.

Voiez  
la Rep.  
au Livre  
des  
vraies &  
fausses  
Idées,  
p. 136.  
&c.

*Monsieur ARNAULD.*

*On ne peut penser, qu'on ne pense à quelque chose, & penser à rien, c'est ne point penser du tout, c'est à dire, qu'il n'y point de pensée qui n'ait son objet; il s'ensuit de là que toute pensée a essentiellement deux rapports, l'un à l'ame qu'elle modifie, l'autre à la chose qu'elle a pour objet.*

*Réponse.*

Comme on ne voit pas les objets qui nous environnent en eux-mêmes, le rapport que la perception a avec son objet consiste en ce que nous découvrons dans la réalité objective, les propriétés dont il est capable: mais Monsieur Arnaud, encore un coup, doit démontrer que la perception puisse avoir ce rapport. Que dis-je, il doit faire voir qu'on puisse avoir quelque perception que ce soit, sans une Idée distincte de l'ame. Il a beau s'écrier, qu'il n'y a point de pensée qui n'ait son objet, cela est vrai, toute pensée représente quelque chose,

chose , ou l'ame de telle & telle façon , ou quelque objet qui est au dehors ; mais cette dernière pensée ne sauroit rien représenter , & nous ne saurions en avoir aucune s'il n'y a quelque idée prête à nôtre ame. Je va transcrire le reste du Texte ; mais je n'y répondrai pas, non, parce que le public fait bien ce que je suis capable de faire dans de pareilles rencontres , mais parce que de telles réponses seroient inutiles, celles que j'ay données suffisent de reste.

*Suite du Texte de M. ARNAULD.*

Or, comme j'ay déjà dit, penser à un quarré, appercevoir un quarré, & avoir la perception d'un quarré sont la même chose, donc nos perceptions ont aussi deux rapports, l'un à l'ame qu'elles modifient, & l'autre aux choses qu'elles ont pour objet, & par conséquent je n'ai rien dit dans la sixième définition qui ne soit clair & évident. Le reste du Texte n'est pas nécessaire, donc, voici Monsieur Arnauld qui va triompher, il n'est pas plus clair

A a

que le tout est plus grand que sa partie, qu'il est clair que nos perceptions qu'on ne peut nier être de modifications de nôtre ame sont représentatives de leurs objets.

Si l'Auteur du Système Philosophique trouve quelque chose de plus fort dans la défense ou dans le Livre des vraies & fausses Idées, qu'il me le marque, je lui ferai voir, qu'il n'est pas alléz bon juge pour décider du différent de Monsieur Arnauld avec le Pere Malebranche, & pour en porter un jugement si décisif; car il paroît alléz que les matières de Métaphysique ne sont gueres de son ressort, & qu'il n'entend pas trop les sentimens de quantité de Philosophes, dont il se fait honneur dans son Système, soit qu'il refute ou qu'il approuve leurs opinions. Je dis ceci en passant, parce qu'il me semble que la Métaphysique de Monsieur Descartes, n'est point tout-à-fait telle qu'on la trouve exposée dans la seconde Partie du Système de Monsieur Regis, & bien que ce Philosophe

se vente d'avoir suivi la methode de ce grand Homme, quoique de tems en tems il refute ses sentimens, pour affecter mal à propos le caractère d'original; je ne say si personne la plus corrompue que l'Auteur du Systeme Philosophique.

*Les raisons que le P. M. a donné de son sentiment touchant la grandeur apparente du Soleil, & de la Lune dans l'horizon, sont si démonstratives, sur tout à l'égard des personnes qui savent quelque peu de Geometrie, & d'Optique, qu'il seroit difficile d'en donner de plus convaincantes; neanmoins comme ce Philosophe parle d'une demonstration dans la page 22. de sa Réponse à M. Regis, & qu'il a cru ne devoir pas exposer, parce qu'il ne la croit pas fort nécessaire pour la justification de son sentiment, peut-être que le Lecteur sera bien aise de la voir. Mon premier dessein n'étoit pas de la rendre publique; mais l'ayant communiquée à un despot<sup>es</sup> qui a quelque goût pour la Geometrie, il a trouvé à propos de la donner au public. Le*

Preface  
du Silté-  
me.  
Voiez le  
Tom. 3.  
p. 258.  
Voiez  
ensuite  
l'art. 77.  
de la 3.  
pag. des  
princ.  
de M.  
Desc.

sentiment de M. Regis a si peu de vrai-semblance, & il est même si directement opposé aux expériences que Messieurs de l'Académie ont faites touchant cette matière, qu'il ne peut tromper que les personnes qui ignorent entièrement ces faits. Monsieur CASSINI qui a souvent mesuré le diamètre de la Lune sur l'horizon vient de réitérer son observation depuis peu, & même en tems de brouillards; si je ne me trompe, il trouve toujours le diamètre de la Lune dans l'horizon plus petit que dans le méridien. Monsieur de la HIRE, qui passe pour un Geomètre un peu plus habile & plus exact que M. Regis, a fait lui-même l'expérience que M. Regis n'a peut-être pas eu l'adresse de faire, (car il la trouve fautive,) & il convient que lors qu'on cache les espaces avec un rouleau de papier, la grandeur apparente du Soleil dans l'horizon disparoit.



293  
\*\*\* \*\*

# LETTRE

DE

MONSIEUR \*\*

**J**E vous envoie, Monsieur, la  
Démonstration que vous souhaitez. C'est une preuve surabondante de la fausseté du sentiment de Monsieur Regis ; & quoi qu'elle soit plus composée que celles que vous avez lûes dans la Réponse du Pere Malebranche à ce Philosophe, je suis persuadé, que ceux qui ont quelques principes de Géométrie la trouveront convaincante.

## DEMONSTRATION.

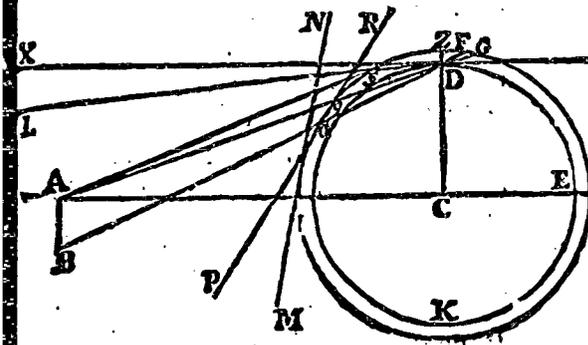
Que la Lune étant vûë dans l'Horison, on doit trouver son diamètre Perpendiculaire plus grand que lorsqu'elle est montée sur l'Horison, en suposant que les réfractions se fassent à

\* Voiez  
la Ré-  
ponse à  
M.R. p.  
28. de la  
premié-  
re édition, & p. 27. de la seconde, & sa Replique,  
p. 35. & les suivantes.

la surface \* de l'Atmos-  
phere, comme dans les  
Verres de Lunette.

Le cercle D E K représente la Terre, o q s p G la surface de l'Atmosphere, A B le lieu de la Lune lors qu'elle paroît dans l'Horison; car alors elle est sous l'Horison comme Monsieur Regis en convient. Imaginez-la pourtant extrêmement éloigné de la Terre, mais toujours sous la ligne C A prolongée à l'infini. L'œil du Spectateur est dans la ligne C, Z, puisque la ligne C A représente l'Horison. C'est dans quelque point de cette ligne C, Z, que les rayons qui composent l'angle visuel de la Lune, se doivent réunir, & non pas sur l'Atmosphere entre o & q, ainsi que Monsieur Regis semble l'insinuer dans sa figure, & dans son raisonnement confus, afin de faire tomber les rayons qui partent du bord inferieur plus obliquement

que ceux qui partent du bord supérieur.



Cela supposé je dis, qu'en quel- que point que l'œil soit placé dans cette ligne au dessus de C, les rayons qui s'y réunissent, & qui partent du bord supérieur de la Lune, tombent \* plus oblique- ment sur la surface de l'Atmos- phere, que ceux qui partent du bord inférieur, & qu'ainsi les réfractions de cette surface de- vroyent augmenter le diamètre perpendiculaire de la Lune. Supo- sons donc, que l'œil soit en D, on doit néanmoins l'imaginer en- core beaucoup plus près du point

\* Voiez la Re- plique de M. Regis p. 35. & les sui- vantes.

Z, Car le raport de la distance d'ici au centre de la Terre à celle d'ici à la surface de l'Atmosphère, est bien plus grand que de C D à D Z. Mais prenons le point D & tirons de l'extrémité A, la ligne A D G rencontrant la surface de l'Atmosphère au point q, & par ce point q, la tangente P q R. Il est évident, que l'Angle A q P est égal à l'angle R q G qui a pour mesure la moitié de l'arc q G. Par la même raison l'angle B O M que fait le rayon inférieur B D avec la tangente M N a pour mesure la moitié de l'arc O F. Or l'arc q G est plus petit que l'arc O F par tout où on prenne le point D, dans la ligne C Z. Donc l'angle d'incidence A q P est plus petit que l'angle B O M, donc le rayon A q du bord supérieur tombe plus obliquement sur l'Atmosphère que le rayon B O. Il y souffre donc plus de réfraction. Ainsi afin que les points A & B puissent être vûs, il faut que le rayon qui part du point A & qui vient dans l'œil en D monte

plus haut comme en S , & fasse voir le bord supérieur en L. Mais le rayon du point B ne souffrant pas tant de réfraction , il ne doit pas pour venir en D monter si haut & couper un arc égal à q s , & par conséquent le diamètre perpendiculaire de la Lune , devoit s'allonger lors qu'elle est sous l'Horison. Ce diamètre devoit paroître à peu près de même grandeur , que s'il n'y avoit point de réfraction lors que la ligne D x parallèle à C A diviseroit ce diamètre par la moitié. Enfin quand la Lune s'éleveroit au dessus de D x , ce même diamètre devoit diminuër , parce qu'alors l'arc compris par la ligne tirée du bord inférieur par le point D seroit plus petit que l'arc compris par la ligne tirée du bord supérieur par le même point. A l'égard du diamètre Horizontal de la Lune , on voit assez que les réfractions , dans la suposition de Monsieur Regis , ne peuvent en augmenter ou diminuër la grandeur d'une manière qui s'accorde avec les

258 *Défense de la Rech. &c.*  
aparences que l'on a, lors que la  
Luné est vûë en diverses situa-  
tions; & il seroit inutile de s'ar-  
réter à le démontrer. Car la su-  
position de Monsieur Regis n'a  
nulle vrai-semblance, & je ne croi  
pas qu'aucun de ceux qui sçavent  
mediocrement l'Optique & la Géo-  
metrie, puissent douter de la dé-  
monstration que le Pere Male-  
branche a donnéë dans sa Réponse  
des diverses aparences de la Lune.





REFUTATION  
DES REPLIQUES  
de Monsieur REGIS

Au P. MALEBRANCHE, par  
Monsieur DELEEVBL.

**M**ONSIEUR Regis n'ignorant pas qu'après avoir gardé long-tems la Refutation de sa Métaphysique & de sa Morale, je m'étois déterminé à la mettre au jour; & prévoyant bien que je donnois à sa doctrine tous les caractères qui lui conviennent, il a eu soin de prendre les devans en s'exprimant ainsi dans ses Répliques \* au P. \* A la Malebranche. *Je proteste publiquement, que quoi que lui & ses Disciples puissent écrire contre ma Morale & ma Métaphysique, je ne leur répondrai jamais; tant parce que*

fin, pag. 28.

A a vj

260 *Refutation des Repliq.*

*nos principes sont trop éloignez pour pouvoir disputer ensemble, qu'à cause que je suis persuadé que le Public connoitra bien par ces deux Repliques ce que je serois capable de faire dans de pareilles rencontres.*

Voilà au naturel la contenance d'Arlequin, qui vaincroit toujours s'il vouloit, mais, qui par provision prend la fuite. Il est permis à Monsieur Regis de répondre ou de ne répondre pas quand on le presse. Mais il ne devoit pas oublier le respect qui est dû au Public. Si ces manières sont permises, il n'y aura point d'extravagance, ni d'impiété qu'un Auteur ne puisse écrire après une si audacieuse protestation. *Le Public connoitra, &c.* Mais que connoîtra-t'il ce Public? Que la Morale & la Métaphysique de Monsieur Regis sont *édifiantes & démontrées.* C'est donc parce que M. Regis le dit. Je m'en raporte volontiers au Public; & afin qu'on le connoisse de mieux en mieux, je vais encore examiner les Repliques qu'il vient de faire au P. Malebranche

sur deux ou trois questions particulieres. Ce Pere lui a fait une si courte Réponse que je croi devoir remplir le vuide qu'il a laissé, pour contenter M. Regis.

*Je ne m'arrêterai point*, dit-il ce Monsieur Regis, \* à l'exposition que le P. Malebranche fait de son sentiment touchant les Idées, d'autant que Monsieur Arnauld y a pleinement satisfait. Il y auroit bien des choses à dire sur le jugement que porte ici Monsieur Regis. \* Peut-être n'approuvera-t'on pas qu'il décide si hardiment sur le succès d'une affaire où il prend tant d'interêt. Mais si Monsieur Arnauld a satisfait, quel étoit le dessein de M. Regis, de venir écrire après lui ? Ceux qui se connoissent en Métaphysique ont connu si Monsieur Arnauld a disputé heureusement : mais Monsieur Regis est à plaindre d'être réduit à chercher la faveur des amis de ce Docteur. Quand ils souffriroient son sentiment sur les Idées, ils ne s'accommoderont jamais de ses principes de Morale & de Méta-

\* Au commencement de la 2. Repliq. pag. 17.  
\* Le P. M. dans sa Rép. donne des preuves toutes nouvelles de son sentiment, & auxquelles par consequent M. Arn. n'a pas satisfait.

Digitized by Google

physique. Et la Religion aura plus de pouvoir sur eux que le préjugé.

P. 18.

Voici Monsieur Regis qui réplique à l'art. 15. de la Réponse. *Le Pere Malebranche a dit, que je devois faire voir, ou que le dénombrement qu'il fait de toutes les manières dont nous pouvons voir les corps, n'étoit pas parfait, ou que les preuves qu'il a données de la véritable manière de voir les corps étoient fausses.*

Pag. 17.

Premier détour de M. Regis. Il n'a pû, dit-il, combattre les preuves, par lesquelles le P. Malebranche a prétendu faire exclusion de la véritable manière de voir les corps qui est *que Dieu produit nos Idées toutes les fois que nous pensons à quelque objet ;* Parce que le P. M. a ômis ces preuves.

*Réponse.*

Qu'on se donne la peine de lire le Chapitre cité, on verra que les Idées que Dieu produit à tous momens, & celles qui sont créées avec nous, y sont éga-

lement réfutées, les mêmes raisons servant à la réfutation des unes & des autres. Mais il faut remarquer, que lors que le P. M. dit, que Dieu ne produit pas nos Idées, toutes les fois que nous pensons à quelque objet, il n'a en vûë que l'opinion de ceux qui croient voir par *des entitez représentatives*, produites à tous momens & distinguées de leur ame. Il ne refute pas encore les modifications de M. Regis, c'est dans le cinquième Chapitre qu'il les refute par des raisons auxquelles M. Regis ne pouvant répondre, confond son opinion avec le sentiment de ceux qui croient voir par *des entitez représentatives*, pour échaper à la faveur de l'équivoque du mot d'*I-dée*. Il ne faut que se souvenir, que M. Regis, par le mot d'*Idées*, entend des modifications de l'ame, l'ame même de telle ou telle manière, & l'on aura une preuve parfaite de sa bonne foi.

L'exclusion, dit-il, qu'on donne à la véritable manière de voir les corps, *Qui est, selon lui, que*

## 264 Refutation des Repliq.

*Dieu produit nos Idées toutes les fois que nous pensons à quelque objet, n'est pas prouvée.*

Je distingue. Elle n'est pas prouvée selon le sens que M. Regis donne à la manière de voir les corps. Je l'accorde. Elle n'est pas prouvée selon l'opinion que le P. Malebranche a en vûë. Je le nie.

Un Auteur dit les choses l'une après l'autre. Le P. M. refute dans le quatrième Chapitre \* la prétendue manière de voir les corps, selon le sens que lui donnent des Philosophes, qui ne sont pas du sentiment de M. Regis; Et dans le cinquième Chapitre, il la refute & la confond selon le sens que lui donne M. Regis. Y a t'il là du mystère? C'est un fait dont l'éclaircissement n'est pas avantageux à M. Regis. Mais pourquoi n'agit-il pas sincèrement?

Il répond ainsi à l'article 16.  
Pag. 18. *Il est évident, qu'on ne peut pas voir les corps en voyant ce qui est en Dieu, sans voir l'essence de Dieu. Car il faut sçavoir, que tout ce qui est en Dieu, est réellement & sub-*

\* 3. Liv.  
de la  
Rech. de  
la Ver.  
Ch. 4.  
& 5.

stantiellement Dieu, & par conséquent l'essence de Dieu. C'est pourquoi l'Auteur & moi disons la même chose dans le fond : Mais parce que ce que nous disons paroît choquant, il le veut cacher sous des termes ambigus, au lieu que je le dis en termes propres.

Reponse.

Le P. M. a souvent montré la différence infinie qu'il y a entre voir les objets en Dieu, & voir l'essence de Dieu ; Et ce qu'il dit dans sa Réponse, fait sentir aux plus stupides cette différence. Pag. 40.

Mais pour faire taire M. Regis, il faut lui faire un petit raisonnement sur sa Doctrine. Tout ce qui est dans son ame est réellement & substantiellement son ame. Or quand il regarde un Moulin à vent, l'Idée de ce Moulin est dans son ame, c'est son ame de telle ou telle manière. Donc quand il regarde un Moulin à vent, il voit l'essence & la substance de son ame. Peut-être trouvera-t'il, que cet argument n'est pas en forme.

166. *Refutation des Repliq.*

Mais je lui conseillerois plutôt de répondre, qu'à la vérité il voit son ame quand il regarde un Moulin à vent, mais son ame entant que relative à ce Moulin, ou participable par cette machine. Les termes *ambigus* alors lui feront plus d'honneur que les termes *propres*, dont il se pique si fort.

Mais où est l'ambiguité à dire, qu'on voit les corps lors qu'on ne voit en Dieu que ce qui est relatif aux corps ? Quand saint Augustin soutenoit qu'il voioit en Dieu les vérités Géométriques & numériques, prétendoit-il en voiant des rapports de lignes & de nombres voir l'essence de Dieu, tout ce que Dieu est en lui-même ? Se servoit-il de termes ambigus, pour éviter le coup de M. Regis ?

Le P. Malebranche dit, que M. Regis, lui passant que Dieu agit toujours par les voies les plus simples, & ne lui contestant pas, que faire voir les corps par l'Idée de l'étenduë qui est en Dieu, ne soit plus simple, que de créer pour cela dans chaque esprit, un nom.

bre infini d'Idées , il est démon-  
stratif, que nous voïons les corps  
par l'Idée de l'étenduë qui est en  
Dieu. Monsieur Regis acorde tout,  
mais il nie la conséquence ; Parce,  
dit-il, \* qu'oultre ces deux manières \* P.19.  
de voir les corps, dont la première  
est plus simple que la seconde, il y  
en a une troisième qui est encore plus  
simple que ces deux-là, qui est que  
nous voïons tous les corps par l'Idée  
de l'étenduë, entant que cette Idée  
est une modalité de l'esprit.

Détour & contradiction visible.  
Car voir les corps par l'Idée de  
l'étenduë, qui est selon M. Regis,  
une modalité de l'ame ; Et les voir  
par des Idées que Dieu produit  
toutes les fois que nous voïons,  
ou que nous pensons à quelque  
objet, sont, selon lui, la même  
chose. Il vient de le marquer ; & il  
veut à present, que de voir les  
corps par l'Idée de l'étenduë, en-  
tant que cette Idée est une moda-  
lité de l'esprit, soit une manière  
plus simple que de les voir par des  
Idées que Dieu produit en nous à  
chaque fois que nous voïons. Voilà

## 268 *Refutation des Repliq.*

la contradiction. Et le détour consiste, comme on verra bien-tôt, en ce que Monsieur Regis entendant par le mot d'*Ideé*, les modifications simplement, il veut faire entendre qu'il est plus simple de voir à la faveur d'une simple modalité, que de faire intervenir des *Ideés* distinguées de cette modalité, comme si l'on n'avoit pas démontré que nos modalités ne sont que ténèbres, & qu'il est impossible de rien connoître sans *Ideés*.

P. II.

*L'Auteur, dit-il, ne combat pas mon opinion, entant qu'elle fait voir qu'il n'y a pas d'apparence que Dieu pour nous faire voir ses Ouvrages, produise autant d'infinites d'Ideés qu'il y a d'esprits créés, mais il la combat en voulant prouver qu'on peut voir les corps en Dieu, & qu'on les y peut voir sans voir son essence.*

### *Reponse.*

Monsieur Regis nous dit ici, que telle opinion n'est pas la sienne, & que telle autre la combat : mais il a soin de ne point exposer

son opinion après l'avoir confon-  
duë avec la première de ces deux  
qu'il rejette. Ce sont là de nou-  
velles manières de disputer. Mais  
Monsieur Regis a beau dissimuler  
son opinion. On la sçait. Il vient  
mêmes de la faire entre voir parmi  
tous ses deguifemens, lors qu'il a  
dit, que nous voions les corps par Ibid.  
*l'Idée de l'étendue, entant que cette  
Idée est une modalité de l'esprit. De  
sorte, que s'il n'avoit pas protesté  
qu'il ne répondroit jamais, on le  
prierait de faire voir comment sa  
modalité représente tout Etre,  
l'infini en étendue, l'infini en  
tous sens, comment son ame con-  
tient les perfections des corps,  
sans être étendue. On lui deman-  
deroit le raport d'une modalité à  
une autre. On lui feroit diverses  
questions de cette sorte, qui l'é-  
xerceroient agréablement. Ou si  
cét exercice ne lui plaisoit pas, on  
lui en offrirait un autre. On lui  
demanderoit si Dieu n'est pas in-  
timement présent aux esprits, s'il  
ne renferme pas dans sa substance  
les perfections de tous les Etres,*

## 270 *Refutation des Repliq.*

s'il ne peut pas nous découvrir ce qu'il lui plaît de ces perfections, si ce n'est pas une propriété réservée à l'infini, de les renfermer sans aucune limitation, & si la lumière peut se trouver ailleurs qu'en lui. C'est de là que dépend la ruine ou l'établissement de l'opinion que Monsieur Regis veut combattre, & contre laquelle il n'a pas encore apporté une seule raison, non plus que pour établir la sienne.

Il dit sur l'article 17. que la première raison par laquelle le P. M. prétend que tout ce que nous voyons nous le voyons en Dieu, n'étant composée que de conséquences, il n'a pu mieux faire, que de commencer par en détruire le principe, qui est selon M. Regis, que Dieu est étroitement uni à l'ame.

### *Reponse.*

Il est faux que cette première raison ne soit composée que de conséquences, de la manière que M. Regis la raporte lui-même dans

sa Philosophie, elle contient un principe qui est, que *Dieu agit toujours par les voies les plus simples*. D'où l'on conclût, que Dieu fait voir à l'ame les objets, en voulant simplement qu'elle voie ce qui est en lui qui les représente : Et une preuve qu'on en apporte, c'est que *Dieu est étroitement uni à l'ame*. C'est ainsi que Monsieur Regis fait éclipser un principe, & fait d'une preuve surabondante un principe pour justifier l'irrégularité de sa conduite.

Enfin, M. Regis ne peut souffrir qu'on dise, que Dieu est étroitement uni à l'ame, à moins qu'on ne lui marque l'espece d'union qui est entre Dieu & l'ame : Et il veut absolument que ce soit, ou une union Physique ou une union Morale. Mais sans se tourmenter avec ses analyses & ses dénombremens frivoles, que n'apelle-t'il cette union comme il lui plaira, pourvu qu'il la conçoive très-réelle & très-parfaite, *nullâ interpositâ naturâ*, comme parle S. Augustin, mais non pas semblable à celle

## 272 *Refutation des Repliq.*

que les créatures ont entre - elles. Dieu nous est uni , non seulement comme la cause à son effet , mais principalement en ce qu'il nous éclaire par sa sagesse , la seule lumière des esprits , & qui leur est tellement unie , qu'on la prend communément pour une qualité qui n'est point différente de leur substance.

*Une union , dit M. Regis , qui consiste en ce que l'ame peut avoir avec Dieu une société particulière , suppose des pactes & des conventions reciproques . . . celle qui consiste dans une communion de pensées & de sentimens , ne peut aussi , selon lui , être entre Dieu & l'ame. Car , dit-il , je demande si les pensées & les sentimens de l'ame dépendent de Dieu , ou non. S'ils en dépendent ; c'est donc revenir à mon espee d'union Morale ; Et s'ils n'en dépendent pas , il y a donc dans l'ame quelque chose d'indépendant de Dieu : ce qui repugne.*

*Reponse.*

*Ainsi , selon Monsieur Regis , si nous*

nous avons quelque chose de plus qu'une union morale avec Dieu, nos pensées & nos sentimens seront indépendans de Dieu. Selon lui, les Anges n'ont point de société avec Dieu, parce qu'il n'y a point eû de pactes & de conventions reciproques entre Dieu & les Anges. Par la même raison, l'Homme n'eût point dans l'instant de sa création, de société avec Dieu. Selon Monsieur Regis, il n'y a point de communion de pensées & de sentimens entre Dieu & les Saints. Les Saints ne connoissent point ce que Dieu connoît, ils n'aiment point ce que Dieu aime : ou cette communion ne suppose que l'union Morale de Monsieur Regis. Mais ce religieux Philosophe, qui n'est si attaché à son union morale, que crainte de metre quelque chose d'indépendant dans son ame, ne craint pas de rendre ses pensées indépendantes de la lumière de Dieu, ni de faire dépendre Dieu même, *de pactes & de conventions reciproques.* On a vû que c'est par cette vision de pactes & de contracts

274 *Refutation de Repliq.*

qu'il corromp la Morale & la Religion. Peut-être que les Théologiens voudront bien y remédier & ne pas souffrir qu'un Homme qui ne sçait pas les dogmes de la Foi, discoure publiquement sur des choses qui la regardent de si près.

Pag. 20. *Je désie, dit-il, l'Auteur de trouver aucune espèce d'union Morale qui convienne à Dieu, que celle que j'ai établie, qui consiste dans la dépendance où l'effet est de sa cause. Mais par malheur cette sorte d'union ne suffit pas pour voir les corps en Dieu.*

Monsieur Regis sans faire de défi mal à propos, devrait marquer clairement ce qu'il entend par son union entre la cause & son effet, & ce que produit cette union. Car s'il l'a établie, c'est de son autorité privée. Je puis l'assurer cependant que s'il n'y avoit point d'autre union que celle qu'il veut dire, ce seroit un grand malheur pour lui, puisqu'il n'aïmeroit ni ne connoïtroit jamais Dieu. *Il soutient néanmoins, que selon lui, l'esprit ne dépend pas*

seulement de la puissance de Dieu,  
mais encore de sa sagesse . . . . .  
entant que Dieu dispose de telle sorte  
les pensées & les volontez de l'es- Pag. 21.  
prit, qu'elles ne manquent jamais  
d'arriver à la fin qu'il s'est proposée  
en formant l'esprit, &c.

Réponse.

Si les Esprits ne dépendent  
qu'en ce sens de la sagesse de Dieu,  
ils n'en dépendent pas plus que les  
corps. Car tous les mouvemens  
des corps sont tellement disposez,  
qu'ils servent inmancablement à  
la fin que Dieu s'est proposée.  
M. Regis ne prend pas garde, que  
cette dépendance dont il vient de  
faire la découverte, n'est que dans  
l'ordre des pensées; Et qu'il s'a-  
gît ici de la dépendance des pen-  
sées mêmes, qui ne dépendent pas  
moins de la lumière que de la puis-  
sance de Dieu. Tout le monde con-  
noît la première dépendance; mais  
celle-ci n'est bien connue que des  
Philosophes, pourvu qu'ils ne res-  
sembent pas à M. Regis.

Il continuë en ces termes. Au

Ibid.

contraire bien loin que selon le Pere Malebranche, l'esprit dépende de la sagesse de Dieu, (il dépendroit s'il étoit permis de parler ainsi) d'une qualité toute opposée, tant parce que Dieu n'agiroit plus par les voies les plus simples, qu'à cause que la dépendance où l'esprit seroit de Dieu renfermeroit des contradictions manifestes. Je dis 1<sup>o</sup> que Dieu n'agiroit pas par les voies les plus simples, parce que pour faire voir les corps à l'esprit, il se serviroit d'une perception qui est dans l'esprit, & d'une Idée d'étendue intelligible qui est en lui. Je dis 2<sup>o</sup> que la dépendance où l'esprit seroit de Dieu, renfermeroit des contradictions manifestes. Car elle supposeroit, par exemple, que l'esprit verroit les corps en Dieu, sans voir son essence: qu'il verroit les Idées intelligibles qui ne se trouvent qu'en Dieu, & que ce qu'il verroit seroit tres-imparfait; qu'il verroit Dieu comme tout Etre, & que ce qu'il verroit ne seroit qu'un ou plusieurs Etres en particulier. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus contradictoire que cela, ni par consé-

*Réponse.*

Monsieur Regis trouve qu'il est plus simple de voir à la faveur d'une simple perception, que par le concours d'une perception & d'une Idée, comme il est plus simple de voir en ouvrant simplement les yeux, qu'en les ouvrant & en recevant les impressions de la lumière corporelle. Mais si sans lumière on ne peut voir, & si sans Idée on ne peut apercevoir, voilà M. Regis obligé de composer un peu ses moïens. Mais si la perception lui suffit, à quoi lui sert son Idée de l'étendue qu'il a eu tant de soin de placer dans l'ame, en conséquence du contract qu'elle a fait avec le corps ? Ce ridicule qui régné d'un bout à l'autre de sa Métaphysique, ne fait pas ici un bon effet. Je répons au 2<sup>o</sup> de Monsieur Regis, qu'on a pu voir s'il y a contradiction à dire, qu'on voit ce qui est en Dieu qui représente les corps sans voir l'essence de

## 278 *Refutation des Repliq.*

Dieu. Il n'y a qu'un M. Regis capable de trouver là de la contradiction. Mais que veut il dire, quand il dit, *que ce qu'on voit est tres-imparfait* ? On ne voit que les Idées intelligibles, qui sont tres-parfaites en elles-mêmes, quoique ce qu'elles représentent soit imparfait. Où a-t'il pris qu'on voit Dieu comme tout Etre, lors qu'on aperçoit l'Idée d'un Etre particulier, parce que cette Idée est en Dieu ? Je doute qu'un Homme, qui trouve là des contradictions, soit fait comme les autres Hommes.

Une partie de sa Réponse à l'article 19. se réduit là, qu'il a prouvé que l'union que le Pere Malebranche admet entre Dieu & les esprits, suppose une dépendance réelle, lors qu'il a fait voir que l'union qui étoit entre Dieu & les esprits, ne pouvoit être que réelle ou Morale ; Et que ce Pere ne croïoit pas que l'espece d'union Morale fût suffisante.

Page 27.

### *Réponse.*

Mais M. Regis n'a fait voir

qu'une étrange disposition d'esprit. Pour venir à bout de son dessein, il devoit montrer que l'union qui est entre Dieu & ses créatures, ne peut être réelle, à moins qu'elle ne soit semblable à celle que les créatures ont entre elles. Mais par où s'y prendroit-il pour prouver cette absurdité? Qui ne sçait pas qu'il n'y a que Dieu avec qui les esprits puissent avoir un rapport immédiat, & avec lequel par conséquent ils puissent être réellement unis, mais que cette union surpasse infiniment celle qui est entre les créatures? Ainsi, Monsieur Regis a plutôt fait d'user de ses détours ordinaires en se donnant tous les aïds de suffisance, qu'il lui plaît de se donner.

La seconde partie de la Répon- Pag. 22.  
se est, que nous ne connoissons point l'ame par *sentiment*, comme le prétend le Pere Malebranche, mais par perception: Et pour le prouver, il se donne la peine de discourir sur la différence du sentiment & de la perception.

C'est en vérité faire bien mal à

280 *Refutation des Repliq.*  
propos la dépense d'une analyse.  
Que M. Regis n'est-il sincere ? Et  
que ne raporte-t'il le Texte du  
Pere Malebranche ? Ce Pere dit,  
que nous ne connoissons nôtre  
ame que par *sentiment intérieur*.  
M. Regis lui attribué de dire,  
que nous ne la connoissons que  
par *sentiment*, & là-dessus se di-  
vertit à confondre les sensations  
avec la conscience ou le sentiment  
que nous avons de ce qui se passe  
en nous-mêmes. Mais M. Regis se  
sent il, ou ne se sent-il pas ? S'il  
ne se sent pas. Je n'ai plus rien à  
dire : Mais s'il se sent, qu'il me  
permette de dire, qu'il se connoît  
par sentiment ; Et il dira s'il veut  
qu'il s'aperçoit.

Ibid. Il continuë. *Suposé que l'ame  
soit intelligente & intelligible de sa  
nature, comme tous les Philosophes  
en demeurent d'accord, il répugne  
qu'elle voie les corps qui ne sont ni  
intelligens ni intelligibles, & qu'elle  
ne se voie pas elle-même.*

*Reponse.*

Mais repugne-t'il, que sans se

voir elle voit les Idées des corps par elles-mêmes intelligibles ? Ce ne sont pas les corps qu'elle voit. Monsieur Regis le sçait. Ce sont les Idées intelligibles des corps qu'elle aperçoit, sans apercevoir l'Idée d'elle-même, parce qu'il faut qu'elle connoisse les corps, & que son Auteur ne juge pas à propos qu'elle connoisse tout ce qu'elle est. Pourquoi donc M. Regis fait-il encore les frais d'un mauvais raisonnement ?

*L'ame, dit-il, ne peut connoître l'ibid. ses modalitez sans se connoître elle-même, entant qu'elle est une substance, parce que les modalitez de l'ame ne sont que la substance même de l'ame affectée d'une certaine manière ; Et il est impossible que l'ame connoisse sa substance par sentiment.*

*Réponse.*

Mais les modalitez de l'ame, la douleur & le plaisir, par exemple, ne sont ce pas des sentimens ? Oüi sans doute. M. Regis l'a dit.

L'ame sent donc & ne connoît pas ses modalitez. Ces sentimens:

282. *Refutation des Repliq:*  
selon lui encore, sont la substance:  
même de l'ame affectée d'une cer-  
taine manière. L'ame connoît donc  
sa substance par sentiment.

Comment se peut-il faire, que  
M. Regis qui vient de prendre tant  
de peine inutilement à demêler la  
perception d'avec le sentiment,  
ne mette point ici de différence  
entre *connoître & sentir*, ou du  
moins ne nous aprenne pas com-  
ment l'un & l'autre diffèrent,  
quoique tout l'éclaircissement de  
la question dépende précisément  
de là.

Ibid. Il finit sa Réponse à cet article,  
par une plaisanterie qui lui sied  
tout à fait bien. *L'Auteur*, dit-il,  
*ne doit pas trouver étrange, qu'on*  
*ne soit pas de son sentiment. Il doit*  
*conter, que ceux qui n'en sont pas*  
*encore, en pourront être lorsque leur-*  
*temps sera venu.*

On sçait que c'est le propre de  
la vérité de ne s'établir que lente-  
ment. Mais comme elle suppose de  
certaines dispositions, il n'y a gué-  
re lieu d'espérer qu'elle trouve ja-  
mais entrée dans des esprits du

caractère de Monsieur Regis.

Dans sa Réponse à l'article 20. Pag. 23. il proteste que ce n'est point par affectation qu'il s'est servi sept fois du mot *de corps*, au lieu du mot d'*Etres*, dans un passage de la Recherche de la Verité qu'il a cité, & où ce mot de *corps*, n'est pas une seule fois. Il dit bonnement la raison de ce procédé. *C'est, dit-il, qu'il ne s'agit ici que des corps, puisque selon le P. Malebranche, il n'y a que les corps qui sont vus en Dieu.*

Détours perpétuels. Il est vrai, qu'on ne voit présentement que les Idées des corps en Dieu. Mais de ce que Dieu est l'Etre universel, on en conclût, qu'il renferme les Idées ou les perfections, non seulement de tous les corps, mais encore de tous les autres Etres, tant créés que possibles. M. Regis auroit donc mieux fait de joindre à sa protestation cet aveu, qu'il s'est servi du mot de *corps*, au lieu du mot d'*Etres*, non pas pour donner à la Doctrine du P. Malebranche, le sens le plus favorable qu'il est possible, comme l'équité le deman-

#### 284 *Refutation des Repliq.*

de , mais pour la noircir selon les inspirations secretes de l'envie & du dépit : Ce qui paroît encore assez par la suite.

Ibid. Si on lui dit qu'une Idée infinie telle qu'est celle de l'étendue , ne peut être la modalité d'une substance finie , il se tire de là cavalièrement comme du reste. *Cette Idée*, dit-il, *n'est infinie qu'objectivement*, & étant finie formellement, rien n'empêche qu'elle ne soit la modalité d'une substance finie : Et il ajoute. *Qu'une Idée infinie objectivement*, n'a pas une réalité infinie , & ne représente pas des perfections infinies, mais seulement autant de perfections dans son objet, que l'esprit qui a cette Idée est capable d'en concevoir.

#### *Reponse.*

Mais si l'Idée objective n'a pas une réalité infinie, si en qualité de modification elle est finie, si elle ne représente pas des perfections infinies. Comment peut-on l'appeler infinie ? Et pourquoi ne pas dire plutôt, que si nous la jugeons infinie, c'est que nous nous fai-

sons des chimères. M. Regis n'y pense pas. Il corromp toute la Philosophie, il ne juge plus de ce qu'il voit, & il adopte tout le contraire de ce qu'il ne peut s'empêcher de voir.

Dans l'article 21. C'est une chose à voir, que M. Regis réduit à répondre en Ecolier à cet argument. *Toutes les modalités d'un Etre particulier, tel qu'est nôtre ame, sont nécessairement particulières. Or quand on pense à un cercle en général, l'objet immédiat de l'ame, n'est rien de particulier. Donc l'Idée du cercle en général n'est pas une modalité de l'ame.* Pag. 24.

Il répond dis-je, en distinguant. *L'Idée du cercle en général n'est rien de particulier. In representando. Je l'accorde. In essendo. Je le nie.* Et après cela il s'aplaudit.

Mais l'Ecolier à tort de s'aplaudir si-tôt. Car il faut bien que l'Idée du cercle en général ou de l'infini, ne soit rien de particulier *in essendo*, aussi-bien qu'*in representando*, puisqu'on a prouvé qu'elle ne représente qu'elle même, que:

c'est le propre mêmes de toutes les Idées particulières, & qu'elles subsistent indépendamment de tout ce qu'elles représentent.

Ibid.

Mais écoutons Monsieur Regis étaler encore les grandes Idées, premièrement sur la première proposition de l'argument ; Et ensuite sur la seconde & la troisième. *Si par l'Idée du cercle en général, dit-il, le P. Malebranche entend ce qu'il voit, quand il pense au cercle, pour lors il confond le cercle qu'il voit avec l'Idée ou la perception par laquelle il le voit : En quoi il tombe dans la même absurdité où tomberoit celui qui parlant du portrait du Roi de Siam, diroit que par ce portrait il entend ce qu'il voit, quand il pense au Roi de Siam. Quand l'Auteur pense au cercle en général, ce n'est pas l'Idée ou la perception du cercle en général qu'il voit ; Mais par cette Idée ou perception, il voit plusieurs cercles confusément, ou pour mieux dire, il voit un seul cercle, dans lequel il ne considère que ce qu'il a de commun avec tous les autres cercles : Ce qui se fait par des*

*de M. Regis. 287*  
*abstractions d'esprit en la manière*  
*qu'on l'enseigne aux bons Ecoliers de*  
*Logique.*

*Réponse.*

C'est n'est donc plus les Idées  
ou les perceptions que M. Regis  
voit, c'est le cercle, par exemple.  
Et où est ce cercle ? De quelle  
espèce, de quelle nature est-il ?  
Voit-il ce cercle en lui-même ?  
Aparemment il prétend le voir en  
lui-même, mais au travers de son  
Idée comme au travers d'un tuiou  
ou d'un cristal. Car je défie qu'on  
entende ici autre chose par ces pa-  
roles de M. Regis au P. Malebran-  
che, *Il confond le cercle qu'il voit*  
*avec l'Idée par laquelle il le voit.*

De quel secours lui peut être le  
portrait du Roi de Siam ? Du Roi  
de Siam à son portrait il y a quel-  
que proportion. Ce sont deux ob-  
jet finis. Mais du cercle en géné-  
ral ou de l'infini à une modifica-  
tion particulière, il n'y en eut ja-  
mais. Quand l'Idée du Roi de Siam  
se présente à mon esprit, je pense  
à ce Roi, & son portrait me reveil-

le cette Idée. J'ai aussi l'Idée du cercle en général, & j'y pense quand je veux : Mais que M.Regis fasse un portrait de ce cercle, comme on en fait du Roi de Siam. Or comme le Roi de Siam est préalable à son portrait, l'Idée aussi qu'on a du Roi de Siam est préalable à ce Roi, puis qu'on peut avoir cette Idée, sans qu'il y ait jamais eû de Roi de Siam.

Le Système de M. Regis est magnifique. Le monde selon lui, est infini, parce qu'il a l'Idée d'une étendue infinie; ou plutôt il a cette Idée, parce que le monde corporel est infini en étendue; mais il ne voit cette Idée qu'il a que par une modification particulière. Je voudrois sçavoir quelle figure fait dans son ame son Idée d'étendue infinie. Si elle n'en est pas distincte, c'est une modification bien modifiée & bien admirable de faire voir toute finie qu'elle est des espaces infinis.

Elle est infinie *objectivement*; dit M. Regis. C'est donc qu'on voit les espaces au travers de cette Idée.

Cette Idée est donc une glace, & non pas un tableau : C'est une glace finie au travers de laquelle passent des espaces infinis. M. Regis après cela pourroit-il dire, que son Idée finie ne contient pas en tous sens l'infini ?

Mais qu'il nous dise encore un peu, si pendant qu'il ne voit dans un cercle que ce qu'il a de commun avec tous les autres cercles, il voit un cercle en général. La généralité d'un cercle en général lui est-elle commune avec tous les autres cercles ? On ne scauroit trop admirer M. Regis. Il donne l'infinité à des espaces qu'il ne voit point, & il la refuse à ce qu'il voit & ce qu'il ne peut s'empêcher de voir infini. Il n'y a donc plus d'Idée de généralité & d'infini avec M. Regis. Il en fait une abstraction d'esprit, après en avoir fait un portrait & un tableau. C'est pour mieux dire, selon lui, une Idée qui s'en va en fumée : Et on voit ce qu'on n'avoit pas encore vû, un Cartésien autrefois fameux, rentrer sur ses vieux jours dans les Ecoles d'Aristote.

Pag. 14. Pour reponse à la seconde proposition de l'argument., il distingue. *Ce que je voi actuellement est général dans mon esprit qui le rend tel par des abstractions. Je l'accorde. Est général en lui-même. Je le nie.*

*Reponse.*

C'est à dire , selon M. Regis , que l'Idée du cercle en général ou de l'infini, est une chimère. Quand il la voit il croit voir , mais il ne voit rien ; Et il se trouve que par l'industrie de son esprit , le néant a la propriété de lui paroître général & infini.

Ibid. Quant à la troisième proposition , il la nie absolument , fondé sur ce que les Idées ne se représentent point elles-mêmes , & qu'elles représentent seulement leurs objets comme les Tableaux représentent leurs originaux.

*Reponse.*

Je ne croi pas que personne puisse juger , que s'il n'y a point de cercle existant qui soit géné-

ral, l'Idée qu'on en a puisse représenter autre chose qu'elle même. Que l'esprit la fasse par des abstractions, qu'on l'appelle vaine & chimérique tant qu'on voudra, elle est cette Idée, puis qu'on la voit, & elle est telle qu'on la voit. Mais comment M. Regis en conviendrait-il ? Il faudroit qu'il lui trouvât un original, puisque ses Idées sont des tableaux ; Et malheureusement il n'y a que des cercles particuliers. Ne pouvant donc accommoder l'original au tableau, il accommode le tableau à l'original. Cela n'est-il pas de bon sens ?

En effet, pourrions nous être assurés qu'il y eût quelque chose de créé, si les tableaux que nous appellons *des Idées*, ne suposoient pas des originaux ? C'est la réflexion de M. Regis. \* Mais si toute \* P. 24. la certitude humaine n'est fondée que sur son opinion, & que cette opinion se trouve extravagante, que dira-t'il, & que ferons nous ? L'un est certain, personne n'en peut douter présentement ; & l'au-

## 292 *Refutation des Repliq.*

tre n'est pas à craindre. On a pu voir, que sans qu'il soit nécessaire que les tableaux de M. Regis aient des originaux, l'existence des corps est suffisamment prouvée par cette suite de sentimens & de pensées que nous avons par rapport à des corps. Dieu qui n'est point trompeur, n'agiroit pas ainsi en nous, s'il n'avoit créé des corps. Elle est encore mieux prouvée par la Foi, qui à la vérité suppose l'ouïe, mais non pas l'oreille, comme se l' imagine M. Regis, qui confond l'ame avec le corps, l'ouïe dis-je, c'est à dire, des sentimens par rapport à de grands événemens. Il n'est pas nécessaire que j'explique davantage ce qui est expliqué parfaitement, dans les éclaircissemens de la Recherche de la Vérité.

Pag. 25. Monsieur Regis finit sa Réponse à cet article, en faisant plastron de ce syllogisme. *L'Idée du cercle est général ne me représente que ce qu'elle renferme. Or cette Idée ne renferme rien de gé-*

néral, puisque ce n'est qu'une modalité particulière de l'ame, selon Monsieur Regis. Donc l'Idée du cercle en général ne me représente rien de général. Tout difficile qu'est Monsieur Regis, sur la forme des argumens, il s'accommode de celui-ci, la figure lui en plaît; Et de son autorité il l'exempte de contradiction: avec la fameuse distinction d'*in essendo* & *in representando*; il n'y a point de si mauvais pas d'où il ne se tire. A quoi pensoit le Pere Malebranche, d'avoir fourni de si puissantes armes contre lui-même?

Monsieur Regis ne répond point à l'article vingt-deuxième. Il se fâche contre le discernement qu'on y fait de l'Idée & de la perception. C'est en effet trop manifester le faux & le ridicule du pompeux Système philosophique.

Sur l'article vingt-troisième, voici ce qu'il dit. *L'Auteur au lieu de refuser mes preuves se plaint de ce*

*ibid.* que j'ai voulu dire , que Dieu n'est pas l'Être universel , ou qu'il n'est pas tout Être , parce que s'il étoit l'un ou l'autre , tous les Êtres seroient des parties intégrantes ou des parties subjectives de la Divinité.

*Reponse.*

Où sont les preuves , & contre qui prouve-t'il ? Le P. Malebranche dit , que Dieu est tout Être , ou l'Être universel , en ce que la substance de Dieu renferme les Idées intelligibles , les perfections de tous les Êtres. Et M. Regis combat cette impiété. Que Dieu est tout Être , en ce que tous les corps sont des parties intégrantes , ou des parties subjectives de la Divinité. Il nous apprend pour cela la différence d'omne & de *totum*.

*Pap. 26.* A qui en veut ce Grammairien ? Mais pour achever sa calomnie il conclût ainsi. Il s'ensuit donc , que ces propositions , que Dieu est tout Être , qu'il est l'Être universel , & autres semblables dont l'Auteur se sert à tous propos , ont des conséquences très-facheuses. Mais il suffit

que l'Auteur les condamne , comme  
il paroît par sa plainte, pour qu'elles  
ne puissent lui être attribuées.

Reponse.

Voilà un Homme bien équita- Il faut  
ble. On ne condamne point les lire la  
conséquences , c'est le principe p. 105. &  
qu'on deteste, selon le sens que lui 106. de  
donne M. Regis, qu'on deteste dis- la Rep.  
je , comme une pensée de male- du P.M.  
diction , comme l'ouvrage de l'i-  
magination d'un homme, qui faute  
de bonnes raisons , suppose des im-  
pietez dans les ouvrages qu'il veut  
combattre. Avec quel front Mon-  
sieur Regis ose-t'il persister dans  
une supposition si grossiere , & af-  
fecter encore après cela des apa-  
rences d'équité ?

Pour reponse à l'article 24. il Dag. 26.  
donne le change. Le Pere Male-  
branche s'est plaint en passant , de  
ce qu'il ne raportoit pas son Tex-  
te. Monsieur Regis s'attache-là, &  
traitant ce Pere de *Déclamateur* ,  
pour se disculper du mauvais abré-  
gé qu'il a fait de son Texte, il de-  
mande ce Philosophe concis & sen-

296 *Refutation des Repliq.*

tentieux, qu'on compare le Texte avec l'abregé. Je suis sur, que le P. Malebranche y consent. Mais il ne s'agit plus de cela, c'est la réponse du P. Malebranche qu'il faut lire, réponse si honteuse à M. Regis qu'il n'a osé y repliquer.

Au reste M. Regis ne nie plus si fort qu'il faisoit, qu'il y ait en

\* Il re-  
peut ad-  
mettre  
ce prin-  
cipe,  
sans ré-  
verser  
de fond  
en com-  
ble son  
préten-  
du sys-  
tème.

Dieu proprement des Idées. \* Voi-  
ci ses paroles. *Il y a donc cette dif-  
férence entre les Idées de Dieu &  
celles de l'Esprit, que Dieu produit  
les choses créées sur le modele de ses  
Idées ( s'il est vrai qu'en Dieu il y  
ait proprement des Idées ) au lieu  
que l'esprit ne produit aucun objet  
naturel sur le modele des siennes.*

Qui lui dit que l'esprit pro-  
duit quelque objet naturel, sur le  
modele de ses Idées ? Dieu con-  
noît par ses Idées, & produit sur  
ses Idées, mais l'esprit connoît  
seulement par les Idées qui sont en  
Dieu, seuls modeles de tous les Etres  
& créés & possibles. Ainsi, que M.

\* Lisez  
la Rep.  
de M.R.  
p. 27.

Regis ne s'y trompe pas davantage.  
Le Roi est le modele de son por-  
trait ; \* mais l'Idée que le Roi a  
de

de son corps, & celle qu'il aura un jour de son ame, sont les modeles de la personne.

Enfin, M. Regis prétendant avoir prouvé que les Idées & les perceptions sont une même chose conclut ainsi. *Donc il n'y a point de veritez immuables & éternelles. Donc les Idées dépendent de l'action des corps particuliers sur les organes des sens. Donc nous voïons les corps par des Idées qui sont les modalitez de l'ame. Donc nous ne les voïons pas en Dieu. Ce qu'il falloit prouver.*

Monsieur Regis a mérité les honneurs du triomphe : il faut lui mettre la palme à la main. Il a pris à son ordinaire le ton de Géometre. Le voilà concluant, quoi qu'il n'ait encoze conclu que par les propositions qu'il doit prouver.

Touchant le plaisir des sens, il veut toujours que de dire, que le plaisir est toujours un bien, mais qu'il n'est pas avantageux d'en jouir, ce soit confondre le plaisir des sens avec la satisfaction intérieure. On lui a répondu qu'on avoit distingué

298 *Refutation des Repliq.*

ces choses ; & on lui a cité les endroits. Cela ne le contente point , parce qu'on s'est servi du mot de *joie* ; Et que la joie & la satisfaction intérieure sont deux choses tout à fait différentes ; la joie dépendant des choses qui sont hors de nous, & la satisfaction intérieure dépendant des choses qui sont en nous. Mais à quoi revient cette basse chicane de M. Regis ? Si je veux appeller *joie* ce qu'il appelle satisfaction intérieure, m'en empêchera-t'il ? Est-ce des mots dont il dispute ? S'il boit un peu de bon vin, qu'il *prend hors de lui-même*, n'aura-t'il point quelque espèce de satisfaction intérieure, lui dont le Mal fait consister l'usage de l'amour propre, éclairé à prendre de bons aliments. On lui feroit bien voir, que c'est lui-même qui prend à contresens les mots de joie & de satisfaction intérieure, puisque l'avare, par exemple, est satisfait à la vue de son argent ; & que le juste a de la joie dans le bon témoignage de sa conscience : On lui feroit bien voir, qu'il est tres-foible

Grammairien , lui qui nous donne cette phrase , l'Auteur croit avoir évité la confusion que je lui reproche , comme si confusion se pre- Ibid. noit ici pour honte. Mais ce sont des puerilitez qui doivent être bannies des disputes philosophiques.

Il trouve encore qu'il n'y a rien de plus contradictoire que de dire, que le plaisir nous rend toujours actuellement heureux , mais qu'il ne nous rend pas solidement heureux. Qu'il nous rend toujours heureux , mais qu'il ne nous rend pas contents.

Ainsi , M. Regis n'aura plus de modification agréable ( qui est toute ce qu'on entend par être heureux ) sans être solidement heureux, sans être heureux & content.

Il auroit bien voulu trouver en- Ibid. core une contradiction dans cette proposition , Le plaisir est un bien , mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir. Mais n'en pouvant venir à bout , il s'est avisé d'un expédient singulier. Il n'a plus été question de la proposition, il en est allé chercher une autre dont il pût être mieux servi.

### 300 *Refutation des Repliq.*

Peut - être a - t'il eù bien de la peine à trouver ce qu'il cherchoit ; Mais enfin, il a trouvé celle-ci qui renferme les contradictions dont il a besoin. *Le plaisir est toujours bon : mais il n'est pas toujours avantageux d'en jouir.* Un autre que M. Regis, n'attacheroit pas deux Idées différentes à ces deux expressions. *Le plaisir est toujours bon : Et le plaisir est toujours un bien.* Mais on a vû qu'il n'est pas fait comme les autres hommes. C'est aparemment par cette raison qu'il se donne le privilège de renvoyer, faute de succès, une proposition dont il avoit fait la matière de sa Critique, & qu'il en fait venir une autre pour critiquer sur nouveaux frais, quoiqu'elle ne puisse pas mieux l'acommoder que la première.

Voilà de quoi M. Regis est capable. Il n'y a plus rien à souhaiter pour le connoître. Je demande donc si c'est un homme à Système, si c'est à lui de dire. *Nos principes sont trop éloignez, &c.* Et si le ton de Maître qu'il prend avec tant de fierté lui convient. Je ne le dissimule pas, s'il

est permis à M. Regis d'unir tant de confiance à un si grand aveuglement, il faut que ceux qui écrivent pour les intérêts de la Religion & uniquement en vûe de la vérité, se taisent.

Le P. Malebranche prétend avoir dit, que les *plaisirs des sens sont capables de nous rendre en quelque maniere heureux*. M. Regis prétend que cette modification *en quelque maniere* ne se trouve que dans un passage, dont il ne s'agit point. Il faut lire le Chapitre cité \*, on verra lequel des deux Auteurs est sincère. Citations fausses, passages tronquez, reticentes honteuses, détours de toutes les especes, sont les jeux ordinaires de M. Regis. La confrontation des passages en fait foi.

\* Recherche de la Verité, p. 267.

Que ne dit-il pas dans sa Replique, touchant les aparences de la Lune ? Je ne m'y arrêterai pas. Car je me suis borné à la Metaphysique & à la Morale. Mais on peut dire, que son imagination lui a fabriqué une Optique toute nouvelle : il nie sans façon les experiences les plus sensibles ; sans façon

il en suppose qui peuvent être démenties sur le champ ; Par tout on lui trouve une ignorance pitoïable dans la Géométrie , & par tout un air de suffisance qui étonne.

Il finit en faisant quelques reproches au Pere Malebranche, Dieu sçait quels fondemens ils peuvent avoir.

**F I N.**



*Fautes à corriger.*

Page 30. lig. dern. *lisez* s'épuiseront,  
page 131. lig. dern. *ajoutez* pas. De la  
Reponie à M. Regis, p. 94. en marge l. 78.  
p. 180. lig. 5. *lisez* veritatem, p. 12. lig. 12.  
*ajoutez* Regis, lig. 19. l. 1c, p. 129. l. 2.  
*lisez* du.